PQ
2364
.M2
A7
1856
c.1 RS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unamourdanslaven00mr

30

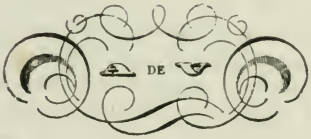
UN

AMOUR DANS L'AVENIR

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Augustins.

MÉRY

UN AMOUR DANS L'AVENIR



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-EDITEUR
7, quai des Augustins.

1856

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

Un jour, je sortais du palais Rinuccini, la tête pleine des grandes et douloureuses choses que m'avait racontées la mère de l'Empereur; j'avais besoin de respirer l'air puissant qui remplit la place de Venise, en descendant du Capitole; et je me promenais devant le vaste château fort de l'ambassadeur autrichien, regardant, à droite et à gauche, les jolies maisons et les solides palais qui ont été bâtis, en cet endroit, avec une rognure du Colisée. J'avisai, du côté de l'ambassade, une église que je ne connaissais pas, et qui me parut digne d'attention. Je demandai son nom : c'était l'église de Jésus. Ce nom me rappela vivement une touchante histoire qui nous avait été contée, à Florence, par madame la comtesse de Lipona, cette femme et cette reine à jamais regrettable. Je me souvins aussi que la noble sœur de Napoléon avait daigné me dire que je trouverais la même histoire, dans ses plus intimes détails, aux archives du séminaire du Vatican : elle m'indiqua même le prêtre napolitain qui l'avait écrite. Je courus à Saint-Pierre, et je demandai au sacristain le chemin qui conduit aux archives; car, dans ce monde papal qu'on appelle le

Vatican, il faut une carte ou un guide pour voyager. On me fit traverser un labyrinthe de galeries, de salles et de cours, et j'arrivai à un vaste bâtiment, collé à l'orteil de cette montagne sculptée par Michel-Ange, et qui est la basilique de Saint-Pierre. Un jeune professeur, le plus aimable et le plus spirituel des professeurs de rhétorique, m'introduisit dans les archives, et mit le catalogue des manuscrits et les manuscrits à ma disposition. Je trouvai l'histoire, et je la lus deux fois; elle était écrite en vers italiens, et elle portait cette épigraphe : *Quand les empires s'écroulent, il se fait autour de leurs ruines tant de bruit et de poussière, qu'on ne donne point d'attention aux grands malheurs domestiques qui s'accomplissent alors. Le palais, en tombant, écrase une humble maison, et l'on ne regarde que le palais!*

Avec d'autres renseignements recueillis à Rome, j'écrivis cette chronique; mais certaines raisons de convenances m'empêchèrent de la publier. Ces motifs n'existant plus malheureusement, je la publie aujourd'hui.

I.

Il faut nous rajeunir de vingt-huit ans, et nous transporter dans le département de l'Arno, à Florence. Sortons par la porte de *Borg' ogni Santi*, et suivons deux jeunes gens qui longent la grande allée des Cashines, et s'arrêtent au pied de la petite pyramide, à quelques pas de ces gigantesques pins qui humilient les arbres du voisinage et les regardent du haut de leurs cent pieds.

On croirait voir deux frères jumeaux; ils sont tous deux vêtus au dernier goût de la mode impériale, tous deux bruns comme des Italiens, avec des yeux noirs et pleins de feu, et des visages empreints de cette distinction fière qui est la beauté de l'homme.

Ils ne sont frères pourtant que d'amitié. Le plus âgé des deux a vingt-quatre ans: c'est le comte Giampolo Piranese, un noble romain, un grand seigneur artiste, qui est venu visiter Florence, et qui passe toutes ses journées dans les ateliers de sculpture, le ciseau à la main, devant quelque modèle antique. Il a vécu, à Naples, dans la brillante cour de Joachim Murat; il a vu les royales fêtes du golfe de Baïa, et il

a abandonné tant de plaisirs pour étudier et se faire un nom dans l'histoire des arts. L'autre, son ami, plus jeune de quelques années, est un Français attaché au gouvernement de la Toscane impériale; il se nomme Émile Dutretz; il étudie la diplomatie aux dîners des ambassadeurs, et vise aux emplois des hautes chancelleries : la grande-duchesse le protége, mais le jeune étourdi répond assez mal aux intentions bienveillantes de la cour, ainsi qu'on va le voir.

— La voilà donc, la Florence de Boccace! disait Émile à son ami, et il croisait les bras sur sa poitrine et regardait Florence d'un air de pitié. La voilà donc! Fiez-vous aux poètes ensuite! Quatre femmes bien comptées, devant lesquelles je suis forcé de battre en retraite comme un conscrit! Quand on lit Boccace, Florence est un sérail ouvert au premier sultan venu. Le voyageur de vingt-cinq ans qui entre dans une auberge de Boccace est assailli, au débotté, par l'amour de toutes les femmes de la maison, depuis l'hôtesse jusqu'à la fille du jardinier : il est obligé de déménager soudainement pour se délivrer de son bonheur. Pauvre voyageur! il ne lui reste point de refuge contre le plaisir. Toutes les maisons de Florence se ressemblent : elles sont toutes habitées par des Phèdres qui dévoreraient une armée d'Hippolytes, par des Putiphars qui font litière de manteaux de Josephs. Et qu'elles sont rusées, ces amantes de Boccace! comme elles se moquent des grilles et des verrous! comme elles se jouent d'un mari, d'un père, d'un frère, d'un tuteur, d'un espion!...

Moi, je suis arrivé à Florence, un Boccace à la main; je marchais avec précaution, dans la rue, de peur d'être enlevé; j'évitais soigneusement l'auberge, remplie de guets-apens féminins; j'allai droit me loger au palais Pitti, et je demandai huit jours de répit au beau sexe toscan, pour me rétablir des fatigues du

voyage. Puis, je me lançai en public, au risque d'être incendié sur place.

La première femme à laquelle je m'adressai amoureusement me dénonça à son mari : il fallut se battre, cela m'inquiétait peu; je désarmai mon homme du premier coup; il demanda sa revanche, je fus forcé de le blesser légèrement au bras. Ma seconde maîtresse était une jeune personne de dix-huit ans qui me fit soupirer six mois, pour me jeter entre les bras d'un frère colossal qui me demanda le mariage ou la mort. Celui-là recut une balle nommée, à la cime de sa chevelure. La petite voulait m'arracher les yeux. Ma troisième conquête était une veuve qui avait renoncé au monde; elle consentait bien à vivre avec moi, mais comme avec un ami, pour causer et réfléchir ensemble; je croyais que cela cachait un but, et que la rusée Florentine, élevée à l'école de Boccace, dissimulait une ardeur de Pasiphaé sous des apparences pudiques. Je consentis à causer et à réfléchir. Toutes les nuits, nous nous promenions à *San-Miniato*, d'un pas grave, séparés par deux pieds d'air. A minuit, elle me donnait le bout de son gant à baiser. Un soir, je voulus brusquer une déclaration d'amour; elle poussa un cri affreux, et courut demander asile au couvent de la Visitation. Aujourd'hui, j'arrive au dénoûment de ma quatrième intrigue : encore un beau dénoûment, ma foi! Cette petite brune que je t'avais montrée au *Cocomero*, tu sais quels regards elle me lançait? Pour le coup, j'allais me réconcilier avec Boccace. Hier, je la rencontrai à *Santa-Croce*, elle me dévora du regard. Enfin, j'en tiens une! me dis-je. Je la suivis jusqu'à la rue *delle Belle Donne*, n° 1243; elle me fit un signe de la main, et comme je me précipitai sur le seuil de sa maison, je trouvai, sous mon nez, une porte de sapin de Valombreuse, fermée et plombée, comme au temps du siége du prince d'Orange. Je lui

écris une lettre, chauffée au soleil du pays, une lettre en français et en italien, avec des citations de Boccace et d'Alfieri. Ce matin, au lieu de la réponse de la femme, je reçois un cartel du mari, et avec le cartel un ordre du ministre qui m'enjoint de ne plus tirer l'épée sur le territoire toscan. Au diable les femmes et Boccace! Ce mari se nomme Taddeo Panini : c'est un sergent-major blessé à Wagram, et employé à la poste, et maître d'armes par dessus le marché; un crâne de régiment. Il me donne rendez-vous à *Poggia Imperiale*. En réponse, je lui ai envoyé, par mon domestique, l'ordre du ministre, en lui priant de m'assigner un rendez-vous à la frontière. Voici son ultimatum : *Je vous attends, lundi matin, à huit heures, sous Radicoffani, sur la route de Ponte-Centino*. Lundi matin, dans trois jours. Encore un duel, dans la patrie de Boccace, et pour une femme que je ne connais pas? Voyons, que ferais-tu à ma place, comte Pira?

— Je ne me battrais pas.

— Avec un prévôt! avec un crâne de la division italienne! Refuser une provocation! y penses-tu, mon ami?

— Pourquoi donc me demandes-tu un conseil?

— Pour la forme. Je suis décidé à me battre.

— Il n'y a rien à dire contre une pareille décision.

— Tu m'accompagneras?

— Sans doute. Seulement, je te ferai observer que le champ clos est bien éloigné. Connais-tu la route de Sienne?

— Non; mais vois ma position : les femmes m'ont fait une réputation de spadassin amoureux; les duels se multiplient, dit-on, en Toscane, et l'Empereur est furieux. J'irai me battre au bout du monde, s'il le faut. Tu partiras ce soir; tu m'attendras à Radicoffani;

je partirai seul demain matin; seul, pour ne pas éveiller les soupçons, car je suis espionné. D'ailleurs, j'ai un projet en tête : je veux voir cette femme, ce soir, à l'office de *Santa-Maria Novella*. Je veux lui parler... la traiter de folle, lui faire un esclandre, et mériter au moins de quelque manière la vengeance de son mari... Oh! point d'observations, mon ami; j'ai tout arrêté. Que veux-tu? une folie en amène une autre; nous serons sages à soixante ans.

— A la bonne heure! Tu es bien décidé?

— Bien décidé.

— Je vais faire demander des chevaux pour ce soir.

— Emmaillote une paire d'épées et une paire de fleurets dans ton bagage. Moi, je ferai la route à cheval, une cravache à la main, comme à la promenade.

— C'est entendu. Nous pouvons maintenant rentrer en ville. Je ferai mes adieux à quelques amis. Je comptais n'aller à Rome que le mois prochain; je profiterai de l'occasion pour avancer mon départ de quinze jours. Je cherche une maîtresse, moi aussi; je n'ai pas le temps de la trouver. Tous mes loisirs sont occupés : à Rome, je songerai à l'amour.

Les deux amis sortirent des Cashines, et marchèrent ensuite, à travers la ville, jusqu'à la place de la Trinité; là, ils se serrèrent la main. Le comte Piranese passa le pont, et se dirigea vers son atelier d'amateur, devant *San-Spirito;* Émile se dirigea lentement vers *Santa-Maria Novella.*

A six heures du matin, la veille de Pâques, le comte Piranese arrivait à la crête noire où se désole l'indigent hameau de Radicoffani. Le brouillard tombait de cette cime des Apennins, en se déroulant sur la plaine stérile et bronzée qui n'a point de maître, et sépare la Toscane des États romains. Le comte, accompagné de son domestique, quitta sa voiture, et

descendit la montagne, à pied, avec lenteur, la main à la garde d'une épée, de peur de surprise. Aux premiers rayons du soleil, le brouillard se replia comme un voile, et découvrit une lande volcanique, à perte de vue, sombre désert où l'homme n'a jamais planté un arbre ni une tente : c'est le néant pétrifié.

La double aiguille marquait déjà inexorablement huit heures à la montre du comte Giampolo Piranese, et pas une tête humaine, pas un dôme de berline ne se levait à travers les brèches de scories qui dentellent les hauteurs de Radicoffani. Le jeune Romain s'était arrêté sur la route de *Ponte-Centino,* et son regard montant de bas en haut interrogeait avec inquiétude cette limite aérienne de la Toscane. Vu dans cette direction, le village ressemble à un amas de ruines torréfiées par l'incendie ; il y a tant de tristesse sur ces crêtes que le soleil semble glisser sur elles sans les éclairer.

A neuf heures, un bruit éclatant tomba de la montagne sur la plaine. Une chèvre immobile sur le cône du volcan éteint bondit soudainement, comme à l'approche d'un être inconnu qui troublait sa solitude. Le comte Giampolo dévora du regard la cime de la blanche voie romaine, qui se détache comme un large ruban sur le fond brun des roches : deux cavaliers s'y précipitaient avec furie ; on eût dit qu'ils tombaient des cieux.

— Ce n'est pas lui, dit le comte; c'est l'autre!

Au même instant, les cavaliers mirent pied à terre et saluèrent le comte avec une politesse brusque. Taddeo Panini ôta lestement sa polonaise, retroussa ses manches, mit sa poitrine à nu, jeta son chapeau à vingt pas, et tira du fourreau une épée de cinq pieds de longueur ; il était, lui, aussi démesuré de taille que son épée ; un cadre d'épais favoris envahissait presque entièrement son visage. Ses yeux ardents semblaient

jaillir d'une boucle épaisse de cheveux, comme deux éclairs d'un nuage noir; sa lèvre supportait une moustache rude et touffue, antérieure à Wagram. Le géant se mit en garde et attendit son adversaire, les jarrets tendus.

Le comte Giampolo jeta un dernier regard sur la crête de Radicoffani, et se tournant vers son domestique, il lui dit : — Émile n'est pas ici, il a été assassiné. Puis, se résignant à sa position, il mit l'épée à la main et commença le combat malgré lui.

Après deux minutes d'engagement, le jeune Romain reçut un violent coup d'épée dans la partie charnue du bras droit; il laissa tomber son arme, et ne put retenir un cri de rage et de douleur. Son adversaire le salua poliment, s'habilla et, remontant à cheval avec son témoin, il disparut bientôt derrière le pic volcanique.

Le domestique pansa de son mieux le comte blessé. Il courut ensuite à Radicoffani demander des chevaux de poste. Le comte se coucha dans sa berline. Ordre fut donné au postillon de mener bon train. A la pointe du jour, le lendemain, Giampolo était rendu à son palais *via delle Murate*, à Rome.

II.

Le comte Piranese fut complètement rétabli au bout d'un mois. Dans cet intervalle, il n'avait reçu d'Émile qu'une lettre fort courte, que voici :

« Mon cher Pira,

« Je vais bien t'étonner en t'apprenant que je ne « suis pas mort. Ne prends pas ceci pour une lettre :

« c'est un signe de vie que je te donne, en attendant « le jour où nous pourrons nous revoir. A bientôt.

« ÉMILE DUTRETZ.

« Venise, 3 avril 1811. »

Le jeune comte ne prit pas la peine de faire des conjectures; il attendit Émile, et se lança dans le monde avec toute la ferveur de son âge et l'entraînement de ses passions.

Un dimanche de printemps, à midi, Giampolo s'était arrêté devant le palais Sciarra, pour voir défiler les calèches, toutes pleines de belles dames qui sortaient de l'église Saint-Ignace. Le *Corso* était encombré de magnifiques équipages, et la circulation était difficile. La longue file se divisait au coin du *Corso;* une partie montait à *villa Borghèse;* l'autre descendait à la place de Venise. Giampolo était en train de saluer les personnes de sa connaissance, lorsqu'il fut comme ébloui par un coup de soleil tombé d'aplomb sur ses paupières. Involontairement il porta ses mains sur ses prunelles, pour les raffermir, et brava une seconde fois la chance d'ophthalmie. Ce n'était pas un rayon du soleil romain qui avait brûlé ses yeux, c'était un visage bien plus beau que celui de la Madeleine que le Guide a peint dans le palais Sciarra; bien plus beau que le groupe entier de chérubins que le père Pozzi, jésuite, a lancé à la voûte de l'église voisine. En ce moment, deux dragons régularisèrent la circulation des voitures, et la figure de l'ange fut emporté au vol, dans sa calèche d'azur, comme dans un nuage attelé à deux chevaux. Giampolo suivit longtemps les cent boucles de sa chevelure enfantine qui flottaient, au mouvement des roues, sur les plus belles épaules que le satin noir eût jamais encadrées pour un bal.

Il allait s'élancer à la poursuite de l'ange, lorsque deux bras l'arrêtèrent et l'étreignirent fortement.

— Pira!

— Émile!

Deux apparitions à la fois!

Les deux amis, enlacés l'un à l'autre, se jetèrent dans la rue *San-Lorenzo in Lucina*, pour éviter les voitures et le bruit, et pour s'accabler de questions à loisir.

— Voici mon histoire, en deux mots, dit Émile. Je ne sais si ma dernière affaire avec Taddeo Panini a été connue; mais au moment même où je montais à cheval pour Ronciglione, un ordre de Joachim Murat m'est tombé sur la tête et m'a étourdi. Il fallait partir pour Venise à la minute; la chaise de poste était sur la grande route, les chevaux attelés, un piqueur en avant. Les affaires de l'empire avant les miennes, me suis-je dit; et j'ai couru à Venise. Ce voyage m'a fait faire des réflexions. A mon retour à Florence, je me suis démis de ma charge. Me voilà indépendant; toute espèce de service m'est intolérable. Devenu libre de mes actions, j'ai écrit deux mots à Taddeo Panini; les voici à peu près :

« Monsieur, je vous attends maintenant où il vous « plaira de venir; tout endroit m'est bon. »

Et j'ai signé. Le spadassin m'a répondu ceci :

« Monsieur, je me déclare satisfait, et je suis « charmé que votre blessure n'ait pas eu des suites « fâcheuses. Vous êtes un brave, mais vous n'êtes pas « adroit... »

Tu t'es donc battu pour moi, mon ami?

Giampolo sourit, et tendit la main à Émile.

— Tu t'es battu avec ce crâne de Wagram, s'écria Émile avec un effroi rétroactif, toi qui n'a jamais manié que le ciseau dans un atelier! Oh! voilà du dé-

vouement! donne-moi ta main, que je la serre devant le portique d'Antonin le Pieux.

— Mais, n'aurais-tu pas fait la même chose à ma place?

— Moi, moi, parbleu! c'est bien différent! moi, je me moque des crânes et de tous les sergents-majors de la grande armée! moi, j'ai touché Lebrun vingt fois!...

— Brisons là, mon ami; parlons d'autre chose... Qu'as-tu fait à Venise?

— Rien. J'ai noyé un secret d'État dans le Lido; j'ai fait un croquis de la *Piazzetta*, que j'apporte à mon maître. Le voilà dans mon portefeuille; je te le dédie, l'acceptes-tu?

— De grand cœur : c'est un souvenir d'une grande époque de notre vie.

— J'ai dessiné sur la feuille blanche de la lettre impérative de Joachim Murat.

— Deux trésors pour un : l'autographe d'un héros et le croquis d'un ami. Je leur garde la première place dans le musée de mon alcôve. Merci.

— Sais-tu, Pira, que les Romaines sont ravissantes le dimanche. Saint Ignace doit être désolé d'être en paradis. Quel luxe de toilettes! quels beaux visages! quels beaux cheveux! C'est Paris qui vient visiter Rome par ordre de l'Empereur... A propos, je te soupçonne fort, Pira, d'avoir laissé tes yeux dans une calèche d'azur qui courait à villa Borghèse... Voyons, conte-moi ça : où en sommes-nous de nos amours?

— Tu assistes au premier chapitre. As-tu remarqué une figure dans cette calèche?

— J'en ai remarqué deux : une dame charmante et sa fille, une enfant.

— Une enfant de quinze ans!

— Oh! beaucoup plus jeune... Tu confonds avec la mère.

— Je n'ai pas vu la mère.

— Oui, j'entends : celle que tu as remarquée, c'est la mère, une femme de vingt-six ans environ, belle comme une Cornélie chrétienne, avec des cheveux d'un admirable noir romain.

— Avec des cheveux blonds.

— Noirs.

— Blonds, te dis-je; je les ai suivis, de l'œil, jusqu'à *via Condotta,* dans une longue traînée de soleil.

— C'est ce qui te les a faits blonds.

— Émile, es-tu fatigué de ton voyage ?

— Non; j'ai déjeuné à Baccano, où j'ai dormi trois heures.

— Eh bien ! allons à villa Borghèse; en trois bonds, nous reverrons mon ange à l'ombre, et tu me diras : J'ai tort.

— Tort ou raison, je suis tout à toi.

Ils remontèrent lestement le *Corso,* et en arrivant sur la place du Peuplier, ils virent la calèche d'azur arrêtée au pied de la colline de la *villa Medici*; elle était vide. Le cocher dormait au soleil, sur le siége.

— Il n'y a point d'armes, point de chiffres, dit Giampolo en examinant la calèche.

— Je puis t'affirmer que c'est une dame noble, dit Émile; elle n'a pas daigné me regarder, parce que j'étais à pied.

— Encore une fois, Émile, il s'agit d'une jeune personne de quatorze à quinze ans.

— Tu n'as vu que sa tête; moi j'ai vu son buste. C'est une enfant, une belle enfant, c'est vrai, mais la mère vaut cent fois mieux... Tiens, regarde, regarde là-haut sur l'escalier de la promenade... ce sont elles... la mère et la fille... La fille court après un papillon... la mère s'appuie sur la balustrade du côté de villa Borghèse... Montons, montons! nous descendrons par l'escalier de la *Barcaccia.*

— Point d'affectation, Émile, je t'en conjure; marchons avec calme, d'un pas de promenade.

— Parlons bas surtout; la parole monte dans cette atmosphère si transparente; on ne perd pas un mot à cent pas... Pira, mon ami, modère-toi, tu cours avec l'agilité d'un chevreuil.

— C'est singulier comme je suis agité!... on dirait que je suis à la veille d'un événement... Émile... tu as raison... ce n'est qu'une enfant... une enfant!

— Ah! t'ai-je trompé?

— Une enfant... adorable!... à cet âge... douze ans... déjà quelle taille divine! quel pied charmant! Encore un souffle du printemps, et cette jeune fleur...

— Mais la mère! la mère! Regarde donc... Oh! c'est la statue de Rome qui s'est animée, et qui va se promener à *villa Medici*, pour contempler son domaine!

— Elle est très-bien... oui... la mère... si c'est sa mère...

— Que veux-tu qu'elle soit?

— Moi qui cherche partout une tête de sainte Cécile...

— Prends la tête de la mère.

— Tête païenne! la mère... des traits de l'Olympe... L'enfant a un visage du ciel... douze ans... treize au plus.

— Tu la vieillis.

— Je lui en aurais donné quinze dans sa calèche.

— Ah çà, mon ami, vas-tu te rendre amoureux de cette enfant qui chasse aux papillons?

— Eh! tu sais bien que non... c'est un ange que j'admire en passant, voilà tout.

— Admirons la mère... Parole d'honneur! elle est radieuse ainsi, avec cette auréole de soleil, d'arbres et de fleurs... Elle a l'air d'attendre quelqu'un.

— Son mari, peut-être.

— C'est une veuve, j'en suis sûr... il n'y a que des

veuves maintenant, nos batailles ont consommé tous les maris. C'est une veuve. Ralentissons notre marche pour ne pas les dépasser.

— Vois comme l'enfant prend un air grave à mesure que nous approchons. On dirait d'une demoiselle qui sort du couvent.

— Tu la grandis.

— Et quand je pense qu'il y a là-bas, dans cette grande ville, quelque jeune fat qui, dans deux ou trois ans, épousera cette petite fille... Figure-toi cette petite fille à seize ans... Il n'y aura pas assez d'amour dans cette Rome qui a tant aimé, pour payer son premier sourire !

— Allons, je vois que tu vas lui faire une lettre de change d'amour payable dans trois ans, C'est très-bien d'ajourner ainsi une passion; prends garde d'oublier ta dette à l'échéance. Cela me rappelle un vieux conte. C'était un bon fils qu'on réveilla à minuit pour lui annoncer la mort de son père : « Ah ! mon Dieu ! dit-il, que j'aurai de chagrin demain matin à mon réveil ! » et il se rendormit.

— Oh ! si je pouvais dormir trois ans !

En causant ainsi, les deux jeunes gens avaient atteint les deux belles inconnues; ils leur jetèrent un dernier et rapide coup d'œil, et ne se retournèrent plus. Ils poursuivirent silencieusement leur route sous les grands arbres de *Monte-Pincio*, jusqu'à l'église de la Trinité; puis ils retombèrent sur le *Corso*, par le grand escalier et la place d'Espagne.

— A leur retour, nous ne les manquerons pas ici, dit Giampolo, et nous les suivrons malgré leurs chevaux.

Et ils se posèrent en observation devant le palais Fiano.

Leur attente fut assez longue, mais ne fut pas trompée. La calèche traversa la place ronde, où l'obélisque

semble marquer l'heure, comme une aiguille sur un cadran. Cette fois, les chevaux marchaient d'un pas modéré qui permettait de suivre. Émile et Giampolo prirent les devants à peu de distance, réglant leur pas sur le bruit des roues. Devant la place Colonne, la calèche les devança; elle courut au galop de ses chevaux jusqu'à la place de Venise, et disparut à l'angle du palais Rinuccini. Nos agiles jeunes gens brûlèrent le pavé du *Corso*, et furent assez heureux pour arriver devant le palais de Venise, au moment où la voiture s'arrêtait à la porte d'une élégante maison, voisine du palais Torlonia, et devant l'église de Jésus.

— Bien! dit Giampolo, nous en savons assez. Rentrons, Émile; viens te reposer chez moi maintenant.

— Mais il me semble, dit Émile, que nous ne savons rien.

— Nous savons tout; du moins, nous saurons tout ce soir. Ma mère connaît la place de Venise comme son salon; ma mère est une des plus dévotes mondaines de l'église Saint-Ignace et de l'église de Jésus; elle sait par cœur le personnel des messes de midi. Rentrons.

— Oui; mais, avant de rentrer, nous devrions faire deux tours de promenade devant le temple de la déesse.

— Y songes-tu, Émile? moi, en négligé du matin! toi, en costume de voyage! Tout dépend de la première idée qu'on donne de soi aux femmes. Allons nous habiller.

— Justement mes malles sont à la douane de terre, sous le péristyle d'Antonin le Pieux, dont on a fait un douanier. J'ai commandé, chez Léger, à Paris, des habits de toute façon; j'ai dix paires de bottes Sakoski, dont cinq à revers : c'est du dernier genre, avec des culottes de casimir agrafées à six pouces au-dessous du genou. Elleviou les porte à ravir dans les *Maris garçons*. Tu choisiras ce qui te convient dans mon

bagage. Allons chez Antonin le Pieux réclamer nos costumes de bal.

Le palais de Piranese est une délicieuse résidence, comme l'artiste la désire. Il y a une cour, au midi, sombre et mélancolique; une cour fraîche, à pierres vermoulues, avec des vignes grimpantes et une fontaine qui fait un petit bruit de pluie sourde dans une conque de mousse, soutenue par deux tritons dévastés. Au nord, il y a un jardin d'une négligence adorable: c'est une association fortuite de pins, de citronniers, de platanes, d'acacias, de jasmins d'Espagne, qui se sont arrangés d'eux-mêmes pour ouvrir çà et là quelques allées de gazon et de marguerites. Par intervalles, on y rencontre quelque dieu Terme décapité; quelque Cupidon sans bras, embrassant une Vénus sans tête; quelque Jupiter disgracié; quelque faune se voilant de lierre, par pudeur moderne; quelque buste de César mal échenillé. Ce mélange de pierres et d'arbres insoucieusement taillés est charmant à Rome, devant la rude façade d'un palais bâti avec une rognure du Colisée. Il y a, par dessus tout ce dédain des petites choses, un soleil, un air, une lumière, une animation, une solennité qui donnent un caractère incomparable de poésie au moindre brin d'herbe qui se courbe sous vos pieds.

C'est dans ce jardin que nos deux amis se promènent après un long dîner, pendant lequel la marquise Piranese a fait tous les frais de la conversation. La belle statue ambulante du *Monte-Pincio* n'est plus un être anonyme : c'est la noble comtesse Rosa Balma, veuve d'un brave tué à Marengo ; elle est âgée de vingt-huit ans; elle a une fille unique nommée Cécilia; un cousin, d'un âge mûr, le comte Felice Mattei, qui passe pour être l'amoureux infortuné de sa céleste et inexpugnable cousine. Elle se prodigue peu dans le monde; elle va tous les jours à la messe de dix heures,

à l'église de Jésus, et passe la belle saison à Tolentino, dans un château sur les rives de la mer Adriatique, avec sa fille et son cousin.

Émile et Giampolo s'épuisent en commentaires sur tout ce qu'ils viennent d'apprendre, et chaque minute fait éclore un projet nouveau.

— Mon ami, dit Émile, il faut nous arrêter à celui-ci; c'est le plus raisonnable. Ta mère donne une fête dimanche à la villa Piranese; nous jetons deux mille écus dans l'Anio. Nous invitons cent personnes ennuyeuses qui serviront d'épais manteau à l'adorable comtesse et à sa fille... Tu ris?... Pourquoi ris-tu?

— Je ris, Émile, d'une idée bien simple. Nous nous tourmentons ici à faire des plans comme deux amoureux aux abois... De qui es-tu amoureux, toi, Émile?

— Moi! mais de personne. C'est pour toi, il me semble.

— Pour moi! y songes-tu? Ce matin, j'ai été saisi d'un éblouissement, voilà tout. Me crois-tu assez fou, mon ami, pour essayer une intrigue absurde avec une jeune fille de douze ans?

— Comte Pira, vienne l'an prochain, et tu mourras d'amour pour cette jeune fille.

— L'an prochain, c'est possible... Je te l'ai déjà dit, oui, si mon coup d'œil d'artiste ne me trompe pas, ce sera dans deux ans la plus belle personne de toute l'Italie. Et elle s'appelle Cécilia!... Voilà de la prédestination!...

— Écoute, Pira, ne jouons pas au plus fin, ce n'est pas bien entre amis. Je suis convaincu que tu brûles de revoir la mère et l'enfant. Tu ne te rends pas bien raison de ce que tu éprouves; tu ne sais pas précisément ce que tu veux; tu es entraîné par une idée indécise vers un but qui n'est pas fixé. Bien plus, je jure que tu donnerais la moitié de ta fortune pour

acheter vingt-quatre mois au Temps et les dévorer avant la nuit.

— C'est vrai... Tu vois que je suis fixé.

— Oui, fixé sur l'impossible.

— Enfin que faut-il que je fasse? Voyons, parle, je t'obéis.

— Moi, j'ai un principe.

— Voyons ce principe.

— C'est de se laisser faire par la vie, puisqu'il y a quelqu'un là-haut, ou là-bas, qui veut bien prendre la peine de nous conduire à notre insu. Tu es jeune, riche, noble, oisif : laisse couler le Tibre; quoi que tu fasses, il ira toujours à la mer.

— Tu parles comme un livre sibyllin... Cela veut dire...

— Cela veut dire que la marquise Piranese donnera sa fête dimanche prochain, qu'elle invitera la belle veuve, sa fille de douze ans, son cousin de cinquante, et que le hasard fera le reste.

— Émile, regarde-moi bien en face... Tu as des projets sur la belle veuve?..

— Moi! eh! mon Dieu! j'ai des projets sur toutes les femmes de l'empire français! Tu n'es pas un grand sorcier pour avoir deviné cela.

— Ainsi, c'est en ton honneur que nous donnons fête à ma villa.

— A la bonne heure... donnez toujours la fête et nous verrons.

— Il sera fait selon ta volonté.

— Maintenant, tu me permettras d'aller faire une longue sieste. Depuis Florence je n'ai pas dormi. Jusqu'à dimanche prochain nous laisserons nos passions en repos. Adieu.

III.

Les équipages roulent et font voler cette poussière deux fois sainte qui couvre la route du Colisée à Saint-Jean de Latran et l'ancienne voie Tiburtine jusqu'à la villa Piranese. C'est l'heure où le soleil du printemps s'incline sur l'horizon de la mer, où la lune sort de la crête du Soracte comme un large bouclier d'or exhumé d'une fouille. Le lilas, le chèvrefeuille, l'aubépine, versent leurs parfums le long des haies vives qui bordent la voie antique. On dirait que le ciel et la terre s'associent aux maîtres de la villa Piranese pour fêter une mère aussi belle que sa fille, comme ces deux femmes qu'Horace immortalisait dans une ode sous les ombrages de ce même Tibur.

Une calèche bien connue s'est arrêtée à la grille de la villa. Émile et Giampolo, indifférents à tout ce bruit de danse et de musique qui se fait autour d'eux, n'ont pas cessé d'interroger le grand chemin depuis midi.

— Les voilà! dit le jeune Romain; et il court les annoncer à sa mère. Émile se mêle à la foule qui se promène sous les grands pins de l'Anio.

La marquise de Piranese fait les honneurs de sa villa aux deux belles étrangères et à Felice Mattei qui les accompagne. Giampolo est venu rejoindre son ami.

— Oh! c'est foudroyant de beauté! s'est écrié l'ardent Émile en entraînant Piranese sur les bords solitaires du fleuve.

— Émile, dit Giampolo, le croiras-tu? j'ai voulu offrir le bras à la mère, ma parole est morte sur la lèvre, mon bras s'est brisé. Je me suis appuyé contre un arbre, j'ai vu danser les peupliers autour de moi,

j'ai douté un instant de ma raison. Oh! laisse-moi respirer! je suis fou... comme elle a grandi depuis l'autre jour!

— La mère?

— Que dis-tu, la mère?.. La mère est déjà bien assez grande!

— Comte Pira, tes yeux te trahissent... la fille a toujours sa taille d'enfant...

— Tu ne l'a pas vue; tu n'as regardé que la mère.

— Comme tu voudras. Il faut avoir de la complaisance pour son ami.

— Oui, je conviens avec toi que Cécilia est une enfant; mais quand on a vu cette enfant, il faut jeter l'ancre, et attendre qu'elle arrive; il faut lui servir d'ange gardien, de peur qu'elle ne heurte son joli pied contre le caillou du chemin; il faut veiller autour d'elle pour écarter les indignes; il faut suivre tous les développements de ce corps divin, jusqu'à ce que l'enfant disparaisse et que la fiancée se révèle. Alors, il faut lui donner son âme, sa vie, sa fortune, afin d'acheter à vil prix cette couronne de beauté que les femmes ceignent à quinze ans. Oui, je jure par mon ciel romain, par les saintes eaux de ce fleuve, par les mânes des héros païens, par les reliques des martyrs, par le temple de la sibylle, par la basilique de Saint-Paul, je jure que cette jeune fille ne sera qu'à moi, lorsque Dieu et les dieux l'auront élevée jusqu'aux embrassements d'un époux!

— Comte Pira, voilà un serment parfait et surtout fort sérieux.

— Oui, très-sérieux au fond, quoique la forme soit ridicule. Souvent rien n'est plus grave qu'une plaisanterie.

— Te voilà dans une singulière position. Chaque matin, en te levant, tu diras : Allons voir si je puis commencer à devenir amoureux; tu trouveras Cécilia

comme tu l'auras laissée la veille, et tu rentreras chez toi, en disant : Je serai probablement amoureux demain ou après-demain, le plus tard à midi. Enfin viendra le jour où tu sortiras de ton palais, avec un cœur serein et tranquille; Cécilia aura grandi, à ton insu, dans la nuit, comme l'aloès : aussitôt ta passion éclatera comme un volcan, tu feras vingt sonnets, tu paieras des sérénades, tu brûleras le pavé de la place de Venise, tu donneras un bon coup d'épée à quelque rival, et pour finir le roman, tu te marieras, parce que tu n'es pas né séducteur.

— Je me marierai, n'en doute point.

— Quant à moi, je t'avoue, Giampolo, que je suis enchanté de tes plans; voici pourquoi : tu m'abandonnes la belle veuve, et je m'en empare; elle ne sera qu'à moi, je le jure par le Styx! Celle-là est toute formée, c'est du bonheur à la minute. Nous l'inviterons, le dimanche, à la villa Piranese, jusqu'à l'accomplissement de mes vœux... Dans quelle espèce classes-tu le Felice Mattei?

— C'est un vieux soldat qui s'est fait antiquaire, c'est un compagnon d'armes de Balma, c'est un rusé Calabrais qui, malgré sa finesse, a perdu la moitié de sa fortune avec de vieilles statues, et qui veut les rattraper par quelque coup de dés heureux.

— J'entends... S'il me gêne, je l'enterre dans une fouille.

— Émile, mon ami, ne va pas me faire quelque folie à travers mes projets, entends-tu?

— Sois tranquille, je serai ton mentor.

Cependant les quadrilles tourbillonnaient dans le quinconce sablé d'argent, au bruit de la musique, au murmure des hauts peupliers, des grands pins et de l'Anio. Les arbres et le fleuve rafraîchissaient l'irritation haletante de tout ce monde en délire qui dansait en plein air. Là figurent les grands noms de l'aristo-

cratie romaine, les Corsini, les Torlonia, les Farnèse, les Rospigliosi, les Chighi, les Ludovisi, les Barberini, les Borghèse, les Giustiniani, les Braschi, les Spada, tous les noms qui tirent leur noblesse d'une ruine antique, d'un champ de bataille, d'un patrimoine d'église ou de l'auréole d'un saint. Les femmes qui portent ces noms sont harmonieuses et rayonnantes; elles ont des visages de saintes ou de déesses, elles ont des pieds adorables qui sont à l'aise sur le tapis du salon, sur le marbre de la basilique, sur le gazon d'un bal d'été.

Au moment où la comtesse Rosa Balma et sa fille arrivaient à la danse, le dernier rayon horizontal, parti du couchant, lançait une gerbe d'or sous les branches inclinées, et illuminait cette éblouissante constellation de danseuses romaines. On aurait dit que le fils de Latone avait animé toutes les statues de ses amantes du musée du Capitole, et qu'il leur envoyait son dernier sourire du jour, sous les arcs de triomphe des aqueducs romains. Un instant les quadrilles s'arrêtèrent, et la musique cessa de faire violence aux pieds de la danseuse; on entendit un murmure d'admiration prolongé, et la danse continua: c'était ainsi que le bal avait salué la belle comtesse et sa ravissante fille. Elles portaient le même costume, de sorte que la fille était la miniature exacte de sa mère: jamais robe blanche, relevée par un spencer de velours noir, n'avait passé avec plus de bonheur de l'aiguille de la Parisienne au gynécée de la Romaine française; jamais costume aussi ne fut mieux inventé pour découvrir décemment le corps des belles femmes.

Au même instant, deux nouveaux cavaliers entraient aux quadrilles, Émile et le comte Piranese: Émile avec la comtesse, Giampolo avec Cécilia.

L'enfant dansait déjà comme une demoiselle qui sort du couvent, et il se faisait autour d'elle un concert de douces paroles qui l'environnaient comme une

mélodie d'éloges; c'était de l'admiration mise en musique et chantée par les plus charmantes voix et la plus amoureuse langue du monde. Cet harmonieux hommage rendu par des femmes à des femmes remontait de la fille à la mère, et leurs jeunes danseurs, ivres de joie, semblaient vouloir retenir pour eux quelques grains de cet encens qui fumait aux pieds des deux déesses du bal. Au tomber du jour, une illumination éclatante et soudaine ramena le soleil sur l'horizon. La danse était arrivée à son délire, sous la mystérieuse influence de la nuit; les mains frénétiques serraient les mains langoureuses, les yeux italiens se croisaient comme des éclairs ramés, le bruit sourd des pieds se mêlait au frôlement des robes; les aspirations des poitrines ardentes accompagnaient la musique folle; les lèvres altérées de plaisir se ruaient dans l'air vide, pour saisir au vol les émanations voluptueuses que chaque femme laissait après elle en se déplaçant. Aux environs, tout respirait l'enchantement et la grâce. L'astre romain qui montait sur les collines de Tivoli s'était caché dans la cime des chênes, comme aux veillées des fêtes de Vénus; le vent du fleuve apportait aux oreilles l'orchestre des cascades; une clarté molle faisait saillir la façade aérienne de la villa sur un fond noir de cyprès et de pins, l'arbre de la mort et l'arbre de la vie; un charme inexprimable coulait à flots sous ce grand ciel, et semblait rendre à ceux qui vivaient ce trésor de volupté puissante que les héros d'autrefois avaient laissé en réserve dans ces lieux, où passèrent tous ceux qui furent grands par l'amour.

Émile ne s'était jamais trouvé à pareille fête; il venait de se révéler à lui-même tout ce qu'ajoute à la furie du désir la musique d'un bal nocturne sous les pins de la campagne de Rome : ses mains étaient brûlantes de la sueur des mains de l'adorable comtesse;

ses bras étaient brisés; ses joues semblaient garder l'empreinte des boucles de cheveux qui flottaient aux joues de sa danseuse; tout son corps gardait comme un souvenir de quelque divin pli de robe qui l'avait effleuré en courant. La danse finie, on suivit la marquise Piranese sous la longue allée de peupliers qui descend à l'Anio. Émile offrit son bras à la comtesse, qui tenait Cécilia par la main : il regarda cette femme un instant avec des yeux de devin, et elle lui parut vaincue par le délire du bal. Une pensée vint à l'esprit du jeune homme : — Boccace a raison, se dit-il, et j'ai tort; la femme est forte dans le foyer domestique, et pendant le jour; elle est faible la nuit, après un bal. Jusqu'à présent, je ne fus jamais qu'un grand sot et un maladroit.

Et il regarda très-attentivement la comtesse. La danse avait dévasté sa jolie robe et sa chevelure; ses beaux yeux noirs mouraient de langueur; son teint semblait luire au feu d'une fièvre amoureuse, sa poitrine agitait le velours du spencer comme une petite vague d'azur; son corps fléchissait de faiblesse : on eût dit qu'elle demandait grâce à un amant, et qu'elle le suppliait, dans un silence expressif, de ne pas user de sa puissance sur une pauvre femme abattue.

— Il faut être très-banal dans mon début, pour ne pas l'effrayer, dit Émile mentalement. Et il se raidit sur ses pieds pour se rassurer lui-même.

— Le bal a fatigué madame la comtesse, il me semble?

— Moi, Monsieur! Oh! mon Dieu, non : je suis prête à recommencer. J'aime beaucoup le bal. Un bal de nuit, sous les arbres, est délicieux, n'est-ce pas, Monsieur?

— Oh! adorable! ravissant!.. et quelle belle nuit! quel beau pays! quelle gracieuse campagne! Si Dieu était exilé du ciel, il viendrait habiter ici; c'est bien

la terre de Saturne..... c'est le Latium enchanté.

— N'aimez-vous pas mieux la France, Monsieur?

— Mais, je crois que nous sommes en France, Madame, département du Tibre.

— Oui, sur la carte de l'Empereur.

— Et ce sera, j'espère, une carte éternelle, comme celle qui est incrustée sur la muraille de l'escalier du Capitole. Ainsi, j'ai l'honneur d'être votre compatriote, par la grâce de Romulus et de Napoléon. Notre pays est fort beau.

En ce moment, la marquise Piranese, suivie d'une foule de dames, s'approcha de la comtesse Rosa Balma et lui dit : — Oh! Madame, nous raffolons de votre charmante fille; toutes ces dames veulent l'embrasser; nous vous l'enlevons...

— C'est une idée de Giampolo, pensa Émile; il travaille pour lui et pour moi.

Cécilia, riant avec une joie enfantine, se jeta dans les bras de la marquise. Émile et la comtesse restèrent seuls. La liberté romaine permet ces tête-à-tête, à la campagne, et personne ne les blâme, la première fois.

— Voilà donc l'Anio, dit Émile, *præceps Anio!* excusez la citation, Madame, elle est courte et de circonstance; voilà donc cette poétique rivière où se sont abreuvés tant d'amoureux, depuis Horace, qui logeait par là, jusqu'à... jusqu'à moi!

Un moment de silence. Émile attendait une parole de la comtesse; elle ne dit rien.

— C'est ici, poursuivit Emile, qu'Horace a fait cette ode qui commence par ce vers : *O mère plus belle que sa fille! O mater filiâ pulchrior!* deux Romaines de ce temps; il me semble les voir là, sous ces arbres, dansant au clair de lune, *imminente lunâ;* excusez encore cette citation, Madame, elle est d'Horace : heureux poète, domicilié à Tibur, citoyen français!

— Y a-t-il longtemps que vous êtes sorti du Lycée

impérial? demanda la comtesse d'un ton qui paraissait ironique.

Une sueur froide comme une vague de l'Anio courut subitement sur le corps d'Émile.

— J'ai vingt-deux ans, Madame, répondit-il en se redressant sur la pointe des pieds.

— Vous aimez l'Empereur, sans doute, puisque vous êtes l'ami du comte Piranese?

— L'Empereur est le bienfaiteur de ma famille.

— Et vous n'êtes pas à l'armée!

Émile pâlit d'indignation.

— J'y serai quand l'Empereur m'appellera! Je suis fils unique de veuve : mon père a été tué à la bataille navale d'Aboukir, sur *le Tonnant*, à côté de Dupetit-Thouars; mes deux oncles sont morts à Trafalgar, l'un sur *le Pluton*, l'autre sur *le Bucentaure*. Je suis d'une race de héros, comme vous voyez, Madame; je puis parler à la veuve de Balma. Excusez-moi, Madame, si je réveille de tristes souvenirs.

— Oh! Monsieur, je suis assez forte pour supporter des souvenirs; il y a toujours quelque chose de romain dans notre sang de femme. S'il y avait un escadron d'amazones, je ne danserais pas ce soir à la villa Piranese!

Émile bondit comme si la flèche d'Antiope l'eût frappé au cœur.

— Madame, dit-il avec un sang-froid emprunté, si les paroles que vous venez de prononcer ont, dans votre intention, quelque chose d'offensant pour moi, je vais mesurer d'un bond la hauteur des cascades de Tivoli?

Et il fit un pas vers le fleuve.

— Pour vous, non, Monsieur; mais pour un autre, peut-être.

— Cet autre, Madame, est sans doute mon ami, le comte Piranese. Je suis aussi jaloux de son honneur que du mien.

— Calmez-vous, Monsieur, et veuillez bien m'écouter. Il y a à la *villa Reale* de Naples un homme qui est plus qu'un roi, c'est un héros ; c'est Joachim Murat. Il honore de son amitié le comte Giampolo Piranese, vous le savez. Comment répond-il à cette amitié, votre jeune comte ! Le voici : il danse aux fêtes de la *villa Réale;* il étale son luxe de grand seigneur, à Chiaïa, à la rue de Tolède et à San-Carlo; et puis, quand le roi de Naples tire l'épée, et va percer au cœur quelque ennemi, au bout du monde, le comte Giampolo va ciseler de mauvaises statues dans un atelier de Florence ou de Rome ; passe encore si c'était un Michel-Ange ! Eh bien ! moi, qui me suis condamnée à la retraite depuis la mort de mon mari, j'ai accepté l'invitation à cette fête; j'ai voulu voir le comte, j'ai voulu lui parler; il m'a toujours évitée, comme s'il eût pressenti ce que j'avais à lui dire; il a dansé avec ma fille, avec une enfant, comme pour s'acquitter, de quelque manière, d'une politesse qu'il me doit. Vous êtes jaloux, dites-vous, de l'honneur de votre ami, et moi, Monsieur, je suis jalouse de l'honneur d'un compatriote, d'un noble romain. Voilà ce que j'avais à lui dire; je vous l'ai dit, à vous, Monsieur, son ami ; j'espère que cela ne sera pas perdu.

La comtesse Rosa Balma fit une révérence, et laissa Émile pétrifié.

Lorsque la belle Romaine eut disparu derrière le massif d'arbres, le comte Giampolo tomba comme la foudre devant Émile.

— J'ai tout vu, dit le comte, tout ! Tu es un étourdi, un fou ; tu me perds, tu brises mon avenir. Comment, malheureux ! à la première entrevue, tu brusques la déclaration avec une femme de cette trempe, ici, à deux pas de tout ce monde ! Tu as de singuliers moyens de séduction. Écolier maladroit !... Je crois bien, maintenant, que toutes les femmes s'évaporent

entre tes bras, et qu'il n'y reste que les maris!

Émile, les bras croisés, un pied tendu en arrière, l'autre en avant, attendit la fin de cette mercuriale.

— Tu nous as donc vus? dit-il avec un ton d'ironie.

— Parbleu! si je vous ai vus! j'étais à vingt pas, posé en espion.

— Nous as-tu entendus?

— Entendus, non; mais, à votre pantomime, je parierais d'avoir deviné toute votre conversation. Elle surtout, avec ses gestes romains dont j'ai l'habitude, aurait pu se dispenser de parler : c'était l'indignation de la fierté romaine outrageusement blessée; c'était Lucrèce moralisant Tarquin avant le coup de poignard... Au reste, mon ami, brisons là; c'est encore une leçon que tu reçois; mais ne fais plus le procès à Boccace dorénavant.

Émile se comporta généreusement; au changement qui s'opéra sur sa figure et dans son maintien, il eût été facile de voir qu'il remettait au fourreau l'épée du sarcasme, déjà tirée à demi. Il était sur les terres du comte; la joie d'une fête rayonnait partout; il pouvait, d'un mot, jeter la tristesse dans une nuit qui promettait encore tant de plaisir. *Renvoyons les choses sérieuses à demain*, se dit-il à lui-même, selon le précepte ancien; et il prit joyeusement le bras de son ami.

— Oui, encore une folie, dit-il en riant; pour conquérir une maîtresse, je me verrai contraint à me marier. Les femmes ne sont pas connues : elles valent mille fois mieux que leur réputation.

— Crois bien, mon ami, que tu ignores les premiers éléments de la stratégie de la séduction. Tu aurais échoué devant Messaline, là, sur cette même place, à dix heures du soir.

— Mais toi, voyons, toi, comte Pira, toi, mon maître, as-tu fait beaucoup de victimes?

— Moi!... quelle question?... moi... je m'occupe

d'art... moi, je ne fais pas métier de séduction... et puis... il faut être discret, vois-tu...

— Allons, tais-toi, fat! tu es comme moi, et comme tant d'autres, tu es un Tantale de volupté.

— Mais ne m'as-tu pas dit toi-même qu'il y avait à Paris un acteur d'opéra qui recevait tous les jours une déclaration et un rendez-vous?

— Eh! mon Dieu! il y a dans notre Paris, où il y a tout, il y a dix femmes vieilles et repeintes à neuf qui, depuis trente ans, écrivent des lettres d'amour aux grands acteurs, aux grands artistes, aux grands orateurs de la Constituante, de la Convention, du Directoire : à Mirabeau, à Talma, à Louvet, à Lebrun-Pindare, à Elleviou, à l'empereur de Maroc... On ne montre que les lettres, on se garde bien de montrer les femmes; les lettres sont toujours fraîches et sans rides. Cela fait ébahir tous les badauds du foyer.

— Très-bien, Émile; je suis charmé de voir que tu crois à la vertu des femmes honnêtes.

— A la vertu? oh! ceci nous mènerait trop loin. Rentrons au salon; le concert commence, j'entends la voix de Tacchinardi; ne perdons pas Tacchinardi.

En ce moment, on entendit le roulement d'une voiture sur la voie publique, et le grincement de la grille qui se refermait.

— Ah! dit Giampolo, voilà des fugitifs...

— Au moment où Tacchinardi chante!... Il n'y a qu'une femme... il n'y a que...

— La belle veuve?... Crois-tu, Émile? Eh! courons à la grille... Grand Dieu! quel scandale!...

— Courons... oh! c'est elle; je reconnais le bruit des roues de la calèche d'azur.

— Émile, malheureux enfant, qu'as-tu fait? Demain nous serons la fable de Rome. Voilà mon domestique Luigi qui s'en revient... Luigi... Luigi... quelles sont les personnes qui partent?... Ce sont

elles ! malédiction !... Je n'entends plus Tacchinardi... il s'est arrêté au milieu de l'air... Oh ! que se passe-t-il au salon?

— Écoute, Giampolo : que tout le scandale retombe sur moi ; je pars... je vais à Rome... Nous nous verrons demain... je vais loger à l'hôtel de Paris, place du Peuplier...

— Attends, attends, questionnons quelqu'un... Et Tacchinardi qui ne chante plus !... Si ma mère se trouvait mal !... Luigi ! Luigi !... arrive donc... ici... ici... sous les arbres... c'est moi.

Le domestique obéit.

— Dis-moi, Luigi, que se passe-t-il au salon? Va, ne crains rien, parle-moi franchement.

— Je ne sais pas bien, seigneur comte, dit le domestique; mais cette dame, et le petit monsieur laid, et la demoiselle, ont pris congé de madame la marquise. La belle dame avait l'air d'être en colère, et elle a répondu fort sèchement à madame la marquise... Et puis, on disait...

— Voyons, que disait-on?

— On disait que cette dame... la belle dame... avait été insultée par votre ami... d'autres disaient que non... que c'était...

— Que c'était?..

— Que c'était une brouillerie d'amants... et que votre respectable mère, madame la marquise, avait pris par la main la petite demoiselle, pour laisser la mère toute seule... avec vous... d'autres disaient avec le seigneur votre ami... et on parlait beaucoup, et on n'écoutait pas le célèbre Tacchinardi... et le célèbre Tacchinardi, voyant qu'on ne l'écoutait pas, a dit : Vous êtes tous des brutes ! et il a demandé son cheval... Et puis je ne sais plus rien.

— Écoute, Luigi, sois discret, ne parle à personne; cours à la maison, rôde sur la terrasse, écoute, es-

pionne, retiens, observe... je t'attends ici... demande des nouvelles de ma mère... vite... je t'attends!

Le domestique salua profondément et partit.

— Quelle fête! quelle nuit! mon cher Émile... Oh! je n'ai plus la force de te faire des reproches. Tu es assez puni, serre-moi la main, je ne t'en veux pas. Aussi, quel jeune homme ne s'y tromperait? Elles étaient là, trente jolies femmes, à danser... bacchantes de bal! Émile, je t'excuse... ce pauvre Émile!.. Embrasse-moi, je n'ai point de rancune, crois-le bien; j'aurais été dupe comme toi. Une si belle nuit! un gazon si doux! des arbres si embaumés! un Vésuve au cœur... Elle! elle! la belle Rosa! elle ressemblait à une place forte qui capitule. Dérision de la nature! la belle Rosa! Minerve en spencer! la grande armée passerait devant, et mourrait de désirs inassouvis... Tu as raison, Émile, nous donnons une fête à la villa; le ciel donne fête à la terre... Que faire de cette double fête? Rien, rien, qu'un peu de bruit de musique et de pieds! C'est bien la peine d'être jeune, riche, fort, passionné; d'avoir une villa pleine de parfums et d'ombrages! On vient danser chez vous, on vient vous incendier vivants, on vient vous empoisonner de tous les arômes de Vénus Aphrodite; et puis, on rentre calme chez soi, on défait sa robe, on pense à sa toilette du lendemain, on se couche, on dort! Non, Émile, je ne veux pas que tu quittes mon palais... tu resteras... on nous croirait brouillés pour cette femme... Voici Luigi!.. Arrive... arrive... parle... ma mère? que fait ma mère?

— Votre respectable mère, dit le domestique, se porte bien; mais je la crois un peu souffrante; elle est pâle... un peu... Elle causait sur la terrasse avec la contessina Fiano; je lui ai offert de l'*agro di cedro*, et elle disait à la contessina... Je l'ai écrit au crayon, ce qu'elle disait... voici : « C'est quelque inconvenance

de ce jeune Français, l'ami de mon fils; rien n'est sacré pour les Français. » Et la contessina disait : « Oh ! que je les connais, les Français ! j'ai passé deux ans à Paris. Ils se sont perdus avec leurs opéras-comiques, et les vaudevilles de Piis et Barré. » — Ensuite, tout le monde a demandé sa voiture. Le célèbre Tacchinardi, voyant que tout le monde partait, a dit qu'il resterait et qu'il chanterait; on n'a pas fait attention à lui, parce qu'il est très-petit, ce grand Tacchinardi. Vous allez voir défiler toute la société dans un moment.

— C'est bien, Luigi; retourne auprès de ma mère. Tu ne m'as pas vu, tu ne sais rien... Comprends-tu?... Sois intelligent et fidèle comme toujours.

Le domestique se retira.

— Allons, mon cher Émile, ne sois pas consterné comme cela, jamais je ne t'ai vu si abattu... parle-moi donc un peu...

— Je te parlerai, je te parlerai demain !

— Grand Dieu! tu as pris un ton de sibylle. Est-ce que tu me caches quelque chose aujourd'hui?

— Demain, je te parlerai, te dis-je. Écoute un bon conseil : laisse-moi seul; rends-toi auprès de ta mère; montre un visage serein aux invités. Moi... ne t'inquiète pas de moi; je vais prendre un de tes chevaux, et je vais coucher à la ville. Demain, à dix heures, je t'attends... Voyons... cherchons un endroit bien écarté... Je t'attends au cirque d'Antonin, sur la voie Appia... Nous causerons.

— C'est ton dernier mot? tu tiens à ton projet?

— J'y tiens. Adieu, comte Piranese. Si ce monde-là m'accuse, ne me justifie pas. Adieu.

Les deux amis se serrèrent la main, et se séparèrent. Giampolo suivit la longue allée de peupliers, et, à mesure qu'il approchait de la maison, il voyait distinctement les groupes de cavaliers et de dames qui montaient en voiture, avec un empressement bien

singulier dans une nuit de fête. En arrivant sur la terrasse, il tomba dans une bande de musiciens congédiés que Luigi noyait dans le champagne, pour acheter leur discrétion. Les lampions seuls persistaient dans leur joie : ils illuminaient toute cette tristesse avec une profusion de clarté digne de la *luminara paschale.*

Le comte remarqua que les dames avaient, en parlant, un visage morne et pincé, comme si elles eussent toutes été solidaires de quelque grand affront reçu dans la personne de la comtesse Rosa. Au salon du concert, Giampolo ne trouva que sa mère et quelques intimes : on lui fit un accueil très-froid.

La marquise prit son fils par la main et l'entraîna dans une pièce voisine.

— Comte Piranese, lui dit-elle, vous m'avez brouillée aujourd'hui avec la société de Rome ; vous m'avez fait jouer un rôle indigne de moi. Vous vous êtes servi de votre mère pour attirer ici votre maîtresse ou la maîtresse de votre ami, ou la maîtresse de tous deux : c'est horrible !

— Ma mère, dit Giampolo avec le plus grand calme, ce qu'il a d'horrible, c'est une pareille calomnie. Je n'ai jamais parlé à la comtesse Rosa Balma, et mon ami lui a parlé ce soir pour la première fois. Elle n'est la maîtresse de personne ici ; votre fils vous en donne sa parole de noble romain.

— Oui, moi, votre mère, j'aime à vous croire, et je vous crois ; mais la comtesse Rosa Balma n'en est pas moins perdue aux yeux d'un monde jaloux et méchant. On l'a vue arriver seule, le teint et les yeux animés ; elle a demandé sa fille ; elle a dit brusquement à Felice Mattei : « Donnez-moi votre bras ; » elle m'a saluée à peine, et, aux premières notes de Tacchinardi, elle a disparu. Savez-vous ce qu'on a dit alors ? On a dit des choses affreuses ; on a dit que vous avez

voulu livrer cette femme à votre ami; on a dit que cette fête n'était qu'un prétexte et un guet-apens illuminé; on a dit que vous avez été tous deux exilés de Florence pour une aventure semblable; on a dit des horreurs enfin...

— Et l'on a cru à ces horreurs?

— La malice croit ou fait semblant de croire; qu'importe!

— Et quel est le noble cavalier qui, le premier, a répété ces infamies?...

— Oh! voilà un bel expédient pour réhabiliter une femme! Quand vous aurez tué dix hommes en duel, aurez-vous détruit la calomnie? N'a-t-on pas dit aussi que votre ami a toujours l'épée à la main pour épouvanter les maris et les frères des femmes qu'il a séduites!

— Eh! mon ami n'a jamais rien séduit de sa vie, ni moi non plus, hélas!

— Cependant on dit...

— *On dit* est toujours la petite préface d'une grande fausseté. Ma mère, vous savez le proverbe de notre maison: Jamais un Piranese n'a menti. Voici toute l'histoire, en deux mots: Mon ami a dansé avec la comtesse Rosa Balma; c'est un jeune homme fort étourdi qui parle lestement à toutes les femmes; c'est un Français qui prend les vaudevilles au sérieux; il aura murmuré quelques paroles d'amour à l'oreille de la comtesse, et la belle dame s'en sera offensée avec trop d'éclat. Voyez maintenant comme elle est punie de sa susceptibilité? La malice a déjà fait un roman sur elle et sur nous. Au reste, j'irai demain chez la comtesse, et je demanderai une explication: notre honneur est aussi compromis que le sien par toutes ces médisances. Il faut que tout s'explique, tout s'expliquera.

La marquise donna un signe d'assentiment, et se

retira dans le fond du salon pour faire compagnie à quelques dames de son intimité. Le jeune comte demanda son cheval.

La terrasse était déserte et silencieuse; il ne restait plus rien de la fête; mais la nature avait continué la sienne. Les doux rayons de la lune illuminaient cette campagne; l'Anio chantait son antique mélodie qu'il enseignait au poète de Tibur; les peupliers et les pins, mollement agités par le vent du fleuve, exécutaient cette symphonie éternelle que Virgile traduisit en harmonieux dactyles. Le ciel et la terre semblaient répéter à l'homme, dans la voix des arbres et dans les lettres d'or du firmament, les conseils voluptueux qu'Horace immortalisa par une ode. Le cyprès, immobile comme un obélisque de sépulcre, se levait comme un témoignage de la brièveté de la vie et une excitation au plaisir; et cette foule inquiète et folle, qui tantôt déchirait le gazon avec ses danses, rentrait à la ville pour retrouver ses ennuis et son lourd sommeil.

IV.

Entrons dans cette immense ellipse de ruines qui fut le cirque d'Antonin Caracalla. Deux chevaux sont attachés aux racines qui pendent des *carceres*, à la place même d'où les coursiers romains s'élançaient vers la Borne. A l'extrémité de l'Épine, et devant le mur qui porte l'inscription de Torlonia, deux jeunes gens sont assis, et paraissent méditer sur la destinée des empires : ils méditent tout simplement sur eux-mêmes. C'est Émile, c'est Giampolo. Le premier vient de faire à son ami une confidence promise la veille. Le comte Piranese est pâle et bouleversé; il garde un silence morne; ses doigts convulsifs égrainent une brique rouge tombée de la *Meta*

— Voilà une singulière femme! dit-il en renouant la conversation. De quoi s'avise-t-elle à mon égard? Embaucher les Romains pour l'armée française!... A son âge, avec sa beauté, avec sa fille, s'occuper d'autre chose que du plaisir!... sous prétexte qu'elle est Romaine... Émile, qu'en dis-tu?

— Oh! tout bien réfléchi, il n'y a pas là de quoi se désespérer... Tu n'es pas obligé de partir subitement pour l'armée, parce qu'une jeune veuve a fait un article supplémentaire à la loi de la conscription. Le plus malheureux dans cette affaire, c'est moi : encore une femme qui m'échappe! encore une intrigue avortée! Je suis venu à Rome pour y mourir, comme saint Aquilée, chaste et martyr... Justement, voilà l'église de Saint-Aquilée, là-bas, sur le chemin.

— Ma position te paraît donc plus belle aujourd'hui qu'hier, Émile?

— Oui; hier, cette femme avait pris des airs imposants, des airs de Cornélie, de Clélie, de Virginie, et autres saintes du vieux calendrier romain. Et puis, je t'avouerai qu'en te voyant si peu disposé à partir pour l'armée, je suis revenu de mes premières impressions. Au reste, si tu n'as pas le goût des armes, je ne vois pas qui peut t'obliger de te jeter à la suite de Joachim Murat; le faune de l'Anio n'était pas dans l'état-major du dieu Mars.

— Oh! que dira cette femme? Comment pourrai-je me présenter à elle? Quelle estime aura-t-elle de moi?...

— Que t'importe? Aimes-tu cette femme?

— Non, je ne l'aime pas... mais j'aurais besoin de la voir, de la voir souvent, de lui parler... tu sais!...

— C'est là que je t'attends. Quand tu lui parleras, il est possible que tu l'admires, mais, à coup sûr, tu ne l'aimeras pas. Tu mettras sur le tapis les étoiles, la nature, les fleurs, le soleil, le printemps : elle te

parlera de l'Empereur et du traité de Tilsit; tu croiras entendre une Pallas des Tuileries. Quant à moi, je n'aime que les femmes qui sont de leur sexe. Les femmes viriles me font peur.

— Ainsi, tu ne me conseilles pas de partir?

— J'ai pour principe de ne donner à mes amis que les conseils qu'ils se sont déjà donnés eux-mêmes. Ce matin, je t'aurais conseillé de partir. Après avoir vu tes hésitations, je te conseille de rester. Hier, la chose m'avait paru sérieuse au point que je t'avais assigné rendez-vous ici, dans ces ruines, de peur qu'une indiscrète muraille de ville ne nous écoutât. Aujourd'hui, je trouve que cela ne mérite pas tant de mystère, et...

— Émile, dit Giampolo avec vivacité, Émile, tu ne parles pas franchement, tu gardes une arrière-pensée au fond du cœur... Au nom de Dieu, que ferais-tu à ma place? que ferais-tu, dis?

— Bien, comte Pira, j'aime cette émotion... A ta place, Giampolo, je partirais...

— Nous partirons.

— A merveille! Quand?

— Ce soir, pour Naples.

— Non, pas ce soir... c'est inutile... Il faut rendre une visite à la comtesse Rosa Balma, et lui annoncer ton départ pour l'armée. Te voilà tout réhabilité dans son esprit. Ensuite nous faisons nos préparatifs. Sais-tu, mon ami, que notre voyage sera probablement fort long. Il paraît que nous irons voir Saint-Pétersbourg, la Perse, la Chine et l'Inde. L'Empereur, m'a-t-on dit, n'étudie plus depuis quelque temps que des cartes de Russie et d'Asie. Songe donc qu'avant de partir, tu dois mettre de l'ordre dans tes affaires de famille; un petit testament même ne serait pas de trop, tu peux te trouver sur le passage d'un boulet... oh! mon Dieu, il faut tout prévoir. La guerre est la

pourvoyeuse des tombeaux. La localité m'inspire, je fais de la philosophie antique.

— Oh! Émile, garde ta philosophie pour toi... Je n'aime pas à me jeter dans ces idées... Qui sait?... le théâtre de la guerre est bien éloigné... En arrivant, nous trouverons peut-être tout fini...

— Diable! cela ne serait pas ton affaire. La comtesse Rosa Balma exige que tu sois un héros et non pas un voyageur. Il faut que tu moissonnes des lauriers en Russie, et que tu viennes les déposer à son Capitole; il faut que tu passes sur le pont triomphal comme un consul, en épaulettes et décoré; il faut que tu traverses la voie Sacrée comme un centurion de Paul-Émile. Justement, l'architecte Camporesi doit exhumer, au Forum, un de ces jours, les trois colonnes de Jupiter Tonnant, pour les dédier au comte Piranese le Triomphateur. Cécilia sera grande fille ce jour-là, et belle comme Cécilia Metella, qui fut ensevelie là-bas, dans ce tombeau...

— Quel diable de langage me tiens-tu là, mon bon ami! es-tu fou?

— Non, je suis clairvoyant, trop clairvoyant pour toi... Tu ne partiras pas... Rome t'enlace comme une maîtresse; tu es trop riche, trop sensuel, trop artiste pour être soldat? tu as vingt-quatre ans; ta villa est charmante, ton palais délicieux, ton atelier ravissant; si tous les soldats avaient ce que tu possèdes, la grande armée serait bien petite. Crois-tu que je t'ai deviné?

— A peu près, dit Giampolo en souriant. Tu as oublié une chose : je n'aime pas la guerre du tout; je ne comprends pas cette folie de se battre qui s'est emparée du genre humain; je ne comprends pas que l'homme, dont la vie est déjà si courte, ait trouvé le secret de la raccourcir encore avec ses batailles éternelles. Ils disent qu'un besoin impérieux de gloire les

pousse à se faire tuer, et qu'ils sont très-contents de mourir, parce qu'après leur mort ils vivront dans la mémoire de la postérité. Je ne comprends pas davantage cela. Nous voici dans une plaine qui a vu mourir tout ce qui a été vaillant au monde ; nous voici dans le cimetière de l'univers. Chaque grain de poussière de ces ruines a été défendu par un héros et a sué sa goutte de sang. Eh bien! dans tout ce que je vois d'horizon autour de moi depuis le mont Soracte jusqu'aux Catacombes, et depuis la porte Capène jusqu'à la tour de Cécilia Metella, un seul sépulcre a conservé un nom, et ce nom est celui d'une femme, d'une jeune épouse qui vécut dans l'ombre du gynécée, et qui fut aimée de son mari. Toute autre gloire est dans le néant. A moins d'être roi ou empereur, il ne faut pas compter sur l'éternité de son nom. C'est pourquoi je me soucie fort peu de la guerre... et puis, c'est atroce d'aller tuer des gens qu'on ne connaît pas...

— Ainsi, comte Pira, tu restes à Rome?

— Mon bon ami, on fait bien souvent, en ce monde, le contraire de sa volonté. Je ne m'appartiens pas... tout me retient à Rome... et cette jeune fille qui grandirait loin de moi, qui n'attend que le souffle de l'été pour dépouiller la robe de l'enfance! Moi, pauvre fou, j'irais en Russie, en Asie, en Chine, dans la lune, à la suite de l'Empereur; et à mon retour... si j'en reviens... je la retrouverais enchaînée au bras de quelque philosophe romain qui aura dédaigné la gloire pour cultiver l'hyménée! Ce serait absurde...

— Holà! je t'arrête; le caractère de la mère m'est bien connu : elle aimerait mieux marier sa fille avec le dernier chasseur de la garde impériale qu'avec le premier philosophe romain.

— Il faut donc partir?

— C'est inévitable, si tu veux prendre pied dans la maison, si tu...

— A cheval, Émile ! Courons à la place de Venise: je veux parler à cette femme, et, après cinq minutes d'entretien, nous partons. Décidé! Oh! tu ne sais pas quel trésor de grâces j'ai découvert dans l'âme et le corps de cette enfant! En dansant avec elle, il me semblait quelquefois qu'elle était la sœur de sa mère, et qu'il m'était déjà permis de l'aimer. Quand je lui parlais, sa figure rayonnait comme une étoile, son jeune sein s'agitait d'une animation virginale; ses yeux étaient humides d'une joie de femme; ses mains, en touchant les miennes, semblaient avoir une pensée et un bonheur. Elle avait quinze ans; elle dansait à sa noce; elle était la jeune comtesse Piranese ouvrant son dernier bal de vierge. Elle était à moi!

Le comte ouvrit son portefeuille, et montrant un portrait ravissant à Émile, il continua :

— Tiens, regarde, Émile, voilà mon ouvrage de cette nuit; mon crayon a changé l'enfant naïve en jeune fille intelligente. Voilà Cécilia parée de ses quinze ans, je lui ai donné deux années en deux heures. Dis-moi, crois-tu que je l'ai flattée? Crois-tu que j'ai trop présumé du pouvoir de Dieu, qui doit me la donner un jour aussi belle que je l'ai peinte sur ce papier? Oui, c'est ainsi qu'elle sera, mon adorable Romaine! Elle aura ces yeux d'un bleu transparent et limpide, ce front si délié dans son contour, ce nez si délicatement ciselé entre deux joues savoureuses comme la pêche, ces lèvres qui aspirent l'amour et qui semblent dire : Viens! ce cou rond et pur comme une stalactite de la plus belle eau, ces épaules ouatées par un embonpoint modéré, comme celles de la déesse Hygie; ces bras d'ivoire fluide, comme Hébé les arrondit quand elle verse le nectar; cette splendide illumination de cheveux d'or qui jette tant de doux reflets sur une chair divine, et donne à la femme l'auréole de l'ange dans le ciel!

Piranese contempla amoureusement son ouvrage, et lui donna un baiser.

— Il me semble, dit Émile, que l'échéance est arrivée avant la date.

— Non, non, tu te trompes, mon ami; ce ne sont que des arrhes que je donne à l'avenir.

— A la bonne heure. Cependant, dès aujourd'hui, on peut juger de quelle espèce sera ton amour... un amour furieusement matériel.

— L'autre amour, mon cher, n'est, je crois, qu'une froide plaisanterie de l'âme; j'ai l'amour d'un artiste, moi, l'amour des sens.

— A vingt-quatre ans, parler ainsi !... eh bien ! je t'approuve, et puisque nous n'avons rien de mieux à faire, nous pouvons entamer une dissertation sur les différentes espèces d'amour : voyons, comte Pira...

— Au diable ta dissertation ! remontons à cheval, et courons à la place de Venise, au galop.

— A cheval ! je te suis.

— Tu m'accompagneras jusqu'à la porte du palais Balma. Nos domestiques garderont nos chevaux, et toi tu m'attendras vis-à-vis, dans l'église de Jésus. Si tu t'ennuies, tu examineras la chapelle de Saint-Ignace, que mon aïeul, le père Pozzi, a faite, et tu admireras le groupe de *la Religion et l'Hérésie*, qui est un chef-d'œuvre de Le Gros.

— Très-bien, voilà un plan. Est-ce tout?

— Si nous partons pour l'armée, je présume que tu seras obligé d'aller faire tes adieux à ta famille?

— Sans doute. Pendant que tu règles tes affaires, que tu visites tes domaines, que tu prends les ordres du roi de Naples, moi, je cours à Paris, j'embrasse ma famille, et je vais t'attendre sur la frontière...

— A Strasbourg.

— Soit. Nous traverserons l'Allemagne à cause des Allemandes... Un voyage délicieux !

— Voilà mon plan.

— Très-beau plan ! approuvé.

— A cheval !

— Nous mettons le pied à l'étrier pour le voyage du monde. Saluons les augures. Voilà un aigle qui se pose sur la muraille aurélienne. Partons, mon cher Pira !

Un tourbillon de poussière grise s'éleva sur la voie Appia et courut avec un bruit de pas de chevaux jusqu'à la pyramide de Caïus Sextus. Nos deux amis étaient rentrés en ville.

Le comte Piranese monta hardiment l'escalier du palais Balma. Un vieux domestique parut à la première antichambre.

— Madame la comtesse, dit Giampolo ; et il fit signe d'annoncer.

— Madame la comtesse, répondit le domestique, est partie ce matin à l'aube, pour sa villa. Elle y passera toute la belle saison.

Le comte Piranese regarda le plafond, salua un portrait de famille, ramassa son chapeau qu'il avait laissé tomber, balbutia quelques paroles inintelligibles, et descendit lentement l'escalier.

V.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le comte Piranese a fait un séjour plus long qu'il ne croyait à la *villa Reale* de Naples. Il s'est enrôlé comme simple soldat dans les légionnaires commandés par le brave San-Giovanni, et il s'est déjà distingué dans une courte campagne sur le littoral de la Calabre, où les Anglais ont été repoussés vaillamment, et leurs embarcations

foudroyées. Mais cette guerre obscure ne convient pas au jeune Romain, il veut se rapprocher de Joachim Murat qui, depuis le mois de juin, s'est fait le royal éclaireur de la grande armée sur la route de Moscou. Émile Dutretz s'ennuie à Strasbourg et jette tous les jours une lettre au courrier de Naples. Enfin Giampolo va rejoindre son ami. Il a demandé une dernière audience à la reine Caroline, et c'est en sortant du palais royal qu'il doit partir pour la France.

Caroline, cette femme que Dieu avait créée tout exprès pour le trône de Naples, remit au comte Piranese une lettre, et lui dit avec sa grâce adorable de reine italienne : « Voici quelques lignes de nouvelles que j'envoie à mon mari ; le nom de la ville où vous le trouverez n'est pas sur l'adresse, il est sur la carte du monde. Dites au roi que Naples et la reine sont bien tristes en son absence. Dites-lui aussi que Caroline le supplie de songer qu'il a une famille, un trône et une femme, et qu'il ne doit exposer ses jours qu'à la rigueur de son devoir. Au reste, je lui fais, dans ma lettre, les mêmes recommandations ; j'en avais dit aussi deux mots à Pignatelli, son aide de camp. Mais n'est-ce pas, monsieur le comte, que j'ai raison de lui parler ainsi ? Murat a prodigué sa vie en cent batailles, depuis quinze ans : il a toujours entendu siffler la première et la dernière balle, dans tous les combats. Aujourd'hui, avec son titre de roi, il peut, sans faire tort à sa gloire, renoncer à ce rôle de soldat téméraire qui outrepasse les exigences du point d'honneur le plus scrupuleux. En quelque lieu que vous le rencontriez, dites-lui bien de songer à sa femme et à ses enfants (1). »

La reine dit ces paroles avec cet organe harmonieux

(1) L'auteur a eu le bonheur d'entendre répéter ces paroles touchantes par la reine Caroline, à Florence, en 1835.

qui enchante le cœur et les oreilles. Le comte Piranese resta muet sous le charme de cette voix céleste ; il lui semblait que la sirène Parthénope chantait une strophe d'Anacréon à son golfe de Baïa.

Ensuite elle secoua mélancoliquement la tête, et montra du doigt au comte le magnifique portrait de Murat, chef-d'œuvre de Gros, qui décorait le salon (1).

Le grand artiste français, qui était né pour peindre Murat comme Phidias pour ciseler Achille, a jeté tout d'un bloc, sur cette toile, notre Achille de l'épopée napoléonienne. Le roi de Naples est représenté sur un cheval indomptable comme son cavalier : on dirait que ce nouveau fils de Thétis sort de la mer sur un coursier de Neptune, comme le héros de l'Iliade. Au fond du tableau s'élève le Vésuve en flammes. Le peintre a mis dans le même cadre deux volcans.

Le comte Piranese s'inclina de respect devant l'image du héros.

— Monsieur le comte, lui dit la reine, ce n'est que son portrait, eh bien! il me semble que ce tableau mort protége le royaume en l'absence du roi. Vous n'ignorez pas que nous sommes entourés d'ennemis ! Stuart nous menace du côté de Reggio, avec vingt mille Anglais ; Hudson-Lowe s'est fait, avec son escadre, le geôlier de Naples ; la dernière tentative que nous avons faite en Sicile, et qui a échoué par des fautes qui ne viennent pas de Joachim, a compromis la sécurité de nos côtes. Le roi est à mille lieues d'ici ; il combat pour la France et l'Empereur mon frère : c'est son devoir. Dieu veillera sur nous.

Le comte baisa la main charmante que la reine lui présentait, et il dit avec feu :

— Donnez ce portrait, en guise de bannière, aux

(1) Ce magnifique portrait équestre est aujourd'hui dans la galerie du palais de madame la comtesse Lipona, à Florence.

braves légionnaires de San-Giovanni : il fera reculer les Anglais jusque dans leurs vaisseaux.

— J'aurais plus de confiance en l'original, dit la reine avec un sourire divin.

Et elle fit un léger salut de la tête. Le comte Piranese s'inclina devant cette reine des femmes, et se retira lentement.

En traversant la galerie, il jeta un regard sur le golfe par les croisées largement ouvertes. Tout sur la montagne et la mer rayonnait des enchantements d'un beau soir d'été. Il semblait que quelque divinité du ciel allait descendre sur cette terre radieuse, pour en jouir, en l'absence du roi de Naples, afin de ne pas contrister la nature, qui faisait tant de dépense de bonheur au profit du néant.

Un sourire mélancolique courut sur le visage de Piranese : — Naples, se dit-il à lui-même, Naples ressemble aujourd'hui à une belle femme qui n'a point d'amant. Que de tristesse au milieu de tant d'azur ! qu'il est sombre, ce palais, loin de son royal locataire ! et lui ! lui ! ce héros qui pourrait avoir ici tant de bonheur et de joie, où est-il ?... Au bout du monde... Il forme, tout seul, l'avant-garde de l'armée ; il défie en combat singulier un bataillon ennemi. Dévouement sublime ! Il n'y a pas assez de marbre à Carrare pour la statue de Joachim Murat !

Après cette dernière visite, le comte Piranese n'avait plus qu'un devoir à remplir, le devoir d'un fils envers sa mère. Il partit pour Rome, et, à son arrivée, n'ayant pas rencontré la marquise à son palais, il se rendit à la villa sans perdre un instant.

Quelle fut sa surprise de trouver là, causant avec sa mère, la belle comtesse Rosa Balma ! Giampolo fut si troublé de cette rencontre inattendue, qu'il ne put que balbutier des mots sans suite. Sa mère vit dans ce trouble l'indice d'un violent amour, et la belle

comtesse l'interpréta de la même manière en sa faveur.

Giampolo embrassa tendrement sa mère, et détourna la tête pour cacher des larmes.

— C'est donc bien décidé, dit la marquise, tu quittes ta mère aujourd'hui?

Le comte s'arma de toute sa fermeté, essuya furtivement ses pleurs, et répondit affirmativement par un signe de tête.

— Aujourd'hui ! poursuivit la mère ; et à quand le retour?... Dieu le sait...

— C'est une détermination qui honore monsieur le comte, dit la belle comtesse avec un regard amical et significatif.

— Trop heureux d'être approuvé par vous, Madame, dit Giampolo.

— Mais je t'approuve aussi, moi, mon fils, dit la marquise ; je comprends tes devoirs, et je vois avec orgueil que tu sais les remplir. Seulement, tu me permettras d'avoir la faiblesse d'une mère et de donner quelques larmes à ton départ.

— Ma mère, ne songez qu'à mon retour. J'espère que votre fils ne quittera pas l'armée sans rapporter quelque gloire à votre maison.

— Voilà de nobles paroles, dit la comtesse Rosa, et je serais enchantée d'apprendre que je fusse pour quelque chose dans la détermination de monsieur le comte.

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Je suis fière de cela, poursuivit la comtesse, et cela me dédommage bien des chagrins que m'a causés la dernière fête à cette villa. Car vous saurez, monsieur le comte, que j'ai été indignement calomniée par deux ou trois chastes matrones de notre Rome chrétienne. On m'a écrit cela ; j'en ai eu des nouvelles à Tolentino, dans la Marche d'Ancône, où je vivais dans

la retraite, et je suis venue, en toute hâte, demander à madame Piranese si j'avais encore son estime.

Les deux dames se serrèrent affectueusement les mains.

— Que vous êtes heureux, vous autres hommes, poursuivit-elle, de savoir vous venger d'une calomnie en mettant la main à la garde de votre épée! Oh! si je pouvais faire accepter un cartel!... mais il faut se soumettre à son rôle de femme, il faut avoir l'héroïsme de la résignation.

— Madame, dit le comte, si parmi toutes ces calomnies il en est une seule qui soit sortie de la bouche d'un homme, vous n'avez qu'à me citer un nom...

— Merci, noble comte. Gardez votre courage et votre épée pour le service de Joachim Murat. J'ai fait la même réponse à Felice Mattei, qui, malgré ses soixante ans, a mis son épée à mes ordres : il est parti pour rejoindre le roi, et c'est ainsi qu'il m'a obligée.

— Si je n'étais auprès de vous, Madame, et auprès de ma mère, je regretterais les précieux instants que je perds loin de l'armée.

— C'est une noble impatience, monsieur le comte. Me permettez-vous de vous aider dans vos préparatifs?

— Tout est prêt, dit la marquise d'une voix émue. Je n'ai plus que quelques ordres à donner à Luigi; vous m'excuserez de vous quitter un instant.

La comtesse se leva, comme pour accompagner la marquise jusqu'à la porte du salon, et elle entra dans le vestibule de marbre, avec une certaine intention, légèrement indiquée, de se faire suivre par le jeune comte.

— Il fait ici un frais délicieux. Monsieur le comte, vous vous rappellerez ces beaux ombrages, quand vous traverserez la plaine brûlante de Ponte-Centino à Radicoffani.

— Oui, Madame; j'emporte bien des souvenirs avec moi!

— Savez-vous que madame votre mère m'a fait une offre charmante? Elle m'invite à passer six semaines à votre villa, avec ma fille.

— Mademoiselle votre fille ne vous a pas accompagnée?

— Mais, monsieur le comte, elle n'est pas encore d'âge à accompagner sa mère; je l'ai laissée à Tolentino avec ma famille... Elle s'est pourtant bien développée depuis votre bal... Elle me vieillit.

— Aujourd'hui elle est encore votre fille, demain elle sera votre sœur.

— Ah! monsieur le comte, c'est très-bien; vous prenez les mœurs françaises; on ne dirait pas mieux à Paris.

En causant ainsi, la comtesse et Giampolo avaient descendu le perron, et ils entraient dans l'allée de peupliers qui mène à l'Anio. Le jeune homme jetait des regards mélancoliques autour de lui, comme pour faire des adieux, peut-être éternels, à l'arbre, aux fontaines, au fleuve, au gazon, à toute cette nature reposée et voluptueuse qui l'avait vu naître et qui semblait l'étreindre comme une seconde mère, et le retenir sous le ciel de Tibur.

Devant ces doux aspects, le soldat redevenait sybarite. L'instinct viril de la volupté non satisfaite se réveillait en lui sous le luxurieux démon du Midi. C'était l'heure où la robe d'une femme glissant à travers les arbres éteint les yeux de l'homme et le brise de langueur. La rosée brûlante de l'amour descendait avec une lumière molle, tamisée par les feuilles; les oiseaux remplissaient l'air de notes claires et veloutées; le fleuve riait avec les iris et les joncs flottants, à ses petites anses recueillies; le soleil embrasait des cassolettes d'aromates sur la colline, comme pour parfu-

mer le lit d'hyménée d'un roi invisible et heureux; la cigale de Virgile proclamait sur les roseaux flétris la venue du solstice et les indomptables ardeurs du Lion. Le pin laissait tomber à ses pieds son édredon de feuilles sèches; il arrondissait sa tête comme un dôme nuptial, et distillait ses perles de résine pour en couronner l'épouse attendue. Tout ce qui chante dans le ciel, dans les fleurs, sur les eaux, dans les bois, entonnait, avec des voix mystérieuses, l'épithalame des fêtes de Vénus; un vent latin, léger et sonore, tout imprégné de dactyles virgiliens, arrivait de l'Anio et mêlait sa symphonie à ces chants du ciel, à ces voix de l'arbre, à ces parfums du soleil.

En ce moment on entendit un grand bruit de chevaux et de roues sur le marbre de la terrasse. Le comte Piranese tressaillit.

— Il faut donc partir! dit-il avec tristesse.

Jamais la comtesse Rosa Balma n'avait été plus belle. On aurait cru voir Cécilia grandie et mariée; c'était une admirable ressemblance d'avenir. Le jeune Romain, en extase, adorait la fille dans la mère, et attachait sur elle des yeux humides et ardents.

— Il faut donc partir! dit la comtesse Rosa; et deux larmes coulèrent sur ses joues écarlates.

— Partir! et l'on est si bien ici!... c'est le Thabor où il faudrait planter trois tentes!... Aller en Russie! au bout du monde!... chercher la gloire!... Oh! je suis cloué par les pieds sur ce gazon!

— Votre mère! votre mère! monsieur le comte... j'entends la voix de votre mère!... La chaise de poste est attelée... Adieu!... Je vous admire... et je vous serre les mains avec bonne amitié... Adieu!...

— Un instant, Madame; permettez-moi de vous laisser un souvenir.

Le comte se dirigea lentement vers un petit temple de marbre bâti sur le bord de l'Anio, et, sur un mur

luisant et poli comme une immense feuille de papier vélin, il écrivit au crayon les vers suivants, imités d'Horace :

La rose au front et l'amphore à la main,
Horace a dit sur son mode romain :
Maître d'une maison dorée,
Un jour tu quitteras ces lieux,
Tes jardins, la femme adorée,
Doux plaisirs de l'homme oublieux.
Ces beaux arbres que ta main plante
Sans toi verront bien des hivers ;
Tes ans sont courts, leur vie est lente,
Tu vieilliras, ils seront verts.
Sur ton cercueil que la mort plombe,
Ils te feront tous leurs adieux ;
Nul ne te suivra dans la tombe,
Hormis le cyprès odieux !

La comtesse Balma suivait des yeux l'inscription à mesure qu'elle naissait sous le crayon du jeune homme, et les larmes coulaient sur ses joues. Quand la dernière lettre fut tracée, elle secoua mélancoliquement la tête et dit : — C'est bien triste, Monsieur, ce que vous avez écrit là !... bien triste !... Je l'effacerai !

— Il y a dans ces vers, dit Giampolo, trois cent soixante-cinq lettres ; promettez-moi d'en effacer une chaque jour. Mon absence sera d'un an. Vous me donnerez ainsi un souvenir par jour, et vous ferez compagnie à ma mère jusqu'à mon arrivée. Ce sera une consolation pour moi de penser que vous m'attendez ici, avec votre fille, et que vous ne m'oubliez pas.

— Eh ! noble soldat de Murat, puis-je vous refuser quelque chose aujourd'hui !... Oui, nous voilà fixées à la villa Piranese pour trois cent soixante-cinq jours ; ayez foi en la sibylle de Tibur : à la dernière lettre, nous vous embrasserons toutes, glorieux et vivant !

— Songez, Madame, que la dernière lettre de mon

inscription, c'est l'X redoutable, c'est la lettre du destin, la lettre de l'inconnu!

— Mon noble soldat, la dernière lettre vous sera aussi douce que la première.

Et elle présenta gracieusement sa joue à Piranese. Le jeune homme embrassa vivement la comtesse.

— Tout est-il prêt? demanda-t-il ensuite à sa mère qui arrivait.

La marquise, s'armant d'une fermeté virile, dit à son fils :

— Tu n'as plus que ma bénédiction à recevoir, et je te la donne : que Dieu veille sur mon fils bien-aimé!

Le comte s'élança dans la voiture en criant au postillon :

— Route de Sienne!

Le roulement des roues couvrit les adieux qui se croisaient dans l'air. A la grille de la villa, Giampolo se tourna et aperçut dans le lointain les deux dames qui agitaient leurs mouchoirs dans sa direction. Il coupa au vol deux rameaux de laurier-rose et les jeta sur l'allée. La comtesse Rosa Balma courut avec l'agilité de Camille l'amazone, mais la voiture tourna derrière un massif d'arbres, et Giampolo ne vit plus rien.

VI.

Nous nous transporterons maintenant bien loin de la villa Piranese. Le comte Giampolo a traversé avec une rapidité merveilleuse toute l'Italie et la moitié de la France; il a retrouvé à Strasbourg son ami Émile qui dépérissait dans l'attente. Les deux jeunes gens ont passé le Rhin et se sont jetés sur la grande route qui mène à la grande armée. Émile a revêtu le gracieux uniforme des hussards, qu'il porte avec l'aisance d'un

enfant de Berchigny; il va s'enrôler volontairement sous les ordres du brave Pajol. Giampolo, en mettant le pied sur la terre étrangère, a repris son uniforme de légionnaire napolitain. Nos deux soldats voyagent en grands seigneurs, semant l'or pour courir plus vite et crevant un cheval à chaque relais; le sommeil, cet ami du voyageur, leur abrége les ennuis de la route; ils ont traversé, en dormant, des cercles entiers d'Allemagne, des royaumes et des duchés; ils se sont réveillés, comme en continuant un rêve, dans Smolensk la ville incendiée, et ils n'ont pu donner qu'un regard de pitié à cet énorme vestige de flammes que la grande armée a laissé en passant. Bientôt l'horizon s'agrandit devant eux, comme pour faire place au pied de l'Empereur sur la route de Moscou. La plaine se fait immense et solennelle, comme le digne péristyle du théâtre où la France va jouer quelque drame inouï, et d'innombrables sapins semblent courir vers le nord, comme des géants, pour assister au spectacle prodigieux que la terre annonce au ciel.

Nos deux soldats voyageurs ont dépassé Golowino et Waloniewa; le soleil du 7 septembre jette sur Borodino les teintes d'Austerlitz.

— La terre tremble, dit le comte Piranese.

— C'est la France qui passe, dit Émile.

— Cinquante napoléons pour tes deux chevaux! dit Giampolo au cocher stupide, couvert d'un sarrau blanc, qui conduit la voiture.

— Accepté.

Et nos deux amis volent comme deux Mazeppas courbés sur le cou de leurs chevaux.

— Le ciel est serein sur nos têtes, la tempête est à l'horizon, dit le jeune Romain.

— Deux mondes se battent, dit Émile; place à nous! un pied de terre pour nous!

Et les éperons sanglants s'émoussent.

Tous les volcans du monde se sont donné rendez-vous sur les rives de la Moskowa; la terre semble se couper en deux parts. Les entrailles de la planète se déchirent; les racines des sapins se hérissent au dessus des gazons; l'air est plein d'échos sublimes; les nuages de la bataille obscurcissent le soleil, comme un voile jeté au ciel par la main de Napoléon; — encore un élan de nos deux cavaliers, — voilà la grande bataille! elle couvre tout le terrain que l'œil peut embrasser. Ce fracas épouvantable, c'est la France qui frappe aux portes d'airain de Moscou, c'est le Midi qui brûle le Nord. Les deux peuples armés se sont pris aux dents; les deux aigles impériaux se percent de leurs becs d'airain; tout atome est brûlé par une balle, tout sillon d'air est noirci par un boulet; il n'y a plus de place pour la vie, il ne reste qu'une fosse de quarante kilomètres pour la mort.

— Le roi de Naples? Où est le roi de Naples? s'écrie le comte Piranese.

— Partout! répondent le carabinier de Lepaultre, l'artilleur de Sorbier, le hussard de Bruyères, le cuirassier de Saint-Germain et de Montbrun, le Polonais de Poniatowski, le grenadier du prince Eugène; — partout! partout!

C'est le moment où Joachim Murat va se mettre à la tête de la cavalerie et prendre la charge pour enfoncer le centre de Kutusoff.

Émile et Giampolo ont laissé leurs chevaux à la lisière de la bataille; ils sont entrés dans un petit vallon où les balles et les boulets se croisent avec tant de furie qu'il semble qu'on peut les voir passer. Là se pavane, avec une fatuité sublime, un cavalier surhumain qui fait piétiner son cheval comme aux exercices de l'hippodrome; on croirait voir le représentant des âges héroïques, ressuscité en ce jour terrible, pour juger si les hommes n'ont pas dégénéré. Il marche

tranquillement à travers les feux amis et ennemis, n'ayant d'autre témoin que Dieu qui le regarde et le couvre de l'ombre de sa main; le vent des balles agite son panache superbe, et rien dans tout ce qui déchire l'air n'ose toucher sa face de héros.

— Le voilà! s'est écrié le comte Piranese.

Et les deux amis tombent à genoux devant ce dieu des batailles.

Un sourire charmant anima le visage de Joachim Murat : il tendit ses mains aux jeunes gens et les serra.

— Et d'où venez-vous, enfants? leur dit-il d'une voix assez forte pour se faire entendre dans le fracas de la bataille.

— De Naples! je viens de Naples! dit Giampolo les larmes aux yeux.

— Oh! laissez-moi vous serrer encore la main pour avoir prononcé ici ce nom adoré! Laissez-moi toucher vos cheveux qui sont encore parfumés du golfe de Baïa! Vous venez de Naples! et Caroline, ma chère Caroline! vous l'avez vue? Oh! Naples et Caroline! tout ce qu'il y a de doux et de beau dans l'univers!

Le comte Piranese présenta la lettre de la reine à Joachim Murat.

Le roi prit la lettre avec la vivacité d'un amant, la couvrit de baisers, et la lut avec des larmes à la paupière.

— Elle me recommande de ménager mes jours, dit-il; et un sourire mélancolique contracta son visage; et il étendit ses mains vers les batteries russes et françaises qui dévastaient les sapins à côté de lui.

— Que venez-vous faire ici, enfants? Repartez tout de suite; il y a des dangers aussi à Naples et de la gloire, et je n'y suis pas!

Le roi tira d'un fourreau de sa chabraque une feuille de papier et un crayon, et il écrivit à la hâte quelques lignes.

— Voilà ce que j'écris à la reine, dit-il à Piranese; lisez :

« Le comte Piranese a été nommé capitaine dans les « légionnaires du roi de Naples, sur le champ de ba- « taille de la Moskowa. »

— Votre Majesté, dit Giampolo, a oublié de signer.

— C'est juste, mon ami, je vais signer.

Et le roi de Naples déploya la feuille et la tint suspendue par dessus la tête de son cheval.

— La voilà signée, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

— Vous, Émile, continua le roi, accompagnez votre ami; je songerai à vous. Voici, maintenant, une lettre pour la reine; je l'ai écrite hier soir, et une dépêche pour le brave San-Giovanni. Je ne puis choisir deux courriers plus agiles et plus dévoués. Suivez mes ordres ponctuellement... Adieu, mes enfants, donnez-moi vos mains; adieu, je vais battre Kutusoff.

Et il courut au grand galop vers les lignes françaises.

— Maintenant, dit Émile, ayons bien soin de ne pas nous faire tuer, avec nos dépêches.

— Ce sera difficile, dit Giampolo; nous sommes dans la mort jusqu'au cou.

— Le roi de Naples ne doute de rien; nous n'avons pas été trempés dans le Styx de son royaume comme lui. A-t-on jamais compromis deux courriers de la sorte?

— Il faut nous cuirasser de ses lettres, et côtoyer les balles avec précaution.

— En avant! à la garde de Dieu et de Murat!

En deux bonds ils se trouvèrent au plus fort de la bataille, au pied de la grande redoute, colline de feu, inabordable, comme le cratère de l'Etna en éruption. Les clairons des cuirassiers se faisaient encore en-

tendre dans le fracas des batteries; la charge sonnait, le premier escadron s'élançait de la plaine sur la redoute avec une furie d'assaut irrésistible. Il y avait là des chevaux sans maître qui couraient à l'aventure : nos deux jeunes gens, entraînés par le démon de la bataille, montèrent à cheval et se mêlèrent aux cuirassiers de Caulaincourt. En ce moment, il semblait que tous les tonnerres du ciel déracinaient la colline, les chevaux étaient lancés en avant par les convulsions du terrain, plutôt que par l'éperon de leurs maîtres. Les cavaliers, courbés sur les crinières, laissaient couler sur le dos des cuirasses un fleuve de balles. Toutes ces armures luisantes au soleil s'agitaient comme des vagues d'argent, et leur ascension rapide était merveilleuse à voir. Ainsi tombèrent ces hommes de fer, de bas en haut, sur les batteries aériennes ; ils broyèrent les chevaux de frise, ils franchirent les fossés comme une cavalerie d'hippogriffes, ils refoulèrent les derniers boulets dans la gueule des canons, ils éteignirent le volcan.

Émile et son ami s'embrassèrent de joie au sommet de la redoute conquise.

Le jeune Romain avait pris un drapeau, et, dans l'ivresse de sa victoire, il ne s'apercevait pas qu'il avait reçu un coup de feu à la tête.

— Mon ami ! s'écria Émile, ce n'est pas du sang moscovite qui coule de ton front ! tu es blessé !

— Impossible ! dit le comte en riant.

— Tu es blessé à la tête, te dis-je ; viens, courons à l'ambulance.

— C'est une égratignure ; ne t'alarme pas.

— Tu es couvert de sang !... Obéis-moi, au nom de ta mère, viens !

En arrivant au pied de la redoute, ils virent un officier d'ordonnance qui descendait de cheval et examinait les uniformes des militaires de toute arme qui

entouraient le cadavre du général Montbrun. L'aide de camp cherchait le comte Piranese.

— Capitaine, lui dit-il en le reconnaissant à peine sous la poussière et le sang qui le couvraient ; capitaine, Sa Majesté le roi de Naples vous envoie aux arrêts pour quinze jours au château de l'OEuf, et Sa Majesté l'Empereur vous donne la croix ; la voici.

Et l'officier de Murat remonta brusquement à cheval et disparut.

Les deux amis gardèrent quelque temps un silence de stupéfaction.

— Nous voilà brouillés avec le roi! dit Émile.

— Il faut partir tout de suite.

— Et ta blessure ?

— Je la guérirai au château de l'OEuf. Quel homme admirable ! quel roi ! les arrêts et la croix d'honneur ! C'est bien Achille avec sa lance qui blesse et guérit !... Tiens, regarde, mon égratignure ne vaut pas le coup d'œil d'un chirurgien. J'ai heurté de front une balle morte, c'est tout.

— Que dis-tu, mon ami ? Ton front est tout sillonné ; tu as comme une ride horizontale de sang...

— Partons, te dis-je ; il y a déjà bien assez d'une insubordination ; cette fois, il faut obéir. Nous avons des dépêches du roi ; nous avons une rude campagne à faire sur le littoral de l'Adriatique et de la Méditerranée, et nous sommes encore à Moscou !

— Mais au moins fais-toi panser; crois-tu que tu guériras ta blessure en essuyant le sang avec les plis de ton drapeau russe ?

— Les blessés font queue à l'ambulance, il n'y a pas de place pour moi. Je vais me panser ; aide-moi : vite, ton foulard, le mien, en double bandeau sur le front ; en cinq minutes le sang est étanché. Les blessures à la tête sont toujours insignifiantes, quand elles ne tuent pas. A la première étape j'ôterai le premier

appareil, et nous dînerons. Viens, allons reprendre nos chevaux.

La bataille rugissait toujours. D'immenses nuages de fumée s'élevaient des plateaux où les cavaliers de Grouchy et les Polonais de Poniatowski continuaient la victoire. Les canons de Lariboisière, de Forestier, de Sorbier, tonnaient comme une artillerie de fête pour célébrer le nouveau baptême militaire du prince de la Moskowa.

Nos deux amis ont repris la route de Vilna. Ils sont tout fiers d'avoir assisté à la grande bataille, et passent avec des airs de vainqueurs sur le territoire ennemi ; mais bientôt la gaieté de l'un fait défaut à la gaieté de l'autre. Le comte Piranese a lutté longtemps avec toute la puissance de sa raison et de sa jeunesse contre la blessure qu'il a reçue à la tête ; une fièvre violente l'a saisi après quelques jours d'un voyage souffrant; sa pâleur et son abattement ont trahi le mal intérieur, et des paroles délirantes, tombées sourdement de sa bouche, alarment son ami, car elles semblent révéler une altération dans les facultés mentales du blessé.

Les deux voyageurs étaient porteurs de dépêches importantes adressées au comte Daure, ministre de la guerre de Joachim Murat; si l'un d'eux devait mourir, il fallait que l'autre arrivât : telles étaient les exigences du devoir. A Vilna, le comte Piranese se trouva dans l'impossibilité de continuer sa route. Émile fit appeler à l'auberge où ils étaient descendus deux médecins, les plus habiles qu'il put trouver, et leur confia son ami. Un jour de repos, quelques heures de sommeil et les soins de l'art chassèrent le délire du cerveau du malade. Émile eut la consolation d'apprendre que les jours du blesssé n'étaient pas en péril.

— Je connais mon état mieux que les médecins, dit Giampolo à Émile : ce voyage brûlant depuis Borodino

m'a fait plus de mal que le plomb russe; il me faut du repos. C'est à toi d'accomplir la mission dont j'étais chargé. Pars, pars sur-le-champ ; songe que nous avons peut-être commis un crime en perdant vingt-quatre heures. Tu peux réparer ce retard forcé en courant la poste nuit et jour, d'un train de roi. Ne fais qu'un bond d'ici à Naples. Quand tu auras rempli ton devoir, tu iras à Rome ; tu verras ma mère ; je n'aurai que la force de lui écrire deux lignes : tu mettras cette concision épistolaire sur le compte de la vie active des camps; tu lui cacheras ma blessure, tu ne lui parleras que de ma croix d'honneur reçue à la Moskowa. Voilà tout ; embrasse-moi, et que Dieu te donne un voyage heureux !

Émile, debout devant le lit du malade, écoutait attentivement et semblait ne pouvoir consentir à une si cruelle séparation.

— C'est ainsi, mon cher ami, poursuivit Giampolo ; il faut se résigner aux nécessités de la vie militaire. Il n'y a pas à balancer un moment.

— Je partirai, dit Émile d'une voix faible et avec des yeux humides ; je partirai.

— Ne parle pas au futur, mon ami ; toutes ces minutes perdues sont des fautes.

— Je voudrais consulter les médecins.

— Consulte ton devoir. Les médecins ont déclaré que je ne puis me remettre en route qu'après un mois de repos. Veux-tu m'attendre un mois ?

— Impossible.

— Alors il n'y a pas à balancer.

— Je le sens bien, mon ami.

— Tu n'as donc plus qu'à demander tes chevaux.

Émile se raidit convulsivement sur ses pieds, comme pour appeler sa force physique au secours de son moral défaillant, et dit d'une voix mouillée de larmes : — Je vais partir.

Le comte Piranese tendit sa main vers la main de son ami.

— Tu es toujours brûlant, mon cher Pira.

— Comment veux-tu que je sois ? La fièvre n'a pas deux manières de s'exprimer.

— Souffres-tu beaucoup?

— Non, il est impossible de mieux se porter quand on est malade. La nuit, je fais des rêves délicieux. En dormant, je suis tout à fait en bonne santé. Je me promène sur les bords de l'Anio, sous mes beaux peupliers; je danse au son d'un orchestre de canons, avec une Cécilia de quinze ans ; je vois la belle comtesse Rosa en amazone, l'épée à la main, emportant d'assaut la grande redoute en me donnant un baiser sur le front. Émile, tu verras ces deux femmes charmantes avant moi. Que tu es heureux !

Les deux amis se serrèrent fraternellement les mains, et quelques minutes après, on entendit un grand bruit de chevaux et de roues dans la grande rue de Vilna.

Émile était parti.

VII.

De Giampolo à Émile.

« Posen, 10 janvier 1813.

« Mon cher Émile,

« J'aime à croire que tu as reçu mon billet de convalescence, daté de Vilna, et deux lettres que je t'ai écrites à Rome, de Kœnigsberg et de Varsovie. Dans les grands désastres publics, il y a toujours quelques éclaboussures pour les hommes obscurs et isolés. Je suis aussi malheureux que la grande armée. Tu dois

savoir que le roi de Naples m'avait fait à Vilna l'accueil le plus glacial. Le général Loison m'avait vivement conseillé d'attendre le roi pour me justifier devant lui de la double faute que j'avais commise en prenant un drapeau et en recevant une balle au front. Mon plaidoyer n'a pas été heureux. A Kœnigsberg et à Varsovie, j'ai recommencé à faire de nouveaux efforts pour rentrer en grâce. Joachim Murat, qui est si bon, s'est fait certainement violence pour continuer à garder envers moi le visage sévère d'un chef devant un soldat désobéissant. Je n'ai pu supporter plus longtemps cette disgrâce; j'ai mieux aimé rompre tout à fait, et j'ai écrit au roi une lettre respectueuse, mais ferme, dans laquelle j'ai donné ma démission. Je vais suivre l'armée en amateur jusqu'à Mayence, et cette désastreuse campagne finie, je rentre dans mon pays qui me paraît si beau maintenant. Réponds-moi par duplicata à Leipsick et à Mayence; donne-moi des nouvelles de ma mère et de tout le monde. Adieu.

« Comte PIRANESE. »

D'Émile à Giampolo.

« Rome, 1er février 1813.

« Les événements politiques se sont succédé rapidement depuis mon arrivée à Naples, où j'ai fait un assez long séjour. J'ai pris part à quelques opérations militaires, par ordre du comte Daure, sur le double littoral du royaume. Excuse-moi de passer sous silence mes quelques petits exploits particuliers. L'absence du roi se fait toujours vivement sentir ici. L'Angleterre bloque et menace, un pied sur l'escadre, l'autre sur le continent. De tous côtés on se demande où est Joachim Murat. Un seul cri d'Achille lancerait les ennemis sur leurs vaisseaux.

« Ta mère est fière de toi, elle se réjouit de son fils; elle est calme et forte en ton absence, elle a le courage des femmes antiques. Ce noble caractère a séduit la comtesse Rosa Balma, notre *Bellone della piazza di Venezia*. Ces deux dames se sont liées de l'amitié la plus vive, elles ne se quittent plus. Tous les jours je les accompagne à la villa Piranese. La comtesse Rosa s'est soumise à ce pèlerinage quotidien, pour effacer une lettre, une virgule ou un point de tes stances du pavillon de l'Anio. Il y a encore beaucoup de lettres, de virgules et de points à effacer avant d'arriver à la lettre de l'inconnu, l'X final. Je soupçonne fort la comtesse d'avoir un faible pour un capitaine décoré. Aussi je la regarde respectueusement, cette adorable comtesse, et je ne lui parle, sous les arbres, que de la bataille de la Moskowa.

« Cécilia est un astre qui se lève sur l'Anio : c'est le soleil d'été à cinq heures du matin; encore quelques degrés d'ascension, et cette flamme de beauté embrasera tout. Tu ne saurais croire avec quelle précaution je marche dans cette atmosphère dangereuse. Je garde à vue mes yeux, mon cœur, mes mains. A chaque instant je prononce les noms de Moscou et de Saint-Pétersbourg, afin de donner le change à quelque passion embusquée sous un pin de la villa, et qui m'attend au passage, à midi, l'heure des incroyables désirs. Charybde et Scylla se sont faits femmes, et je louvoie entre ces deux écueils, me préservant de l'un et de l'autre, en les regardant tous les deux à la fois. Tu me mettrais bien à l'aise si tu revenais avec quelque amour du Nord, quelque image blonde ciselée au cœur, et rapportée de Varsovie ou de Berlin. Mon Dieu! qu'il est aisé de vivre en paix avec ses sens du côté de la Russie! mais ta villa est inhabitable pour la vertu... Je comprends saint Jérôme maintenant. Reviens-nous bien vite, mon cher Pira; je ferai un

choix, je me résigne à aimer ce que tu n'aimeras pas. Reviens promptement, ou j'expire de vertu.

« ÉMILE DUTRETZ.

« *P.-S.* J'attends ici les ordres du roi. »

VIII.

Nous ne suivrons pas le comte Piranese au milieu des désastres et des victoires de 1813. Ce n'est plus qu'un voyageur traversant silencieusement l'Allemagne au bruit du canon et aux clartés des incendies. Le jeune philosophe romain a vu passer sous ses yeux cette histoire vivante d'un empire qui s'écroule; il rapporte à son pays un trésor d'expérience, et, dégoûté du monde, il se retirerait volontiers au fond d'un cloître s'il ne sentait gronder en lui une tempête de passions charnelles qui l'entraînent vers un monde tout plein de voluptés.

Un matin du mois d'août, la grille de la villa Piranese s'ouvrit devant un cavalier.

C'était un jeune homme de mâle et gracieuse tournure militaire. Sa figure avait cette pâleur nerveuse que rehaussent si bien des boucles de cheveux noirs et une moustache d'ébène finement ciselée. Il était vêtu d'une belle polonaise bleue à brandebourgs de soie, et le ruban négligemment noué sur le cœur complétait le costume et annonçait le soldat.

Le comte Piranese rentrait sur ses terres. Hélas! depuis le retour de Marcus Sextus à Rome, jamais la désolation extérieure ne peignit mieux la désolation du foyer domestique aux yeux du voyageur qui allait vers sa famille, après une longue course dans les pays lointains.

Le comte fut frappé de cette tristesse, et il s'arrêta

au milieu de l'allée, jetant autour de lui des regards mélancoliques, et prêtant l'oreille à je ne sais quel vague murmure de pressentiments sinistres qui était dans les airs et dans lui.

Les croisées de la villa étaient fermées, comme en l'absence des maîtres. Sur la terrasse, l'herbe encadrait les dalles de marbre, et sur les allées il y avait du gazon abondant, comme la pelouse grasse d'un *campo santo*, où personne ne passe plus par respect. Au parterre, on remarquait un luxe effrayant de roses, d'œillets, de cassies, de jasmins d'Espagne, et, tout autour de petits arbustes, un amas prodigieux de feuilles et de fleurs qui étaient mortes sur tige, et tombées sans avoir passé par les lèvres d'une femme ou les vases odorants du salon. Une mousse épaisse avait envahi les masques païens qui jetaient l'eau vive aux fontaines; on aurait dit que les naïades de l'Anio, saisies de quelque grande douleur, s'étaient réfugiées au loin, en laissant sur les bassins verdâtres de la villa un long voile funéraire de feuilles de nénuphar.

Depuis longtemps le comte Piranese n'avait reçu des nouvelles de Rome, et il s'alarma de toute cette tristesse et de ses pressentiments.

Les âmes les mieux trempées n'osent souvent pas aborder de front une émotion trop forte qu'une cause inconnue leur prépare; elles ont besoin d'une sorte de noviciat qui donne le loisir d'appeler à l'aide toutes les ressources du cœur et de la raison.

Le comte Giampolo s'enfonça dans les massifs d'arbres à droite, vers l'Anio, descendit de cheval, et marcha vers ce pavillon de marbre dont la comtesse Rosa avait fait, l'an passé, un autre temple de la sibylle.

Les marches de la rotonde étaient vertes de mousse naissante; on y remarquait pourtant la trace d'un

pied divin qui avait conservé, sur un seul point, au marbre sa première blancheur.

— Toutes les lettres sont effacées! dit le comte; toutes!...

— Moins une! dit une voix qui semblait sortir de l'Anio comme une plainte sibylline.

Giampolo recula comme le pasteur de Tibur devant une froide couleuvre : le frisson l'avait glacé jusqu'à la moelle des os.

Une grande touffe de joncs à moitié flétris sembla se diviser d'elle-même sur les bords du fleuve, et Giampolo vit se lever d'entre les rameaux une femme! une femme belle comme le fantôme de la Volupté qui se baigne à midi dans l'Anio!

— C'est vous, Madame! s'écria le jeune Romain; et il fléchit le genou devant la comtesse Rosa.

L'adorable femme avait les cheveux en désordre; sa toilette était bizarrement négligée, sa figure était pâle, ses yeux étaient rouges, comme des yeux qui ont versé toutes leurs larmes et qui n'ont plus que du sang à donner aux extrêmes douleurs.

—Je suis prêt à entendre un malheur, dit Giampolo haletant; parlez... ma mère?...

La comtesse prit les mains du jeune homme, et secoua la tête.

— Votre mère est en pleine santé; ne vous alarmez pas, Monsieur; et quelle sera sa joie de revoir son fils vivant!... C'est moi, Monsieur, c'est une autre mère qu'il faut plaindre. Ma fille...

Les sanglots arrêtèrent la parole sur ses lèvres. Giampolo agitait ses mains convulsives, et regardait la comtesse avec un visage fiévreux.

— Ma fille Cécilia!... pauvre enfant!...

— Morte! s'écria le jeune homme.

— Non... non... elle vit... mais... sa mère elle-même ne la reconnaît pas! Une maladie affreuse me

l'a dévorée, en ne me laissant que son squelette!... Et de plus... ma pauvre Cécilia est aveugle... ses beaux yeux se sont fermés!... C'est plus cruel que la mort! cent fois plus cruel! Vous pleurez, Monsieur!... Oh! voilà des larmes qui me font un peu de bien!... Je n'ai plus de larmes, moi... laissez-moi pleurer avec les vôtres!... Et votre mère aussi a tant pleuré!... Quelle excellente femme!... Venez, venez, Monsieur, venez lui donner vite un peu de joie... Ah! il y a bien longtemps que la joie est bannie de cette maison... Aussi, voyez... écoutez... quel silence partout! quel deuil partout!... Il n'y a plus d'oiseaux à Tibur depuis que ma fille ne chante plus!... Vous souvenez-vous de ce bal, ici, sous les arbres?... Alors comme elle était belle, ma Cécilia!... dites...

— O Madame! un peu de pitié pour vous... et pour moi... vous me fendez le cœur!

— Que je vous rends grâces, Monsieur, de ce tendre intérêt que vous portez à une pauvre mère!

— Ah! Madame... c'est que...

En ce moment, et comme ils arrivaient sur le perron, la persienne de la maison se leva, et la marquise Piranese se trouva dans les bras de son fils. Il y eut encore beaucoup de larmes versées. On entra au salon.

Là, un spectacle affreux attendait le jeune comte.

Une main de la comtesse, dont le regard n'osait suivre l'indication, s'étendit vers une chaise longue où dormait Cécilia. La terrible maladie qui, à cette époque, frappait encore les enfants et les adolescents, avait impitoyablement dévasté la figure de la jeune fille, en la constellant de hideux bourgeons écarlates. Ce corps, autrefois si voluptueusement pressé par la mousseline, était aujourd'hui emmailloté comme une momie. Partout l'étoffe avait pris la place de cette chair savoureuse qui venait de se fondre dans les ardeurs de la fièvre. Le squelette perçait à travers chaque

pli; deux muscles secs et violacés attachaient la tête aux épaules flétries, et remplaçaient un cou divin ouaté par l'amour. Les bras de la jeune demoiselle, étendus dans la langueur du sommeil, paraissaient d'un jet démesuré, tant ils étaient raidis par la maigreur! Deux tumeurs d'un vif sanguinolent plombaient ses paupières, en fermant à jamais les yeux au doux éclat du ciel romain. La maladie avait moissonné ses cheveux blonds, comme si les faucilles du mois d'août eussent passé dans les épis d'or qui couvraient la tête de la belle enfant.

C'était un tableau fort triste dans un encadrement bien gai. Les deux dames et Piranese, debout et silencieux, contemplaient Cécilia endormie. Autour d'eux, sur les larges panneaux des murailles, illuminés par les atomes de feu qui jaillissaient d'une vitre, mille joyeuses figures de femmes, peintes à fresque par Luca Giordano, dansaient aux fêtes de Pan, aux noces de Vénus, au triomphe d'Amphitrite, et rappelaient les plus charmantes scènes de l'Olympe, de la terre et de la mer.

Giampolo laissa tomber un regard mélancolique sur la comtesse Rosa, et témoigna par signes qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps ce douloureux spectacle : il sortit du salon, en marchant sur la pointe du pied, et alla s'enfermer dans son appartement.

La chambre de Giampolo était décorée d'un grand tableau de Louis Carrache, représentant le Retour de Marcus Sextus dans ses foyers.

— Noble histoire! noble ville, dit-il en regardant ce tableau ; il n'est pas une douleur humaine que Rome n'ait prévue! A quelque cri d'angoisse qui se fasse entendre autour d'elle, toujours elle peut répondre : « J'ai poussé ce cri avant toi! » La plainte semble interdite à l'homme sur cette vieille terre qui a épuisé la langue des lamentations.

Et brisé de fatigue, de douleur, d'émotion, il s'assit en face du tableau consolateur, résigné comme le dernier des stoïciens, et riant à son destin.

Alors commença dans la villa Piranese une série de jours lugubres, pleins d'ennuis intolérables, et qui ne laissaient entrevoir dans l'avenir que la répétition des mêmes tableaux désolants, des mêmes entretiens éplorés. Giampolo ne voyait sa mère et la comtesse qu'aux heures de réunion obligée; il évitait surtout la pauvre Cécilia, sans jamais oublier pourtant, chaque matin, d'arrêter le médecin au passage, pour s'informer de l'état de la malade. La réponse de l'homme de l'art ne donnait ni consolation ni espoir. Le médecin répétait sans cesse que la maladie s'était compliquée de la fièvre des marais Pontins; que le sang était en dissolution, et qu'un miracle seul pouvait conserver la jeune fille, mais aveugle et rachitique.

Le comte frappait son front avec violence, et regagnait sa chambre, où il se replongeait dans ses ennuis.

Un soir, comme il se promenait sous les peupliers, en donnant audience à une pensée singulière qui lui était venue à défaut de consolation, la comtesse Rosa l'aborda.

— Vous ne savez pas, Monsieur, lui dit-elle, que je souffre deux grandes douleurs. Vous connaissez la première; l'autre, la voici. Ma mauvaise étoile a voulu que je portasse la désolation dans votre maison : vous étiez si heureux autrefois dans votre beau palais de Rome et dans cette villa charmante; je suis venue, moi, vous visiter, et la tristesse est entrée dans vos demeures. Vos amis, trompés par d'absurdes calomnies, se sont éloignés de vous à cause de moi, comme si les mœurs italiennes étaient encore celles du bon temps virginal de Saturne et de Rhée. Mes conseils ont séparé le fils de la mère pendant une année moins un jour. Ma pauvre fille, en venant de Tolentino à

Rome, a gagné la fièvre des maremmes, et en arrivant ici, elle a été saisie par une autre maladie bien plus cruelle qui l'a dépouillée de la forme humaine. C'est donc moi qui vous ai fait tout ce trouble, tout ce bruit de pleurs et de souffrances autour de votre foyer. Cela est injuste, et je dois y mettre un terme. Il est de mon devoir de me révolter contre les bontés de madame votre mère; je saurai prendre un parti.

— Le seul parti, Madame, que vous puissiez avoir l'intention de prendre, je crois l'avoir deviné... Vous voulez quitter la villa Piranese?

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Et vous avez compté, Madame, que ma mère et moi nous consentirions à votre départ?

— J'espère, Monsieur,

— Jamais, Madame. Ceux qui vous ont calomniée resteront chez eux et nous honoreront de leur absence; je ne les regrette pas. La villa Piranese sera l'infirmerie de votre fille, aujourd'hui et toujours; je serai le bâton de cette pauvre aveugle. Vous, Madame, vous serez l'amie de ma mère, et vous aurez toujours sa première caresse à son lever. Eh! mon Dieu! qu'avons-nous besoin de folle joie et d'éclats de gaieté pour vivre? Les chagrins incurables ont leur charme; nous prendrons la vie comme elle est, une énigme triste avec la mort au bout. Nous laisserons le soleil rire à notre porte et le fleuve chanter à nos arbres; nous aurons des larmes pour vous, Madame, et nous ne vous consolerons pas.

— Je n'attendais pas moins de votre noble caractère, Monsieur; mais songez bien que vous êtes jeune, que vous vous devez à la société et à votre pays; le jour va venir où vous quitterez votre mère, et avec vous s'évanouira de nouveau ce rayon de force morale que la présence d'un homme répand toujours dans une maison désolée. Nous nous retrouverons encore,

votre mère et moi, face à face, douleur contre douleur : elle, tremblant pour un fils; moi, pour une fille; deux mères en proie aux mêmes angoisses, n'osant se plaindre l'une à l'autre, n'osant pleurer, n'osant sourire, de peur d'attrister une amie par l'expression d'un sentiment qui ne serait pas le sien.

— Mais, Madame, je ne songe pas à quitter la maison; au contraire, jamais la vie domestique n'eut plus d'attraits pour moi; je veux être le compagnon de votre douleur, je n'ose dire votre ami, Madame.

— Eh! pourquoi n'oseriez-vous prendre ce titre?... Croyez que, depuis le moment de votre arrivée, je suis pénétrée de reconnaissance pour l'intérêt de larmes et d'émotion que vous avez témoigné à ma fille; un père, un frère n'eussent pas fait davantage. Si vous saviez combien de pareilles marques d'affection désintéressée agissent sur le cœur d'une mère! Un amant n'aurait pas été plus désolé, si ma Cécilia avait pu être aimée d'amour lorsque vous l'avez quittée, la pauvre enfant! Oui, Monsieur, vous m'appelerez votre amie; ce titre m'honore; ma main n'a jamais serré une plus noble main que la vôtre. Si, dans le malheur consommé, un seul rayon peut raviver une âme, on ne peut le trouver que dans le regard des amis qui compatissent à nos douleurs.

Le comte Piranese serra les mains de Rosa Balma, et les mouilla de larmes. Il se releva pour parler, et ce qu'il allait dire lui coûtait tant d'efforts surnaturels, qu'il ne put trouver une tournure convenable; mais la comtesse osa remarquer, en elle-même, que ce trouble provenait d'un sentiment plus vif que l'amitié. Quelques scènes antérieures, toujours présentes à la mémoire de la belle comtesse, l'avaient d'ailleurs assez prédisposée à croire qu'elle interprétait, cette fois, à leur juste valeur le silence expressif et la réserve du jeune Romain. Aussi, pour le mettre à l'aise et

l'abandonner à ses réflexions, elle prit un prétexte et le quitta sans ajouter un mot de plus.

C'est alors que Giampolo, isolé dans sa villa, aurait eu besoin d'un ami pour lui faire une singulière confidence, voir de quel œil elle serait reçue, et la juger ainsi au point de vue d'un indifférent : malheureusement, Émile Dutretz était bien loin. Une lettre du jeune Français, reçue la veille, se terminait par ces mots désespérants :

« Le dernier décret du Sénat, qui n'est pas le Sénat « romain, appelle aux armes tous les Français de dix- « huit à soixante ans. J'entre avec l'épaulette d'officier « dans les chasseurs de la garde. Quand nous rever- « rons-nous? Dieu le sait! Adieu. »

Émile allait jouer son rôle obscur dans le dénoûment sublime du drame impérial. Le comte Piranese n'avait pas d'autre ami, et il se vit contraint de ne prendre conseil que de lui-même dans la plus étrange circonstance de sa vie. Il y avait encore à la villa trop de fracas et d'émotion autour de lui pour qu'il pût réfléchir avec calme et arriver à une détermination par une longue pensée recueillie. Aussi, après avoir parlé seulement à sa mère de quelques affaires d'intérêt qui l'attendaient à Rome, il quitta la campagne, et se réfugia dans son palais désert.

La solitude est la sourde conseillère des passions. Le jeune homme qui s'environne de silence et d'isolement pour penser à une femme, la retrouve partout, et mille fois plus dangereuse éloignée que présente. Le comte Piranese se refusait à l'idée d'aimer Rosa Balma, lui qui était arrivé de l'armée tout brûlé d'amour, tout fiévreux de désirs pour Cécilia grandie. Parfois il croyait commettre une action déshonnête en abandonnant ainsi une jeune fille, coupable seulement d'un malheur qui avait flétri sa beauté; ensuite,

il s'accordait à lui-même un pardon facile, en songeant que ce bizarre amour, voué à l'avenir d'une belle enfant, avait été un secret pour elle et pour tout le monde, et qu'ainsi le scrupule le plus exigeant ne pouvait demander réparation d'un tort qui n'existait pas. De Cécilia, hélas! à jamais déshéritée de toute adoration, il remontait à l'éblouissante image de la mère; souvent, par une de ces illusions qu'on aime à se créer dans une faute, il se persuadait que la comtesse Rosa avait toujours été l'unique objet de sa passion, et que cet impossible amour, qu'il croyait avoir mis sur la tête d'une enfant, avait été excité en lui par une divinité si majestueuse, qu'elle obligeait l'adorateur à détourner les yeux et à chercher un objet terrestre dans le voisinage de son piédestal. Et quand il se rappelait le bal de la villa, où des bouches calomnieuses avaient osé flétrir l'honneur de cette femme, à cause de lui, oh ! alors, il n'hésitait pas à donner une réparation éclatante que le devoir lui eût dictée à défaut d'amour : il se disposait à offrir sa main à celle qui avait été soupçonnée dans sa vertu, en s'applaudissant d'agir en honnête homme bien plus qu'en homme passionné. Cette résolution prise, il sortait de son palais pour courir à la villa, et se mettre aux pieds de la comtesse; puis il s'arrêtait aux portes de Rome, épouvanté à l'idée de ce mariage improvisé, de cette union indissoluble qui brisait un avenir de gloire, de voyages, de plaisirs, d'ambition; qui l'enchaînait, à vingt-cinq ans et pour toujours, au bras d'une femme, et devant le fantôme de cette pauvre Cécilia sur laquelle il fallait pleurer éternellement.

Cette lutte intérieure de passion et de résistance le suivait partout, et sans trève.

L'ardent jeune homme cherchait en vain un remède à l'énergie de son organisation ; le démon des sens étouffait la sagesse de l'esprit. Il voyait toujours l'a-

dorable comtesse dans ce rayonnement de beauté victorieuse qui éblouissait les yeux d'un homme et les éteignait de langueur ; il s'arrêtait, croisant les bras, et lui souriant comme si elle eût été présente, et il frissonnait de joie en la retrouvant si radieuse avec ses grands yeux bleus sur un visage rose et sous des cheveux noirs, avec sa carnation exquise, sa taille charmante, sa robe indiscrète, son spencer plein de volupté. Une frénésie convulsive s'emparait de lui, et ses yeux lançaient des éclairs à l'air vide où il venait de placer un instant l'image d'une femme ; et puis il s'effrayait de lui-même et se jetait dans la foule, pour voir si parmi ceux qui passaient il s'en trouvait un seul qui parût dévoré des mêmes désirs.

La foule des villes est toujours faite de gens sereins et calmes. Le jeune Romain la regardait couler devant lui comme une rivière innocente que le moindre froid peut glacer.

Dans cette noble cité des distractions puissantes, il errait çà et là, demandant aux objets des pensées étrangères au tumulte de ses sens. Il se souvenait qu'il était artiste, et il montait au musée Capitolin, pour étudier les éternels modèles antiques exhumés des cimetières de Théodoric.

Ces asiles de silence, de fraîcheur et d'ombre; ces cours intérieures, pleines de sarcophages et de hautes herbes; ces jardins où pleure dans la mousse une naïade invisible, ces péristyles solitaires des musées romains sont plus dangereux à traverser que le Corso bruyant du peuple.

Dans ce mystérieux chaos de pierres saintes et de gazon vierge voués à l'oubli et à la solitude, il y a encore de charnelles pensées qui brûlent; il y a des atomes de feu qu'on aspire, et qui empoisonnent l'âme : c'est la fatale influence du désert, le grand désert qui se tait et s'incendie autour de vous, afin de

mieux vous faire entendre la tempête intérieure de votre passion, mille fois plus ardente que l'atmosphère de midi.

Le jeune Romain montait ces escaliers sonores, où chaque niche encadre le buste d'une femme qui, la tête penchée et le sein nu, sourit au passant, comme une courtisane au balcon; il entrait dans les tranquilles salles où le bruit de ses pas semblait réveiller un peuple de statues, rangées sur deux files pour le regarder. Des cascades d'atomes lumineux pleuvant des hautes vitres inondaient ces images : on eût dit que le ciel romain leur envoyait le souffle qui donne la vie et la parole, dans une pluie de langues de feu. Alors le gladiateur blessé semblait désigner avec son épée l'amphithéâtre de Titus, par dessus les ruines du forum voisin; Pompée semblait donner une larme à Jules-César tombé à ses pieds; Adrien regardait Antinoüs avec des yeux vivants; Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Antonin semblaient faire entre eux un entretien sublime sur la nature des choses et des dieux. Devant ces héros et ces sages, Piranese passait avec un regard indifférent : en vain essayait-il de faire violence à sa pensée pour la ramener aux études sérieuses de l'art et de l'histoire; il se laissait enchaîner, comme un esclave d'Amathonte, au piédestal de la Vénus Capitoline, et bravait le regard austère de Marcus Brutus, debout à côté de la déesse et méditant sur la vertu. La divine statue vivait sous son épiderme de marbre; à l'heure où les adorateurs arrivent, elle emprunte au soleil, son amant, toutes les nuances de la nudité; dans ce temple de jaspe et de porphyre; elle se pare de tous les reflets que le prisme de midi décompose sur ses formes célestes; elle se révèle dans toute sa grâce de femme; elle sourit naïvement de se voir si belle, comme une jeune fille sortant du bain; elle secoue sa chevelure parfumée de nard et de cinnamome, comme

une reine qui passe du gynécée au lit nuptial. L'artiste romain, le noble Piranese, subjugué par une illusion délirante, mettait une autre femme sur ce piédestal, il la regardait vivre, il écoutait son souffle, il respirait le parfum de ses cheveux, il souriait à son sourire, il suspendait sa lèvre à ses pieds divins. Puis, se réveillant comme après un rêve, dans un éclair de raison virile, il s'insurgeait contre lui-même, il appelait l'homme au secours de l'enfant, il s'excusait de sa faiblesse devant cet Olympe de marbre, dont il croyait entendre le murmure ironique, et il sortait, le vertige au front, la flamme aux lèvres, la fièvre au cœur ; il courait à travers la ville, cherchant quelque parcelle d'air où sa poitrine pût trouver un peu de fraîcheur, demandant cette atmosphère bienfaisante aux rues solitaires pavées de mousse, aux places où les fontaines murmurent, aux portiques des temples romains, aux nefs chrétiennes des basiliques, et trouvant partout cette soif de femme, cette volupté irritante et inexorable qui remplit toutes ces chaudes cités italiennes, voisines de deux mers et du soleil.

De même qu'on ouvre un livre plein d'un intérêt saisissant, pour faire diversion à quelque mortel ennui, il résolut de feuilleter cette Rome prodigieuse qu'il avait sous les pieds, de dérouiller cette médaille immense que Marc-Aurèle ceignit d'un cordon de quatre-vingts kilomètres et qu'il frappa au coin de l'éternité.

« Voyons, se disait-il, si cette absurde voix des sens ne se taira pas devant l'évocation funèbre que je vais faire sur le tombeau de l'ancien univers ! »

Et il se fit voyageur dans Rome, de lui à peine connue, parce qu'il y était né.

A chaque pas qu'il faisait sur ce sol historique, il rencontrait le fantôme d'une femme à toutes les époques décisives : Lucrèce tuant la royauté, Virginie

les décemvirs, Cléopâtre la république. Devant lui, dans toutes les ruines, tonnait un écho de quelque puissante et immortelle passion. Quelquefois, il s'arrêtait dans cette campagne désolée que bornent les ruines du cirque de Salluste, des thermes de Dioclétien, et du camp des gardes prétoriennes, et il recueillait sur ce sol maudit les lamentations souterraines des jeunes vestales ensevelies pour crime d'amour. Quelquefois, assis sur les ruines du *Pont brisé*, il admirait le temple de Vesta, gracieux et arrondi comme le corps d'une jeune fille, ce monastère païen autour duquel brûlèrent les amours inextinguibles de tant de patriciens du mont Palatin. Il se levait alors, et, par les hautes herbes de l'Arc de Janus, il s'enfonçait dans cette ellipse démesurée qui fut le grand Cirque, où cent mille femmes, les plus belles de Rome, venaient se faire adorer par la jeunesse des portiques, et embrasaient de volupté tout un monde de marbre et de spectateurs. Devant lui, par dessus des monceaux de lierre et de vignes, se dressaient les arceaux béants et rouges du palais impérial, dont la base était une montagne ; et les voix de la solitude lui criaient que les torrents d'air virginal qui coulent du ciel sur le Palatin depuis quinze siècles n'ont pas encore purifié ce lieu, triste témoin de toutes les violences, de tous les adultères, de toutes les prostitutions des Césars. Descendu dans la vallée du Forum, il rebâtissait les cinquante péristyles où les dames romaines, les bras et le sein nus, se promenaient le soir, sous des feuillages de marbre et de porphyre, au milieu d'une foule de jeunes gens perdus d'honneur, qui se firent complices de Catilina pour violer Rome entière dans une étreinte de sang et de feu. Devant les temples de la Concorde, de la Fortune, de Faustine, de Vénus, de Junon, d'Octavie, de Flore, il retrouvait la glorification de la femme, couronnée partout d'acanthe et de

myrte; cette arène qu'il foulait tremblait encore sous les pieds de l'ardente bacchanale, la fête des mystères nocturnes, où, dans un prodigieux hyménée, la moitié de Rome embrassait l'autre moitié sur un lit de thyrses et de pampres flétris. Et puis, du haut des jardins de Lucullus ou de la fontaine du Janicule, quand il regardait ce grand squelette et qu'il comptait, un à un, tous ces ossements épars, les monuments d'Adrien, d'Auguste, d'Octavie, d'Agrippa, de Flaminius, enfouis au Champ de Mars; les thermes de Titus et le cirque de Flore, au mont Quirinal; les collines de poussière qui, dans la région palatine, furent le temple de Cybèle, de Bacchus, de Jupiter, d'Auguste, de Pallas, d'Apollon; la maison de Tibère, les jardins d'Adonis; quand il embrassait d'un rapide regard tout cet ensemble de colonnes isolées, de môles noircis, d'arcs de triomphe déshonorés, d'aqueducs rompus, de gigantesques pans de briques, de portiques sans temples, de temples décapités, de sépulcres béants, de cirques et d'amphithéâtres hachés à morceaux, toutes ces choses étendues au soleil depuis le pont d'Adrien jusqu'au tombeau de Cécilia, depuis les jardins de Salluste jusqu'aux thermes d'Antonin : alors, face à face avec cette incomparable dévastation, il assistait à la nuit suprême où des hommes au teint de cuivre, aux yeux de tison, au poil de fauve, aux mains de fer, des hommes qui sortaient des entrailles d'un volcan avec des casques d'airain, des tuniques d'acier, des manteaux de tigre, se ruèrent sur les portes de Rome, réveillèrent en sursaut toutes ses femmes endormies, les saisirent échevelées et tremblantes, les dévorèrent sous leurs lèvres de feu aux clartés de l'incendie, et firent au ciel une si épouvantable insulte, que la terre trembla, que les sept Collines bondirent d'indignation sous cette orgie des enfers. Oui, l'histoire des plus impitoyables passions de l'homme est écrite en lettres

de ruines sur le sol de cette cité : aussi l'air qui la couronne a gardé quelques parcelles du souffle brûlant exhalé des poitrines d'Attila et de Théodoric, ces fléaux de Dieu et du démon !

Un soir, le jeune comte Piranese avait visité l'église Sainte-Marie des Anges et le cloître paisible où vivent les enfants de Saint-Bruno. Debout sur la place solitaire de la magnifique Chartreuse, il se développait à lui-même une réflexion inspirée par ce monument sublime sorti des mains de Buonarotti.—La pierre se transforme, disait-il avec un sourire mélancolique, et l'homme ne peut se renouveler. Les thermes de Titus deviennent le cloître de Saint-Bruno; les huit colonnes de la nymphée impudique soutiennent le dôme d'une Chartreuse! La cuve du bain profane est aujourd'hui le bénitier chrétien! L'homme seul est condamné à vivre avec ses passions. Rien ne peut convertir en chaste pensée le mauvais levain qui est en nous.

Parlant ainsi, il n'avait pas remarqué un chartreux vénérable qui l'écoutait, derrière un pilier massif du cloître : c'était le chef de ce magnifique monastère. Le vieillard lui donna un de ces calmes et profonds sourires qui en disent plus qu'un livre de philosophie, et qui annoncent un homme supérieur, par sa forte pensée, à toutes les misérables vanités du monde. Piranese sentit la rougeur monter à son front, devant cette sérénité patriarcale qui le terrassait.

Et le front baissé, le pied chancelant, notre jeune Romain, semblable à un athlète vaincu, descendit du Quirinal et regagna son palais. Sa résolution était prise : n'osant aborder la comtesse Rosa et lui offrir lui-même un époux, redoutant un refus motivé sur des douleurs domestiques trop justes, il écrivit à la marquise Piranese, sa mère, en la priant de servir d'interprète à son fils dans cette occasion solennelle.

Le lendemain, il reçut de la villa un billet ainsi conçu :

« Madame la comtesse Rosa Piranese attend son époux.

« Votre mère affectionnée,

« M. P. »

Huit jours après, le mariage fut célébré à l'église de Jésus, place de Venise, à Rome. Ce fut une simple fête de famille, à laquelle les amis ne furent point invités. Le malheur de Cécilia rendait impossible désormais toute manifestation de joie trop bruyante. Et pourtant ce mariage fut bien beau. Il y avait ce qui manque souvent aux plus somptueuses de ces solennités domestiques : une femme divine, entrée dans cet âge heureux où la passion est intelligente ; un jeune époux dévoré de désirs inassouvis et arrivant avec des sens vierges à l'initiation de l'amour. Le bonheur aurait été complet à la villa Piranese, si le spectre de Cécilia n'eût jeté son ombre dans ce riant horizon.

Le soir du mariage, la comtesse Rosa dit à son époux, en lui serrant les mains :

— Il ne me manque rien aujourd'hui, rien qu'un sourire de ma fille !

Le jeune comte leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

IX.

Plusieurs mois se sont écoulés dans cette douce monotonie de bonheur conjugal, faite de jours qui se suivent et se ressemblent. Dans cet intervalle, le comte Piranese a reçu de son ami la lettre suivante :

« Paris, 14 avril 1814.

« MON CHER PIRA,

« Me voici rendu, par le malheur des temps, à la vie bourgeoise et facile. L'Empire est mort ! *fuit Troja!* Adieu la gloire ! je deviens vieux, j'ai vingt-trois ans aujourd'hui; je vais songer sérieusement à m'amuser, pour me consoler de tout ce que j'ai vu de triste. La nouvelle de ton mariage m'a comblé de bonheur; je l'ai célébrée dans un déjeuner en tête à tête avec moi, devant une glace de Venise, chez Corazza. Tu as joué finement ton jeu dans cette intrigue; mais crois bien que tu n'as jamais pu tromper un vieux diplomate comme moi, élevé à la cour de Florence, patrie de Machiavel. J'ai toujours compris que ta passion pour la petite Cécilia n'était qu'une feinte, et que tu te servais de l'enfant pour cacher la mère. Je te pardonne ta dissimulation, et d'autant plus volontiers que je n'en ai pas été dupe un seul instant.

« Que faire maintenant sans batailles? Le monde va retomber dans ses ennuis. Comment vivre sans Napoléon? C'était un hochet glorieux qui amusait l'éternelle enfance de ce vieil univers. Il n'y a plus que du vide autour de nous. La France bâille déjà comme une veuve délaissée qui va s'endormir sous un pâle olivier.

« J'ai trouvé ta lettre de *faire part* un peu sèche et assez triste; c'était un épithalame écrit en style d'épitaphe. Ta lune de miel s'est levée dans un horizon grave; il paraît que la folie meurt avec le célibat. Quand je te rejoindrai, si cela est dans mon destin, j'adopterai en bon ami les mœurs austères de ta position. Nous ferons de la philosophie ensemble, au soleil, comme les disciples de Socrate, et aux étoiles, comme les péripatéticiens; nous nous habillerons de couleur brune, comme les rhéteurs du Portique, et je forcerai mon visage à prendre le rire au

sérieux. Quel malheur que le mariage ne soit pas dans mes goûts! Mais ne désespérons de rien. Mon horreur pour les femmes faciles et mes stériles amours pour les femmes impossibles m'obligeront bien quelque jour à prendre une maîtresse au pied des autels. Je réserve à mes trente ans cet acte de désespoir.

« Tu ne me dis pas un mot de Cécilia, ta fille; qu'elle doit être belle, le dimanche, à l'église Saint-Ignace!... Mais brisons là; il n'est plus permis de parler légèrement de ces choses depuis que ta sagesse a naturalisé le mariage dans la maison Balma.

« Adieu, mon ami; je me mets aux pieds de madame la comtesse Piranese.

« ÉMILE. »

Le comte Piranese n'avait point de réponse à faire à cette lettre, et, rien ne motivant une assiduité de correspondance, il se promit de n'écrire à son ami qu'à des intervalles assez éloignés.

Cécilia venait d'atteindre sa quatorzième année; la crise de l'âge nubile était redoutée par sa famille, car elle s'annonçait avec des symptômes alarmants. La pauvre fille dépérissait de langueur; elle avait à peine le sentiment de son existence, et depuis longtemps sa bouche ne s'était ouverte pour appeler sa mère. Ainsi privée de la vue et de la parole, Cécilia vivait dans la plus complète ignorance des événements domestiques qui se passaient autour d'elle. On lui avait même fait un mystère du mariage récent qui lui rendait un père et un protecteur, afin de lui épargner une émotion de joie, qui pouvait lui devenir funeste comme une émotion douloureuse. L'art intelligent qui veillait sur elle semblait infuser dans ce corps expirant une vie artificielle qui suffisait aux besoins de chaque jour.

Un matin, le comte Piranese, selon son habitude, attendait le médecin après sa visite, pour lui faire la triste question, toujours suivie de la même réponse. L'homme de l'art sortit, cette fois, avec un rayon de joie sur la figure, et serrant la main du comte, il lui dit à voix basse : « C'est le moment critique; une heureuse révolution emportera le mal; ayez bon espoir; mais, de grâce, pas un mot à la mère : il serait trop cruel de la tromper, car la crise qui sauve peut tuer; cependant tout se présente bien. »

A cette nouvelle inattendue, le comte garda un silence singulier, et ressentit une émotion dont il ne put s'expliquer la nature; surtout il s'étonnait de n'avoir pas trouvé un élan subit de joie dans l'annonce de la guérison possible et prochaine de sa fille Cécilia. Ce fut aussi sans aucun effort de discrétion qu'il ne redit pas à sa femme la confidence du médecin; il lui sembla que, si cette recommandation de prudence ne lui eût pas été faite, il aurait gardé la même réserve sans trop en approfondir les motifs.

Cependant le marasme qui minait lentement la jeune demoiselle avait fait place à l'énergique réaction du sang; la maladie prenait un caractère aigu qui annonçait une solution heureuse ou fatale. Habituée depuis longtemps à l'idée d'un grand malheur, la comtesse Piranese attendait la catastrophe avec une héroïque résignation.

Un matin, après une nuit d'angoisses, la pauvre mère de Cécilia s'était retirée dans son appartement pour prendre quelques heures de repos. Le comte, son mari, veillait seul au chevet de la malade.

La molle clarté du soleil levant se répandait dans la chambre, et la croisée du nord, toute large ouverte, laissait pénétrer dans l'alcôve fiévreuse le parfum des fleurs, la fraîcheur du matin, la brise du fleuve, les sourires du ciel. Piranese se pencha sur le visage de

Cécilia, pour l'examiner de près avec une attention inquiète. En ce moment, une transformation visible s'opérait en elle; les teintes lourdes et enflammées qui chargeaient le front, les paupières et les joues, avaient disparu; une pâleur tranquille et légèrement nuancée de rose ramenait la sérénité sur la figure de Cécilia. Le mal venait d'être vaincu par la vigueur du sang romain et par ce merveilleux dictame aérien qui coule éternellement des montagnes de Tibur. La jeune demoiselle dormait de ce sommeil calme qui donne la force et la vie, et annonce le retour de la santé.

Un sourire de songe courut sur le visage de Cécilia. Piranese tressaillit: la jeune fille prononça quelques paroles confuses, et se réveilla. Le comte recula comme de terreur; il avait vu luire, dans un orbite à demi ouvert, un regard d'azur depuis longtemps éteint; il avait entendu un cri de surprise: il assistait à un miracle. Cécilia, éblouie par la clarté du jour, referma vivement ses yeux et mit ses mains sur ses paupières, comme pour les garantir du coup brûlant qu'elles venaient de recevoir.

— Ah! mon Dieu! dit-elle d'une voix sourde, est-ce encore un songe?

Elle rouvrit ses yeux avec une précaution timide, jeta un rapide regard dans la chambre, et poussa un cri de frayeur et d'étonnement: elle était seule; le comte Piranese était sorti.

Ce fut la marquise Piranese qui, prévenue par son fils, accourut au chevet de Cécilia pour lui donner tous les soins qu'exigeait sa nouvelle position.

— Ma mère! s'écria la jeune fille en étendant ses bras vers la marquise qui entrait; et, reconnaissant tout de suite son erreur: — Ah! c'est vous, Madame!.. ma seconde mère!... Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue... Il me semble que je ressuscite... Ah! mon Dieu!

— Restez en repos, mon enfant, dit la marquise, après avoir fermé la croisée et ménagé un demi-jour; ayez encore un peu de patience; votre patronne du ciel vous a protégée parce que vous avez été résignée comme une sainte; elle vous a déjà rendu la vue, elle vous guérira tout à fait, ma belle enfant.

— Et ma mère? Oh! je veux voir ma mère... Où est-elle? pourquoi n'est-elle pas ici?

— Votre mère repose. Elle a veillé cette nuit auprès de vous.

— Oh! laissez-la dormir... j'attendrai... Bonne mère!... Cette nuit j'avais deux anges gardiens...

Cécilia se leva tout à coup sur son séant, et regarda du côté de la porte.

— J'entends marcher ma mère dans le corridor, dit-elle; je reconnais le bruit de ses pas comme le son de sa voix... C'est elle! c'est ma mère!

Ce n'était point le comte Piranese qui avait annoncé l'heureuse nouvelle à la mère, c'était une de ces voix qui parlent dans les songes et qui viennent du ciel. Elle s'était réveillée en sursaut, car elle avait vu en rêve sa fille, sa fille morte, et au cercueil, les mains jointes, les yeux ouverts et vitrés... et elle accourait auprès de Cécilia dans la furie du désespoir. Deux cris d'amour et de joie, deux cris comme les femmes seules en trouvent dans le cœur, retentirent dans cette alcôve si longtemps désolée : les lèvres étaient sur les lèvres, les yeux sur les yeux, les larmes sur les larmes; la mère et la fille ne formaient qu'un corps et n'avaient qu'une âme, comme au jour de la conception.

La comtesse Piranese, ivre de joie, s'arracha aux caresses de sa fille, et pressant vivement les mains de sa belle-mère :

— Madame, lui dit-elle, au nom de Dieu, lancez votre plus agile coureur sur la route de Tolentino: il trouvera six chandeliers d'argent massif dans la cha-

pelle de mon château; il les portera au trésorier de Notre-Dame de Lorette, la patronne de Tolentino, pour cent messes. C'est un vœu... Moi, je monterai, pieds nus, à Lorette, et je couvrirai d'or la nappe de son autel!

La marquise Piranese sortit pour obéir à l'ordre sacré de sa belle-fille.

La mère, au comble de l'exaltation, s'assit sur le lit de Cécilia, et elle ne pouvait se lasser de regarder la jeune ressuscitée qui lui souriait de toute la douceur angélique de ses beaux yeux d'azur. Ces deux femmes échangèrent longtemps entre elles des murmures d'amour qui ressemblaient à des roucoulements de colombes, et qui exprimaient toutes les tendresses du cœur; les paroles ne leur auraient pas suffi pour se prodiguer, dans un instant, tous ces élans de passion maternelle et filiale qu'elles avaient en réserve : aussi, quand elles se parlèrent, elles s'étaient déjà tout dit, dans la langue de l'âme, des caresses et des regards.

Pourtant, ce fut un enchantement ineffable à l'oreille de la mère lorsqu'elle entendit, comme pour la première fois, l'accent virginal qui sortait de la bouche adorée de sa fille, et qui résonna dans l'alcôve, comme le prélude d'une mélodie italienne.

— Ma bonne mère, disait Cécilia, dis-moi si je me trompe : il me semble que, ce matin, en me réveillant, j'ai vu, là, devant moi, ce beau jeune homme qui a dansé avec moi... oh! il y a bien longtemps!... le comte Piranese...

— Le comte Piranese? dit la mère; et un sentiment qu'elle n'aurait pu définir fit trembler ce nom sur ses lèvres.

— Oui, dit Cécilia en couvrant son front de sa main comme pour en retirer un souvenir; oui, ma bonne mère... le comte Piranese... j'ai cru le voir, là, près de mon lit, son visage sur le mien; il me regardait avec des yeux tristes... Mais c'est peut-être un rêve en-

core... Je l'ai vu si souvent dans mes songes... Embrasse-moi, ma bonne mère...

La comtesse Rosa Piranese écoutait sa fille avec une sorte d'effroi, comme si elle eût entendu une épouvantable révélation, à laquelle rien ne l'avait préparée; elle embrassa froidement Cécilia, et lui dit : — Oui, mon ange, c'est le comte Piranese qui veillait ce matin auprès de ton lit; tu as oublié, sans doute, que nous sommes chez lui ?

— Oui, oui, dit Cécilia avec une joyeuse inflexion de voix, je sais que nous sommes à la villa Piranese... On est mieux ici qu'à Tolentino... n'est-ce pas, ma bonne mère ?

— Et pourquoi est-on mieux ici, ma fille ?

Cécilia hésita pour répondre.

— Tolentino est triste, ma bonne mère; les environs du château sont sauvages et inspirent la mélancolie. Ici, quelle différence ! comme tout est riant !... Tantôt, lorsque j'ai ouvert les yeux, oh ! que de gaieté j'ai vu dans l'air, dans la cime des arbres, dans le sommet des collines, dans le ciel, partout... Non, tu ne sais pas combien j'ai souffert ! combien j'ai besoin de gaieté ! Il me semble que je ressuscite après dix ans passés dans un tombeau, demi-morte, avec un silence affreux autour de moi, ou des paroles confuses, comme si des ombres eussent murmuré à mes oreilles... J'ai fait un long rêve... Il me semble que j'ai entendu dire que le comte Piranese s'était marié ?

— Cécilia, mon enfant, tu oublies que ton état demande les plus grands soins... Tu as déjà beaucoup trop parlé pour une convalescente de quelques heures... Encore un peu de patience, ma fille... Résigne-toi encore à quelques jours de repos...

— Des siècles, mon Dieu ! des siècles !... Je sens que je puis supporter la lumière... Un peu de jour, au nom de Dieu ! je veux voir le ciel; je veux voir le so-

leil... Ma bonne mère, je ne suis que faible; je sens que le mal n'est plus chez moi... Il y a bien du silence dans la maison... Pourquoi ne fait-on pas de la musique?... Oh! j'ai besoin d'air... j'étouffe dans cette alcôve... Je crois que j'aurai assez de force pour descendre au salon...

Cécilia fit un mouvement pour se lever; sa mère la serra dans ses bras, en pleurant, et la retint.

— Pourquoi pleures-tu, ma bonne mère? dit Cécilia dans une attitude de résignation. Pardonne-moi si je contrarie tes volontés; tu ne sais pas combien cette vie muette et aveugle que j'ai subie si longtemps m'a donné d'ennuis mortels! Oh! si Dieu m'avait privée aussi de la pensée! mais, dans le délire de la fièvre comme dans le calme de mes esprits, j'ai toujours eu là, dans le front, une pensée, un souvenir, un nom, une fête... Cette maudite fièvre, ce délire brûlant, s'acharnent sur une seule idée et vous la représentent toujours... Impossible de la chasser... La sainte Vierge le sait bien! Oh! que de fois je l'ai priée! que de fois j'ai voulu placer un autre nom, un autre souvenir dans ce front!... Tiens, ma bonne mère... je sens que je serai plus calme quand j'aurai tout dit... Cette pensée, ce nom, ce souvenir, cette belle fête...

— N'achève pas! s'écria la comtesse, les doigts dans ses cheveux et pâle comme la mort; n'achève pas, ma fille!

Cécilia étendit convulsivement les mains vers la porte d'entrée, poussa un cri et s'évanouit.

Le comte Piranese et le médecin entraient dans la chambre de la jeune malade.

Le comte s'arrêta brusquement sur le seuil de la porte; le médecin courut au lit, d'un pas délibéré, en disant :

— Ce n'est rien, rien! Madame, ne vous alarmez pas... Donnez un peu d'air... C'est une faiblesse... la

fièvre est éteinte tout à fait... Madame, ce sera, j'espère, votre dernier tourment maternel...

La comtesse Rosa était anéantie. Sa figure pâle, ses yeux ouverts et fixes, sa chevelure désordonnée annonçaient plus de désespoir que la circonstance n'en devait exciter au cœur d'une mère; et lorsque le comte, son mari, penché sur elle, lui dit : « Ma bonne amie, ce n'est qu'un évanouissement..... » un regard douloureux et un cri sourd parti de la poitrine annoncèrent à Piranese qu'on n'acceptait pas cette consolation, et que la crise de ce moment avait en elle un mystère que nulle intelligence ne pouvait comprendre, que nulle bouche ne pouvait expliquer.

Le médecin, préoccupé seulement de l'état de la malade, disait à voix basse, sans regarder la mère :

— Voyez, Madame, ça n'a pas été long; elle reprend connaissance; le teint est superbe... Quelle cure merveilleuse la nature a faite là !... Je m'engage à lui donner le bras, dans huit jours, sous ces peupliers... La voilà revenue tout à fait... elle a ouvert les yeux... elle s'est retournée vivement du côté de la ruelle pour ne pas voir le grand jour... Laissons-la tranquillement reposer, elle va s'endormir. A son réveil, vous commencerez à lui faire suivre un bon régime sagement gradué de nourriture fortifiante. C'est qu'il y a tant de vigueur déjà dans cette jeune demoiselle! Portez le moindre secours à cette nature puissante, vous la délivrerez de tout mauvais levain, vous l'élèverez d'un seul coup de la convalescence à la santé... Comte Piranese, traitez-moi toujours en voisin de campagne; vous êtes venu m'appeler pour constater le mieux le plus satisfaisant : eh bien! malgré cette crise, je suis heureux de vous dire que ce mieux dépasse mes espérances... Allons, Madame, bon courage; ne vous laissez pas abattre par la joie; vous avez montré plus de fermeté dans le malheur.

La comtesse laissa éclater un mouvement d'inquiétude, et le médecin regarda fixement Piranese, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Le jeune homme, tout bouleversé par ses réflexions, et comprenant que sa femme était sous l'obsession de quelque chagrin extraordinaire, dont il était, lui, peut-être, la cause première, tendit nonchalamment la main au médecin et le conduisit sur l'escalier : là il balbutia quelques paroles à peu près dépourvues de sens, entremêla des remercîments et des adieux, et rentra seul, armé de toute sa fermeté, dans la chambre de Cécilia.

A son arrivée, Rosa se leva et lui dit à voix basse :

— Êtes-vous seul?

— Oui, répondit Giampolo; et un frisson glacial couvrit son corps.

La comtesse l'entraîna dans la pièce voisine.

— Giampolo, lui dit-elle, vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas?

— Moi! si je vous aime toujours! dit le comte les larmes aux yeux; toujours, ma bonne amie, comme la veille de notre mariage.

— Eh bien! vous allez me le prouver...

— Exigez tout; je suis prêt à tout.

— Vous allez quitter la villa sur-le-champ, il le faut... Ne m'interrogez pas! ne m'interrogez pas!... Vous partirez, vous prendrez un prétexte auprès de votre mère. Mes lettres vous arriveront à votre palais, à Rome; vous ne quitterez pas Rome; cet éloignement suffit. J'espère que notre séparation ne sera pas longue; croyez qu'elle me sera cruelle autant qu'à vous...

— Une seule question, ma chère Rosa...

— Point de question!

— Eh! il me serait trop cruel de penser que votre amour...

— Mon amour ne s'est pas démenti, mon cher Pira, dit la comtesse en sanglotant et les bras jetés autour du cou de son époux; oui, vous avez encore tout mon amour; mais, au nom de Dieu et de cet amour, ne m'interrogez pas plus, et partez. Vous êtes un homme, appelez à votre aide toutes les facultés de votre organisation virile, pour vous élever au dessus d'une femme, et pour sortir d'ici, l'œil sec, la bouche muette et sans regarder derrière vous.

— Rosa, vous allez voir si je vous aime!

Le comte embrassa tendrement sa femme et descendit chez sa mère pour faire ses préparatifs de départ. La comtesse vint se placer au chevet de sa fille. Cécilia dormait de ce sommeil léger qui livre souvent à l'alcôve les confidences des songes. Les lèvres de la mère effleuraient les lèvres de la fille, comme pour recueillir au passage la moindre parole délatrice, la plus subtile indiscrétion de la demoiselle endormie. Dans chaque soupir inarticulé qui s'exhalait de la poitrine de Cécilia, la malheureuse mère croyait surprendre la révélation de cet amour étrange qui était né dans les ennuis et le délire de la fièvre, qui s'était nourri de mystère et de silence, et qui avait éclaté en plaintes vagues et inquiètes, à la première aurore de la résurrection du corps. Mais en ce moment, les rêves gardaient leurs secrets au fond de l'âme; à peine si des éclairs d'un calme sourire, animant par intervalles le visage de Cécilia, trahissaient quelque sentiment de joie intérieure; la comtesse Rosa n'entendit point de ces paroles qu'elle redoutait, en les épiant sur les lèvres. Insensiblement elle se rassura, comme si le silence de ce sommeil avait pu détruire de trop claires et de trop récentes révélations que l'instinct de la femme et de la mère avait, hélas! si bien comprises. Dans les grands malheurs, la moindre illusion sereine est embrassée comme une consolante réalité.

Après quelques heures de repos, Cécilia se réveilla dans les caresses de sa mère et de la marquise Piranese ; elle fut souriante et gaie, elle s'abandonna sans réserve au bonheur de voir l'éclat de la campagne à travers les vitres de sa croisée. Elle paraissait inondée de cette joie ineffable que donne la convalescence ; on aurait dit que, dans sa légèreté d'enfant, elle avait oublié tout ce qu'elle avait révélé le matin, ou bien que les paroles qui brisaient le cœur de sa mère devaient être regardées comme la continuation délirante d'un mauvais songe, et qu'elles n'avaient aucun sens applicable à la vie réelle. La comtesse Rosa s'empara de cette dernière idée, pour savourer au moins un jour de bonheur maternel sans mélange devant sa fille ressuscitée ; elle fit une sorte de trève avec le désespoir et l'ajourna au lendemain.

A Rome, le soir du même jour, Piranese, rentré dans son palais, demandait à tous les génies de l'air le mot de cette énigme qui l'exilait du foyer domestique ; sa tête, où tourbillonnaient les conjectures, brûlait comme dans un accès de fièvre, et il n'y avait déjà plus de place pour la réflexion calme. Cette exaltation s'aggravait encore de la sérénité des objets extérieurs, et de cette quiétude des galeries solitaires et des frais jardins où marchait le jeune homme en délire ; il s'irritait de voir cette nature insouciante et tranquille dont il était environné, cette dérision aérienne de bonheur qui descendait mollement sur les corniches lumineuses du palais et sur les grands arbres de l'allée. Aux autels, dans les grottes, devant les fontaines, sur les piédestaux, les dieux et les déesses donnaient leur sourire éternel au maître de ce domaine, et pas une plainte n'arrivait à son cœur, pas une réponse d'oracle ne sortait de ces temples sibyllins qui expliquaient autrefois aux hommes les secrets de la vie et de la mort. La nuit tombée, Pi-

ranese, assis sur un chapiteau dévasté, attendait encore que le ciel intelligent de son pays illuminât son âme d'un rayon; immobile et silencieux, il ressemblait à cet homme dont parle Ovide, cet homme qui, *touché par la foudre, vit encore, sans se douter de son existence.* Enfin, il se leva, vaincu par la fièvre; il appela le plus fidèle de ses serviteurs, le Romain Luigi, et il monta l'escalier de ses appartements, précédé d'un flambeau, comme Caïus Duilius, et salué, à son passage, par tous les personnages consulaires inclinés aux niches des murailles. Le premier objet qui le frappa dans son alcôve fut la lettre que Joachim Murat avait écrite à Émile Dutretz, et qui était suspendue, là, dans son cadre, comme une relique d'amitié. Piranese, isolé dans Rome et privé de conseils, reporta sa pensée sur son camarade de Florence et de la Moskowa; aussitôt, sans s'inquiéter des lenteurs et de l'éloignement, il écrivit cette lettre à son ami :

« Mon cher Emile,

« Un jour, à Florence, tu m'ordonnas de partir sur l'heure pour Radicoffani. J'étais heureux à Florence, je partis avec ton épée, sans regarder derrière moi; j'étais novice dans les armes, je trouvai sur mon chemin un tueur d'hommes qui cherchait ta poitrine, il ne trouva que la mienne, et je remerciai le ciel.

« Aujourd'hui, c'est moi qui te dis : Pars sur l'heure, je t'attends au palais Piranese, à Rome!...

« Ton malheureux ami,

« Giampolo. »

La lettre écrite, il lui sembla qu'Émile était déjà sur les Apennins; cette pensée consolante, faisant diversion à l'événement du jour, donna un peu de calme à ses esprits et lui versa par intervalles, le

baume du sommeil. Luigi veillait près de son maître et priait Dieu pour lui.

X.

Ce n'est point un vain caprice ou le hasard du choix qui a poussé vers cette noble ville de Rome tous ceux qui ont été brisés par un grand revers, et obligés de se survivre à eux-mêmes. Il y a, dans ce coin de terre, sinon des remèdes aux maux incurables de l'âme, du moins des adoucissements et des consolations que le reste du monde n'offre pas. A ceux qui souffrent, Rome étale ses cicatrices; à ceux qui ont perdu une couronne, elle montre son front dévasté; à ceux qui attendent quelque soulagement de l'avenir, elle donne de la patience, parce qu'elle est, sur la terre, le symbole de la patiente éternité. Il y a dans cette merveilleuse atmosphère quelque chose qui émousse l'aiguillon de la douleur : aussi, jamais l'homme au désespoir n'y tourne contre lui des mains violentes; la résignation lui arrive de partout, comme une rosée qui rafraîchit l'âme, et dont la source est au ciel romain.

Cette muette consolation, qui descend sur ce sol béni, n'a pas été faite seulement pour les rois et les princes découronnés : elle réserve encore ses plus intimes douceurs aux humbles infortunes domestiques; c'est un divin remède où chacun trouve sa part versée, quel que soit le nom qui le recommande à la sollicitude de l'invisible consolateur. Ainsi, ne vous étonnez pas de retrouver, dans son palais, après quelques semaines, le comte Piranese, calme et résigné, bien qu'il soit encore entouré de mystère, de silence, de solitude; cette philosophie, il ne se l'est pas donnée à

force de raisonnements laborieux; il l'a puisée dans cet air romain tout imprégné de stoïcisme païen et de soumission chrétienne, tout rempli de cette poussière qui monte des lieux dévastés où souffrirent les sages et les saints. En aucun autre lieu du monde, l'ardent et jeune Italien n'aurait pu subir la cruelle épreuve qui l'exilait loin de toutes ses affections, sans qu'il pût soulever un coin du voile de cette énigme étrange apportée de la villa de Tibur. Dans tous les bruits du dehors qui venaient, à de longs intervalles, troubler le silence de son jardin, il croyait reconnaître le messager attendu; ces bruits passaient et allaient mourir dans les solitudes du palais Colonna et sur la lisière du *Campo-Vaccino;* il n'entendait plus que le murmure sourd et lointain de l'eau éternelle qui tombe à Trévi, comme un fleuve dans un lit de marbre au pied du mont Quirinal.

C'est quand on cesse d'attendre que l'attendu arrive. Un matin, à son lever, Piranese fut violemment détourné de ses pensées d'habitude par une nouvelle foudroyante : son domestique Luigi, en l'habillant, lui demanda la permission de le questionner. Piranese fit avec nonchalance un signe de tête de consentement.

— Votre Excellence ne sait pas la nouvelle? dit Luigi.

— Quelle nouvelle?

— Ah! sainte Vierge! Votre Excellence ne la sait pas!... Elle est arrivée ce matin.

— Comment veux-tu que je sache alors? Voyons, parle, dis-moi ta nouvelle.

— Voici. J'étais assis, selon vos ordres, sur un banc du café du *Lis d'or,* au coin de la place Antonine et du *Corso,* pour voir si quelque chaise de poste n'arrivait pas de la *via Cassia,* route de France, lorsque deux domestiques du cardinal Somaglia, que je connais, ont passé, avec des figures pâles comme

vos statues; je connais Constantini, le plus jeune des deux; il m'a abordé un instant et m'a dit à l'oreille : — Napoléon-Satan s'est échappé de l'île d'Elbe et a débarqué en France!

Piranese sourit et haussa les épaules.

— J'ai poussé un cri de joie, poursuivit Luigi; que Votre Seigneurie me pardonne cette imprudence, je n'ai pu retenir ce cri, et je suis entré au café pour entendre parler les vieux qui déjeunent avec des verres d'eau. Moi, j'ai demandé du chocolat, comme un grand seigneur, et l'on m'a fait place avec respect. Il y avait un vieux, fort en colère contre Napoléon, et il disait aux autres de se lever et de marcher à la frontière romaine de *Ponte-Centino*, pour repousser les armées de l'Empereur; et, dans tous les groupes, on ne parlait que du débarquement; et tous les vieillards, qui boivent le soleil sur la place Antonine, et à *Monte-Citorio*, agitaient leurs cannes et menaçaient l'Empereur. Sur la porte des boutiques, depuis la *Curia innocenziana* jusqu'à *via San-Romoaldo*, il y avait des groupes effrayés qui se tournaient du côté de *Monte-Pincio*, croyant voir arriver les Français. C'est une épouvante générale; les cavaliers pontificaux font des patrouilles, et la milice urbaine va prendre les armes, à midi... Il me semble que Votre Excellence ne croit pas beaucoup à la nouvelle que j'ai l'honneur de lui donner.

— Et pourquoi n'y croirais-je pas? dit le comte en souriant. Ta nouvelle n'est-elle pas impossible?

— Impossible! c'est le mot.

— Eh bien, tu vois donc que j'y crois. Avec l'Empereur, on n'en connaît pas d'autres. Seulement, tu me permettras d'attendre la confirmation de ta nouvelle pour me réjouir.

En ce moment, le marteau de bronze retentit sur la porte du palais, en réveillant les échos du vestibule

et des galeries. Piranese tressaillit, et, par un signe, il ordonna à son domestique d'ouvrir.

— C'est la confirmation de ma nouvelle ! dit Luigi en courant à l'escalier.

Piranese, convulsif d'émotion, attendait son avenir de ce coup de marteau.

Il n'attendit pas longtemps. La porte s'ouvrit ; l'escalier fut brûlé sous des pas agiles, le corridor fut sillonné par le bruit d'une respiration épuisée ; un jeune homme, couvert de poussière et haletant, tomba dans les bras de Piranese.

— Émile ! Émile ! s'écria le comte ; et ensuite il ne sut que pleurer.

Dégagé d'entre les bras de son ami, Émile jeta sur le parquet une épée de combat.

— J'arrive, dit-il, comme l'ami du Monomotapa dont parle La Fontaine ; je n'ai, moi, ni bourse ni maîtresse à t'offrir ; je ne t'apporte que mon épée.

— Émile, dit Piranese en secouant la tête avec tristesse, ce n'est point pour te faire partager un péril que je t'appelle.

— J'entends... tu as des chagrins de ménage, tu es ici en garçon, tu es brouillé avec ta femme ?...

— Non... nous nous aimons toujours comme deux amants.

— Tu as perdu ta fortune... Non plus ?... Voyons, je grille d'impatience... Tu souffres ! quelle est la cause de tes tourments ?

— Émile, je ne la connais pas.

— Un mal d'imagination... tu es jaloux !

— Figure-toi que ma femme m'a exilé ici, et que j'attends son invitation pour rentrer à ma villa.

— Et pourquoi t'a-t-elle exilé ?

— Ah ! voilà précisément ce que j'ignore.

— C'est étrangement singulier ! Comment, tu t'es laissé exiler comme cela ?

— Oui, Émile.

— Comme Ovide, avec un mystère aux trousses et une énigme devant. Vraiment, depuis Ovide, le cas ne s'était pas représenté. Il faut être à Rome pour voir ces choses-là! Et depuis la sentence d'exil, personne n'est venu de la villa Piranese?

— Personne.

— C'est un défi jeté à l'imagination... A propos, l'Empereur a débarqué en France, tu dois le savoir.

— Vrai? bien vrai? s'écria le comte en joignant les mains.

— Oh! tout ce qu'il y a de plus vrai... Mais nous parlerons de l'Empereur plus tard; parlons de toi maintenant.

— Débarqué en France?

— Et en route sur Paris... Mais tu n'as pas interrogé ta femme pour connaître?...

— Elle m'a défendu, avec une caresse bien tendre, de l'interroger... Et en route sur Paris!

— Avec six cents hommes!... Ah! c'est une femme qui assassine avec un baiser!

— Oh! mon ami, crois bien qu'elle a souffert autant que moi... L'Empereur avec six cents hommes!

— Pas davantage. *L'aigle*, a-t-il dit, *volera de clocher en clocher, jusque sur les tours Notre-Dame...* Tu dis qu'elle a souffert, ta femme, autant que toi?...

— Plus que moi, peut-être. Si tu la connaissais!... un ange! un ange!... et toute l'énergie de l'homme!

— Effectivement, il paraît qu'elle a de l'énergie!... Diable! exiler son mari!... Mais tu n'as pas quelque soupçon?

— Aucun.

— La sentence est tombée comme un coup de foudre?

— Comme un coup de foudre.

— Sans un éclair charitable de préparation?

— Oui.

— Cela me passe. Mon cher Pira, tu es patient comme saint Alexis sous son escalier, toi ! Rome donne toutes les vertus! Moi, qui suis Parisien, j'ai déjà perdu patience, en cinq minutes, avec cette énigme de Damoclès suspendue sur ma tête. Voici le conseil que je te donne : il faut rompre ton ban, et nous courrons ensemble à ta villa.

— Oh ! impossible ! J'ai juré d'attendre.

— Mon arrivée à Rome te servira de prétexte.

— Il n'y a pas de prétexte; j'ai promis.

— Pourquoi m'as-tu donc fait venir à Rome?

— Eh ! mon ami, à qui veux-tu que je confie ces étranges choses, si ce n'est à toi ? As-tu du regret d'être venu pour si peu ?

— Tais-toi, Pira, tu m'insultes... Ta femme ne connaît pas mon arrivée ?

— Non. Je ne lui ai jamais écrit.

— Bien! Voici une idée, je crois. J'ai laissé ma chaise au coin de *via delle Murate;* elle est attelée, elle a toute sa poussière et sa sueur de voyage. Moi, je ne suis pas exilé par ta femme: en vingt bonds, je tombe à ta villa; j'entre étourdiment, comme un homme qui ne sait rien; je demande mon ami, les bras ouverts; que diable! on ne me chassera pas! S'il y a quelque mystère d'intérieur à prendre sur le fait, je le saisis au vol. Je parle à ta femme, j'interroge son visage; je fais deux tours d'allée avec ta mère qui ne doit rien ignorer; enfin, j'espionne, j'écoute, je furette, je fais de la diplomatie, et si, ce soir, je ne te rapporte pas le mot de l'énigme, j'aurai au moins la première lettre: c'est beaucoup pour deux hommes intelligents.

Piranese, après avoir réfléchi quelques minutes dans l'attitude de l'hésitation, donna son consentement au projet d'Émile.

— Il me semble, dit-il, que c'est agir dans les limites

de mon droit; c'est une détermination raisonnable.

— Très-raisonnable, mon cher Pira. Peux-tu vivre ainsi plus longtemps? impossible. Ta position n'est pas tenable; il faut déchirer le nuage et voir clair dans ton horizon. Cela dit, je pars.

— Harassé de fatigue comme tu l'es! repose-toi, déjeune, reprends des forces...

— Bah! je suis aussi dispos qu'à mon départ de la rue du Helder; et puis, en bon diplomate, il faut que j'apparaisse à la villa dans toute l'auréole poudreuse d'un voyageur affamé... A propos, tu ne m'as pas dit un mot de Cé... de mademoiselle Cécilia.

— Oui... Cécilia... elle a été malade... Elle est mieux... beaucoup mieux... Au reste, tu vas la voir.

— Je me mettrai à ses pieds, je me mettrai aux pieds de tout le monde. Tu seras content de moi. Veux-tu m'accompagner jusqu'à ma chaise?

— Non, je suis incrusté dans le palais, et c'est ici que je t'attends. Point d'imprudence surtout, mon bon Émile, entends-tu?

— Compte sur le vertueux machiavélisme de mon amitié. Adieu.

— Adieu, Émile; je vais additionner les moments.

Émile courut à sa chaise de poste, et Piranese descendit au jardin pour être plus à l'aise dans ses ennuis.

Cependant la ville était dans une grande agitation, et le retentissement de la place publique arrivait, par dessus les murs du jardin, aux oreilles de Piranese. Luigi sortait et rentrait, apportant, après chaque course, quelque nouvelle de la marche triomphale de l'Empereur. Ce qui n'était le matin qu'une vague rumeur était devenu de l'histoire. On donnait des détails précis, avec tous les caractères de l'authenticité. Luigi, qui avait des intelligences dans la domesticité des grandes maisons, vint annoncer à son maître que le comte de Baufremont, aide de camp de Murat, avait

été expédié en France, pour donner l'assurance à l'Empereur de la coopération du roi de Naples, et qu'en traversant Rome, rapidement et incognito, il avait demandé la demeure du comte Piranese à des personnes qui ne la connaissaient pas. Le comte tressaillit et frappa son front.—Ce noble Joachim, dit-il, il ne m'a pas oublié! il a pensé à moi à l'heure décisive! Et moi! moi! je suis enseveli dans l'ignominie des lâchetés domestiques! Je suis revêtu de la robe de brocart comme l'esclave favori d'un satrape! C'est pour moi que Métastase a écrit ces deux vers dans son *Achille à Scyros* :

M'avilisce in queste spoglie
Il poter di due pupille,

Et je n'ose ajouter :

Ma io lo so che souo Achille
E mi sento Achille in sen!

Oh! que dira-t-on à la cour de Naples, dans cet Olympe de héros, lorsqu'on saura que le comte Piranese a laissé passer la terrible guerre qui va venir, en faisant un roman bourgeois entre deux femmes!... Oh! mon Dieu! ma tête brûle!... Qui me donnera, là-haut, une inspiration? De quel côté faut-il courir?

Il rappela Luigi.

— Luigi, cours au palais de Felice Mattei, et demande, avec la plus grande précaution, si le comte de Baufremont ne s'est pas arrêté chez lui.

— J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence que M. de Baufremont a traversé le *Corso* comme un éclair; le cocher de la marquise de Velletri l'a vu passer à *Ponte-Mole*. Nous connaissons tous M. de Baufremont.

— C'est bien; ne sors pas, puisque c'est inutile... Laissez-moi seul.

Piranese, immobile sur la terrasse de son jardin, prêtait l'oreille au tressaillement de la ville, à la chute du jour : il semblait que Rome saluait déjà son jeune roi, fils de son grand Empereur. Le miracle du débarquement de Napoléon étonnait la cité des miracles; jamais le sol italien ne fut si profondément ébranlé sous les populations émues, depuis le jour qui jeta sur les places publiques de la Péninsule cette nouvelle : Un monde a été découvert par Colomb le Génois!

Il était nuit close quand Émile Dutretz arriva de son expédition à la villa. Les deux amis se rencontrèrent sur l'escalier. Ils étaient tous deux pâles et défaits : Piranese interrogeait par son silence; Émile, ému et embarrassé, cherchait une tournure d'introduction. Ils s'assirent dans un corridor, et ce fut un long soupir qui servit de préambule à cette phrase d'Émile.

— Nous avions une énigme à deviner ce matin, n'est-ce pas?

— Oui, dit Giampolo d'une voix éteinte.

— Eh bien! ce soir nous en avons deux. Sommes-nous seuls?

— Seuls.

— Voici le bulletin de campagne : En arrivant à la villa, j'ai laissé ma chaise à la grille, pour ne pas faire sensation, et ne pas donner le temps aux gens de la maison d'organiser un plan de défense. J'ai pris le sentier à droite, le sentier qui mène aux grands arbres, pour ne pas être découvert sur l'allée nue du château. J'ai marché, dans la nuit des pins et des cyprès, jusqu'au quinconce des bals d'été, où le gazon est aujourd'hui très-haut et atteste qu'on n'a pas dansé depuis longtemps. Avançant ainsi, me faisant toujours éclipser par un arbre, j'ai aperçu, dans les ténèbres élyséennes du bosquet, deux dames assises

sur une banquette : elles m'avaient vu, il m'était impossible de reculer. « C'est madame la marquise Piranese, me suis-je dit, et madame la comtesse : ta mère et ta femme. En avant donc. » — Parole d'honneur ; j'étais troublé ; je frissonnais de peur. Un terrible moment ! Je faisais des pas d'un pouce, afin de me préparer à l'abordage, et je marchai droit à ta mère, comme à la moins redoutable. A mon approche, ces dames ne se sont pas levées. Je me suis incliné de toute la profondeur possible, et j'ai dit à ta mère, avec un ton d'assurance artificielle : — J'ai l'honneur de saluer mesdames Piranese ; je crois que je n'ai pas le bonheur d'être reconnu dans la villa de mon ami. Ta mère m'a regardé fixement, et m'a dit : — Ah ! c'est M. Emile Dutretz ! et elle a paru embarrassée, et a balbutié quelques mots que je n'ai pas compris. Alors, je me suis raidi sur mes jambes, et j'ai ajouté : — Je n'ai pas vu mon ami Piranese depuis qu'il a épousé la belle comtesse Rosa Balma ; et en disant cela, je me détournai de ta mère et je m'inclinai devant l'autre dame. Comme je me relevai, j'ai senti le pied de ta mère sur mon pied ; et j'ai vu sur le visage de l'autre une pâleur épouvantable, et des yeux égarés. — Que dites-vous là, Monsieur ! a-t-elle dit d'une voix étouffée ; le comte Piranese a épousé... Et ta mère lui a coupé la voix.

Mon chapeau est tombé de mes mains.

J'ai jeté rapidement un coup d'œil sur ta mère ; ta mère se penchait en arrière, me regardait avec des yeux enflammés, et croisait ses lèvres avec son doigt, comme la déesse Muta. Juge de mes perplexités, mon cher Pira. Conçois-tu mon embarras devant ces énigmes en action ? J'aurais donné mille louis pour être une des statues de marbre qui riaient autour de nous. Après un long voyage, une longue insomnie, une diète forcée, il y a du vide et de la folie dans notre

cerveau; j'ai cru que je faisais un songe, et que je me promenais dans les Champs Élyséens, où les femmes nous regardent de travers, selon Virgile.

— Mais quel étrange récit me fais-tu là? s'écria Piranese, les bras levés et raidis par dessus sa tête.

— Laisse-moi achever, mon cher Pira... Mes regards étaient attachés sur ta mère, et j'attendais qu'elle parlât : — Monsieur, m'a-t-elle dit tout bas et à l'écart, Giampolo, mon fils, votre ami intime, serait bien étonné s'il savait que vous n'avez pas reconnu, dans Mademoiselle, la fille de madame Piranese; il est vrai que, depuis son heureux rétablissement, mademoiselle Cécilia n'a fait que croître et embellir; elle continue sa mère...

Un cri sourd roula dans ma poitrine, et j'arrêtai violemment son explosion sur mes lèvres. Pendant que ta mère me parlait, je regardais celle que j'avais prise, dans l'ombre épaisse des arbres, pour ta femme. Oh! qui ne se serait trompé comme moi! Non, jamais la Vénus de la villa d'Adrien n'excita plus d'admiration dans le cœur d'un artiste, le jour qu'elle sortit des fouilles, après quinze siècles d'inhumation. Moi, j'étais devant elle, muet, l'œil fixe, convulsif, échevelé, comme le saint Jean-Baptiste de la vierge de Foligno. Elle, Cécilia, cette blonde enfant du *Monte-Pincio*, se révélait subitement à moi dans tous les enchantements de la femme, dans toutes les grâces savoureuses de ses quinze ans. Mais quel prestige infernal ou divin est donc attaché au front d'une jeune femme! Moi, qui n'ai pas tremblé sur le tremblement de terre de la Moskowa, je sentais mes jambes défaillir et mon cœur battre, dans cette scène pleine de mystère, de confusion, d'ombres, de lumière, d'éblouissements. Rien de ce qui m'entourait n'appartenait à la vie réelle; nous parlions, nous nous taisions, nous nous regardions avec effroi, sans nous comprendre, comme dans les

mauvais rêves; et, à chaque instant, j'oubliais l'inconcevable étrangeté de cette situation pour m'abandonner à la contemplatiou de Cécilia, dont le visage illuminait le bosquet sombre, comme une étoile vivante; et j'éprouvais le besoin de lui dire, comme l'amant du *Temple de Gnide*: « O femme, laisse tomber tes voiles, et demande des autels! » Tout à coup, Cécilia s'est levée, la figure voilée par ses mains, la démarche chancelante, et j'ai entendu des sanglots qui sortaient de sa poitrine. Mes yeux la suivaient avec inquiétude, lorsque ta mère s'est levée aussi, et m'a dit en secouant la tête : — Ah! Monsieur, qu'êtes-vous venu faire ici... — Madame, me suis-je écrié, pardonnez-moi! Ta mère ne m'a rien répondu; elle a couru à Cécilia, elle a jeté son bras droit autour de sa taille, elle s'est penchée à son oreille, comme pour lui adresser des paroles de consolation. Elles n'ont été visibles qu'un instant; elles se sont perdues dans les grands massifs d'arbres, vers l'Anio. Que pouvais-je faire alors? J'ai marché droit à la maison, pour saluer ta femme, et obtenir d'elle quelques explications, à la suite d'un entretien adroitement engagé. —Madame la comtesse ne reçoit personne, m'a dit un domestique dans le vestibule, et il m'a tourné le dos. J'ai fait cinq ou six tours sur moi-même, comme si une main invisible m'avait fait pirouetter; et n'imaginant rien pour continuer mes explorations dans ce chaos ourdi par trois femmes, je suis remonté en voiture, pour te rejoindre, et mettre mes efforts de pensée en commun avec les tiens, afin d'arriver à une solution.

Émile avait parlé avec tant de feu, qu'il n'avait pas suivi la gradation de teintes qui s'opérait sur le visage de Piranese; à la fin du récit, la figure du jeune Romain était sombre comme le masque tragique du Désespoir. Un long silence suivit cette scène. Émile se promenait dans la galerie, les bras croisés, la tête

inclinée; son ami, toujours assis, soutenait son front avec ses deux mains, et appelait toute sa raison pour combattre la tempête qui s'élevait dans son sein; car un coin du voile se levait, pour lui seul, sur les mystères de la villa; le récit d'Émile lui donnait l'explication de la conduite de sa femme, et cette explication, la seule qui fût admissible et qui répondît à tout, était affreuse; elle brisait le cœur : il était donc aimé! aimé innocemment de cette jeune Cécilia, aujourd'hui plus belle que jamais par un miracle de la nature et une intention cruelle du destin; et c'était sa femme qui avait reçu l'épouvantable confidence! et elle avait caché à sa fille (qui le soupçonnait peut-être) quel lien sacré l'unissait au comte Piranese! et l'arrivée étourdie d'Émile avait, en quelques mots, tout appris à l'infortunée Cécilia! Oh! la tête d'un homme n'était pas assez forte pour soutenir le poids d'une pareille révélation! Piranese, anéanti, n'entendait pas la voix de Luigi qui accourait vers son maître, ne sentait pas la main d'Émile qui s'efforçait de l'arracher à sa rêverie. Enfin, il ouvrit les yeux et leva la tête, comme s'il reprenait ses sens après un évanouissement, et regarda Luigi, en lui faisant signe de parler.

— Le seigneur Felice Mattei demande si Votre Excellence peut le recevoir? dit Luigi.

— Felice Mattei!... Ah!... il est fort tard pour recevoir... Que me veut Felice Mattei, à cette heure?

— C'est, dit-il, pour une affaire de la plus haute importance.

— Fais monter... On ne peut pas éconduire Felice Mattei... Émile, reste avec moi; l'importun nous quittera plus tôt... Je suis brisé!... ô mon Dieu!

Felice Mattei, que nous avons connu au commencement de cette histoire, fut introduit dans la galerie où étaient les deux jeunes gens. Piranese reprit ses

manières aisées et pleines d'élégance pour le recevoir. Mattei parut d'abord embarrassé de la présence d'Émile; mais Piranese lui dit : — Ce n'est point un étranger, c'est mon seul et intime ami; vous pouvez parler sans contrainte devant lui : c'est un autre moi-même. Je n'ai point de secrets pour lui.

Les trois acteurs de cette scène s'assirent, et Felice Mattei parla ainsi :

— J'étais à Naples, depuis fort longtemps, faisant mon service auprès du roi, lorsque, ces jours derniers, je reçus de madame la comtesse Piranese une lettre portant invitation de me rendre auprès d'elle, à sa villa de Tibur. Vous connaissez mon dévouement pour cette noble femme; son second mariage, quoique contracté à mon insu, n'a pas altéré l'affection que je portais à la veuve de mon ami, l'héroïque Balma. Aussi, à son premier appel, je me suis rendu auprès d'elle. Nous avons passé quelques jours ensemble, nous entretenant de choses assez indifférentes; elle paraissait obsédée d'un violent chagrin, elle me disait qu'en l'absence de son mari elle avait songé à moi, son ancien tuteur, pour puiser dans la conversation d'un homme un peu de cette force morale dont elle avait besoin. Je me dispenserai donc de vous répéter ici toutes les paroles échangées entre nous pendant ces journées oisives. J'arrive à l'essentiel. Ce soir, comme nous nous promenions sur le bord de l'Anio, elle aperçut sa fille Cécilia, solitairement assise sous un arbre, et dans une sombre attitude de méditation. Madame la comtesse Piranese poussa un long soupir, et me dit :

— Ma pauvre fille a pris dans les rêves et les ennuis de sa dernière maladie des idées romanesques et un caractère sombre qui m'affligent. Le médecin m'a dit : — Il y a deux remèdes à cela, le mariage et les voyages. Certes, il m'en coûterait de me séparer de

ma fille, et pourtant je donnerais toute ma fortune à l'homme qui épouserait Cécilia, et qui voyagerait trois ou quatre ans avec elle.

— Trois ou quatre ans! ai-je dit; vous consentiriez...

Elle m'a interrompu vivement.

— Oui, Mattei, m'a-t-elle dit, je consens à tout pour le bonheur de ma fille. Écoutez, puisque les mariages de convenance sont à la mode, ne pourrions-nous pas en arranger un, ici, en causant?

— Voyons, Madame.

— Votre neveu, Giuseppe Mattei, est un jeune et noble seigneur auquel il ne manque rien qu'une fortune. Si quatre cent mille écus de dot et la main d'une demoiselle comme Cécilia peuvent...

— Pardon, Monsieur, dit le comte Piranese en interrompant Mattei, pardon, si je vous arrête... c'est que nous étouffons dans cette galerie... exposée au midi... nous sommes aux premiers jours du printemps... La chaleur se fait sentir... Voulez-vous que nous descendions au jardin?

— Oui, descendons au jardin, dit Mattei.

Piranese tremblait de fièvre, son visage était horrible à voir; heureusement, la nuit protégeait son affreuse émotion.

Au jardin, Mattei continua son récit:

— Au reste, ajouta madame Piranese, en donnant ma fille et une fortune à votre neveu, je ne ferais que seconder les intentions du père de Cécilia, de mon premier mari; vous savez qu'il désirait tout ce qui pouvait resserrer l'union entre votre maison et la sienne.

— Oh! Madame, me suis-je écrié avec un accent qui partait du cœur, quel noble seigneur italien ne serait fier et heureux d'une pareille alliance! Votre fille est déjà un si rare trésor, que les yeux d'un

fiancé se ferment sur la fortune offerte avec elle. Mon neveu est à Naples; il est encore à l'âge où le cœur est libre : il a vingt ans. Je réponds de lui; et, puisque vous demandez que votre fille voyage, je mets mon expérience au service des jeunes époux, et je voyagerai avec eux.

— Et moi je réponds de Cécilia, m'a dit votre femme en me serrant les mains avec émotion; je réponds d'elle, il n'est pas au monde de fille plus soumise... Ah! si vous saviez!... Maintenant, Mattei, il me reste un devoir à remplir. Mon mari est retenu à Rome pour des affaires : il faut que vous fassiez une démarche pour la forme; pour la forme, entendez-vous? Il faut que vous lui demandiez son consentement, qu'il ne refusera pas, à coup sûr. Allez, de ce pas, au palais Piranese, et rapportez-moi promptement sa réponse; je vous attends. — Comte Piranese, voilà ce qui m'amène si tard dans votre palais.

Piranese garda le silence; il était bouleversé; sa tête ne paraissait plus appartenir à son corps, il était décapité moralement; il avait oublié son mariage; le seul objet qui apparût dans son imagination, c'était Cécilia, la plus belle des vierges, la femme autrefois tant aimée, lorsqu'elle était une enfant, et qui, sur un seul mot de lui, allait enchanter l'existence d'un autre homme, et vivre dans ses bras. Il y avait, dans cette pensée, un poison à tuer sur place, un coup de foudre à briser un front d'airain. Le voile de la nuit et des arbres dérobait à Mattei la convulsive agitation du jeune Romain.

— Cela vous donne à réfléchir, n'est-ce pas? dit Mattei. Il y a donc quelque obstacle imprévu?

— Mattei, dit Piranese les larmes aux yeux, Mattei, je vous remercie; vous êtes un digne ami.

— Ainsi, je puis repartir pour la villa, et annoncer...

— Attendez, Mattei... attendez... encore un instant...

— C'est que je ne vous ai pas dit, comte Piranese...

— Ah!... eh bien, achevez... dites tout.

— J'ai reçu ce matin de Naples un édit de grâce pour vos quinze jours d'arrêt au château de l'Œuf. Vous vous rappelez cette punition que vous avez esquivée... Et le même pli royal contient un brevet d'aide de camp, qui vous attache à la personne de Joachim Murat. J'ai déjà montré cela à madame la comtesse Piranese... Vous voyez donc bien, Mattei, m'a-t-elle dit, qu'il faut que ce mariage se fasse promptement : voilà la guerre allumée par le débarquement de Napoléon; mon mari partira pour l'armée... Qui connaît la durée de la guerre qui va s'ouvrir? Au moins, ma fille aura un protecteur. C'est un mariage de nécessité... — Comte Piranese, voilà le pli du roi Murat.

Piranese prit le précieux papier, et le baisa respectueusement.

— Vous voyez bien, seigneur Mattei, dit-il, que tout m'arrive à la fois... Les affaires politiques, les affaires de famille se croisent dans mon cerveau... vraiment, je suis obsédé par la circonstance... C'est passer du calme à la tempête, sans transition... Ma tête brûle...

— Parlez-moi franchement, comte Piranese. Auriez-vous quelque grave motif de vous opposer au mariage projeté!

— Oui, seigneur Mattei.

Mattei recula d'étonnement.

— Oui, dites-vous, comte Piranese?

— Sans doute... J'ai un grave motif.

— Vous verriez avec peine une alliance avec ma famille?

— Oh! non, certainement, seigneur Mattei.

— Eh bien?

— Eh bien!... ce mariage ne peut se faire.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

Piranese se promenait à grands pas au travers d'une allée, comme s'il eût attendu qu'un expédient jaillît de l'excitation de son corps. Tout à coup il s'arrêta, leva les yeux au ciel, marcha droit à Mattei et lui dit :

— Seigneur Mattei, l'obstacle le voici. Émile Dutretz, mon intime ami, qui nous écoute en silence, mais non pas sans émotion, est arrivé ce matin de Paris pour demander en mariage Cécilia, qu'il connaît depuis longtemps et de laquelle, peut-être, il est aimé. Aujourd'hui, Émile s'est rendu à ma villa, pour déclarer ses intentions à madame Piranese, ma femme; il n'a pas été reçu; il sera reçu demain probablement, et j'espère que tout se terminera. Vous voyez, seigneur Mattei, qu'il m'est impossible de favoriser votre neveu au préjudice de mon ami.

— Je vais donc rapporter cette réponse à madame Piranesse.

— Certainement.

— Au reste, en l'état où se trouvent les choses, il n'y a rien de désespérant pour personne de ma famille : à peine les négociations sont entamées, et le plus intéressé dans l'affaire n'est encore instruit de rien. Nous verrons maintenant de quel côté penchera la prédilection de madame Piranese; car, en pareille occasion, l'avis d'une mère n'est pas à dédaigner.

— Dieu me préserve, seigneur Mattei, de faire obstacle, moi, à la volonté d'une mère! Seulement, je vous ferai remarquer que, ce matin, madame Piranese n'avait pas de choix à faire, point de préférence à accorder, et que, demain, votre neveu aura un con-

current digne de quelque considération aux yeux d'une mère. Émile Dutretz aime Cécilia depuis trois ans : je ne veux pas faire son éloge devant lui ; je me contenterai de dire qu'il est militaire français, que son nom a été cité dans les bulletins de Napoléon ; qu'il peut s'élever, par son courage, aux grades les plus éminents dans la guerre prochaine. Vous savez aussi bien que moi, seigneur Mattei, combien madame Piranese apprécie ces qualités, combien son âme virile se passionne pour la gloire militaire ! Si la mère de Cécilia avait pu se façonner un gendre à sa fantaisie, elle l'aurait fait à l'image d'Émile, mon ami. Maintenant, nous attendons votre neveu.

Felice Mattei, piqué au vif, ne répondit rien ; il salua froidement les deux jeunes gens, et sortit d'un pas résolu.

Dès que la porte se fut refermée sur Mattei, Émile, qui s'était contenu avec peine, sauta au cou de son ami, en s'écriant :

— Bravo ! bravo ! Voilà une inspiration ! voilà comme il fallait se débarrasser de cette race des Mattei !

— Émile, dit Giampolo, tu le vois, j'ai voulu gagner du temps ; tu me pardonneras ce subterfuge. J'abhorre les Mattei, moi ! j'abhorre les neveux de vingt ans. Nous nous tirerons d'embarras comme nous le pourrons.

— Que dis-tu donc, mon cher Pira ? j'accepte mon rôle jusqu'au bout ; parole d'honneur ! foi de soldat français ! j'épouse Cécilia.

Ce fut le dernier coup de foudre qui tomba ce jour-là sur le front de Piranese. Au comble de sa joie, Émile ne remarqua pas le mouvement de stupéfaction et la teinte de terreur qui coururent sur le visage de son ami.

— Oh ! je l'épouse ! c'est décidé. Ton consentement, je l'ai ; demain je m'habille de toutes mes séductions,

et je cours, avec mes épaulettes et ma croix d'honneur, me jeter aux pieds de madame Piranese. C'est que le terrain brûle sous nos pieds; il faut précipiter les événements, comme au dernier acte d'une tragédie; il faut faire marcher de front l'amour, le mariage, le contrat, la guerre, Napoléon, Joachim Murat, Felice Mattei et l'anéantissement de son neveu. J'épouse Cécilia demain ou après-demain au plus tard; avec des flots d'argent nous aplanirons tous les obstacles à l'état civil de l'Église romaine. Oh! que je t'embrasse encore, mon cher Pira, pour ton inspiration! Avoue que tu ne t'attendais pas à me voir prendre la chose au sérieux. Je suis ainsi fait, moi. Mon pauvre ami, cette journée t'a démoralisé, je le vois. Tu meurs de fatigue et de sommeil. Tiens, séparons-nous; il est trop tard; demain nous aurons une journée fraîche et pleine. Ton Luigi rôde là-bas, un flambeau à la main, il va me conduire à ma chambre; j'ai bien besoin de repos, moi aussi. Bonne nuit, Pira; ta main dans ma main; adieu. Demain, le premier debout réveillera l'autre. Adieu.

Piranesse reçut l'adieu de son ami avec une indifférence stupide. Pendant cette journée, il s'était galvanisé tant de fois, pour répondre en homme à de terribles exigences de situation, qu'il ne lui resta plus, cette fois, assez de force pour supporter une dernière crise; immobile et silencieux, il suivit d'un regard hébété le fougueux Émile, qui s'élança vers l'escalier et disparut.

La nuit était tiède et parfumée des exhalaisons du printemps; les fontaines du jardin pleuraient, dans la mousse et les coquillages, avec cette harmonie dolente qui conseille le sommeil. Piranese se laissa tomber sur un lit de gazon opaque, et aux premières lueurs de l'aube, n'ayant plus d'énergie dans le cerveau et dans le corps, il s'endormit.

XI.

Midi sonnait à la tour du *Campidoglio* lorsque Piranese se réveilla. En face de lui, son domestique s'était assis et attendait.

— Luigi, lui dit-il, va voir si Émile est levé.

— Il était debout à six heures; à sept, il est sorti.

— Et il n'est pas rentré?

— Non, monsieur le comte.

— Voilà qui est fort singulier.

— J'ai passé toute la matinée sur la porte du palais, à causer avec les domestiques du voisinage, et je n'ai vu rentrer personne. Votre Seigneurie peut se fier à moi.

— Il n'est pas rentré... c'est étonnant!

— Je pense que M. Émile est allé à *Buon Governo*, pour se mettre en règle; il y a loin d'ici à *Piazza Madama*.

— Oh! non... non... je ne crois pas... Ceci devient inquiétant.

— Il est allé prendre ses lettres...

— Encore moins; il faut dix minutes pour courir à *Piazza Antonina*, et en revenir.

— Une autre idée... Il cause politique avec quelque ancienne connaissance... C'est que cela chauffe à l'heure qu'il est. L'Empereur est entré à Grenoble, où il a été reçu avec enthousiasme; de Grenoble, il a marché sur Lyon; il a passé trois jours à Lyon, et s'est mis en route pour Paris. Croiriez-vous, monsieur le comte, qu'on n'a pas brûlé une amorce sur tout le chemin! Partout l'Empereur ne rencontre que des populations amies; c'est un triomphe continuel! Il faut voir comme on lui répond chez nous: on dit que le roi de Naples va se mettre à la tête de son armée, pour soutenir la cause de son beau-frère; il y

en a même qui disent que Joachim Murat est sur le point d'envahir la Toscane. Enfin, tout le monde fait sa nouvelle. Ce qu'on rapporte de plus certain, c'est la marche de l'Empereur : on assure qu'à cette heure, il est à Paris.

— Et moi, je suis encore à Rome ! s'écria Piranese en se frappant au front. Oh ! cette position est intolérable ; il faut en sortir à tout prix !... Et je n'ai pas même écrit une lettre de reconnaissance au roi... à ce bon Joachim ! une seule lettre !... Une minute de retard de plus serait un crime... Luigi, attends-moi ici ; je vais t'envoyer à franc étrier au palais ou à la tente du roi de Naples ; tu te feras indiquer le chemin qu'il a pris, et tu lui remettras une lettre.

— Je vais commander un cheval de poste.

— Deux chevaux ; il te faut un piqueur pour courir en avant ; ne ménage pas les pourboires.

— Je prie Votre Seigneurie de songer à moi, si le roi de Naples demande un bon soldat de plus.

— Très-bien, Luigi.

— C'est que je rappellerai à Votre Seigneurie qu'elle m'avait oublié, pour sa campagne de Moscou.

— Cette fois, je ne t'oublierai pas ; sois tranquille.

— Je cours exécuter les ordres de mon seigneur et maître.

Piranese ouvrit la porte de son atelier, attenante au jardin ; là était aussi le cabinet de travail. Depuis bien longtemps cette partie du palais n'avait reçu la visite du maître. Les joies et les douleurs de la villa de l'Anio avaient distrait le jeune Romain de ses passions d'artiste. Tout se ressentait de ce long abandon. Un désordre triste régnait devant les statues, les blocs ébauchés, les maquettes, les pupitres, les bureaux, les bibliothèques : c'était un chaos à ne plus se reconnaître : Là, chaque objet rappelait à Piranese l'époque tranquille de sa vie, où il ressentait au fond de l'âme

quelque chose de calme et de serein qui, dans un passé lointain, ressemble à ce qu'on appelle le bonheur, et qui n'est simplement que l'absence d'une passion ou d'une infortune.

Le noble artiste fut ému aux larmes en retrouvant, parmi les bustes païens, ouvrages classiques de son adolescence, la statue inachevée de sainte Cécile, cette image divine pour laquelle il avait cherché un modèle terrestre digne de l'habitante du ciel.

— Oh! c'est maintenant, se dit-il à lui-même, que je ferais mon œuvre en artiste inspiré, si la jeune vierge de l'Anio consentait à poser devant moi!

Et Piranese poussa un soupir qui, répété par l'écho de l'atelier solitaire, ressemblait à une plainte de la statue adorée.

Piranese n'avait respiré qu'un instant l'air de ce réduit plein de quiétude, et il était revenu, à son insu, aux premières impressions de sa vie, par l'influence des objets extérieurs qui réveillaient en lui tant de périlleux souvenirs.

Il songeait à cette radieuse Cécilia, l'enfant de ses radieuses amours; à cette fleur vivante qu'aucune lèvre profane n'avait souillée; à cet ange de la terre, qui avait passé par le sépulcre pour arriver à une merveilleuse transfiguration; qui avait échangé le suaire contre la robe éclatante de l'épouse, le rameau de cyprès contre le lis royal. Bien plus, le hasard tourna les yeux de l'artiste sur des ébauches de peinture qui gisaient dans une poussière de marbre, et ses doigts, en effeuillant avec nonchalance cet album de feuilles éparses, se crispèrent, convulsifs, sur le portrait de la Cécilia de quinze ans.

— Non, dit-il, l'avenir n'a pas menti au passé! Mon amour avait deviné la femme dans la jeune fille!... Et cet ange de mon espoir, en qui j'avais placé toutes mes complaisances, cette vierge exquise serait jetée

aux bras du premier Mattei venu!... Et c'est moi qui la livrerais à la brutalité légitime d'un mariage improvisé! Oh! que plutôt les poutres de mon palais s'écroulent sur mon front! « Que feraient de plus cruel « les ennemis dans une ville prise d'assaut!... » comme dit le poète romain.

Le jeune homme tenait à deux mains le portrait de Cécilia, et lui donnait des sourires mélancoliques. — Non, non! dit-il d'une voix sourde et tremblante, non, tu ne seras pas à un Mattei! tu ne seras à personne, tant que je vivrai... à personne!... Puisque la Fatalité, cette divinité de Rome, l'a voulu ainsi, tu iras sur la montagne, comme la fille de Jephté, mais tu n'en descendras pas pour te suspendre aux lèvres d'un époux, quel qu'il soit; je mets ta virginité sous l'égide de mon bras et de mon épée, ô sœur angélique des séraphins!

Et il colla ses lèvres sur l'image froide; et, la laissant tomber, il se couvrit le visage de ses mains, rougissant de lui-même comme s'il eût commis un adultère incestueux.

Sourd aux bruits extérieurs, il ne vit pas la porte qui s'ouvrait devant Émile... L'embrassement de son ami le fit tressaillir.

— Où diable as-tu passé ce matin? s'écria le jeune Français avec son étourderie habituelle. Je me suis réveillé, à six heures, dans un palais désert. Luigi, qui causait politique dans la rue, m'a dit que tu étais probablement occupé, en ville, à courir après les nouvelles.

— Moi, j'ai sellé un de tes chevaux, et j'ai couru à Tibur pour avancer les affaires...

— Tu viens de la villa? dit Piranese tremblant.

— Oui, dit Émile en serrant les mains de son ami; je suis parti, ce matin, le meilleur de tes amis; je reviens avec le titre et le cœur de ton fils.

— Que dis-tu, Émile! s'écria Piranese; et il s'assit défaillant sur le rebord d'un socle de bois.

— Je savais, mon cher Pira, que cette nouvelle allait te foudroyer de joie; mais je t'ai cru assez fort pour m'épargner les ménagements d'un préambule. J'épouse Cécilia dans huit jours. Oh! ma poitrine se gonfle de bonheur! Enfin, j'aurai une femme!... et quelle femme!...

Piranese soutint son front avec ses mains, et ne répondit pas.

— Je me mets à ta place, poursuivit Émile; je me figure mes transports si tu épousais ma fille; si tu recevais ainsi, dans un jour, les deux noms les plus saints qui soient dans la nature. Oh! recevoir une femme des mains de son meilleur ami! Je conçois ton saisissement... Allons, Pira, regarde-moi donc en face.

Et comme il faisait un pas vers Piranese, il aperçut le portrait de Cécilia sur le parquet.

— Ah! je le reconnais! je le reconnais! s'écria-t-il; tu as fait ce portrait il y a bien longtemps, lorsque tu me cachais ton amour pour la mère, par dévouement d'amitié; car tu croyais que j'étais fou de la comtesse Rosa... O mon ami, tes prévisions sur la beauté de Cécilia ont été en défaut! ce portrait est un mensonge au crayon; c'est l'ombre de ce soleil qui luit à Tibur.

Un éclat de sanglots que Piranese ne put comprimer fit reculer Émile de stupéfaction.

— Ah! mon Dieu! dit-il, les mains jointes, qu'as-tu donc, Piranese? Si ce sont des pleurs de joie que tu verses, ils me contristent comme des larmes de douleur... Parle, parle-moi, mon ami.

Et il s'approcha de Giampolo, et saisit ses mains vivement, pour les détacher du front qu'elles voilaient.

Piranese céda, par lassitude, à cette violence de l'amitié. Il découvrit son visage, et laissa voir une pâleur

de cire sur des joues sillonnées par des pleurs. Sa poitrine haletait comme après une course au vol, de la base au sommet d'une montagne; il y avait, dans ce noble sein, le volcan d'une passion qui fendait l'épiderme pour s'ouvrir un cratère; ses yeux fixes épouvantaient Émile, comme des yeux vivants sous le front d'un cadavre galvanisé. Les mains des deux amis se serrèrent dans un double élan spontané, les deux bouches mêlèrent leur souffle. Un frémissement convulsif de Piranese annonça qu'un suprême effort se faisait en lui pour une terrible révélation : il essaya ses lèvres aux premières syllabes de la confidence; puis, au moment de parler, il recula devant la chose résolue, et transforma son discours.

— Émile, dit-il avec un accent plein de mélancolie, Émile, mon bon ami, te rappelles-tu les paroles que tu m'as apportées, un jour, dans les ruines du cirque d'Antonin? A cette époque, tu prenais souci de la gloire et de l'honneur de ton ami; tu trouvas dans ton esprit des formes de reproche, couvertes d'un voile amical, pour m'exciter à courir auprès de Joachim Murat; et tu m'aurais renié peut-être, si je me fusse lâchement enseveli vivant sous les dentelles d'une femme... tu t'en souviens?

Émile fit un signe de tête affirmatif.

— Comment veux-tu donc qu'aujourd'hui je puisse te voir, sans être ému aux larmes, te voir, toi Émile, quand la patrie aiguise son épée, déserter à l'ennemi, c'est-à-dire à la volupté déshonorante; oublier les devoirs de soldat, fermer l'oreille à ce grand cri de guerre impérial qui s'élève du golfe Juan? Et moi aussi, j'ai une femme charmante; j'ai une existence d'or, et tu me vois tout absorbé par les préparatifs d'un départ qui sera peut-être sans retour! Quelle douleur si j'étais obligé de laisser mon compagnon d'armes sur son lit de roses, quand je vais dormir sous la tente! Oh!

mon émotion t'en dira plus qu'un long discours, Émile...

Piranese détourna la tête; il était honteux de ce subterfuge; il lui semblait que son visage n'était pas en harmonie d'expression et de pensée avec ses paroles, et que son abattement, son désespoir, ses larmes, attestant une blessure trop profonde, allaient le trahir aux yeux de son ami qui ne pourrait concilier la légèreté de la faute avec la solennité de l'accusation. Il avait trop présumé de la sagacité d'Émile; l'étourdi jeune homme ajouta foi à la sincérité de ces reproches : l'amitié souvent est aveugle et confiante comme l'amour.

— Mon cher Pira, dit-il avec calme et en souriant, il est des circonstances, rares fort heureusement, où je m'aperçois que nous appartenons, toi et moi, à deux nations différentes. Chez nous, on ne traite pas si gravement la guerre : nous ferions l'amour entre deux batteries allumées; nous signerions un contrat de mariage sur l'affût d'un canon! Ne sais-tu pas que notre brave général Joubert se maria dans une maison de la Chaussée-d'Antin, à Paris, partit le lendemain de ses noces, en habit de bal, et se fit tuer, quelques jours après, à la bataille de Novi, au premier quartier de sa lune de miel?

— Que veut dire cela? dit Giampolo d'un air consterné.

— Cela veut dire, mon cher Pira, que j'épouse, et que je pars, et que je me soucie d'une balle ou d'un boulet autrichiens comme d'une bulle de savon. Si tu ne m'avais pas coupé la parole un peu brusquement, tu saurais déjà que je viens de signifier absolument la même chose à Felice Mattei. Il me faisait des objections, il prétendait qu'il me serait impossible de sortir d'Italie et de rejoindre la grande armée : « Seigneur Mattei, lui ai-je répondu, vous n'êtes pas fort en stratégie. La grande armée est partout. Joachim Murat est

à quelques lieues d'ici; si je ne puis atteindre l'Empereur des Français, je me replierai sur le roi de Naples : c'est toujours le même drapeau. » Et mon Mattei m'a salué avec une politesse maligne, et il a disparu. Je t'aurais conté tout cela, mon cher camarade, mais tu m'as jeté dans les divagations; tu me fais commencer mon récit par la fin : maintenant tout est interverti. Je devais te dire, pour mon début, que la comtesse Piranese, ta femme, m'a reçu avec enthousiasme; parole d'honneur! c'est le mot. Elle avait déjà connu tes intentions et les miennes de la bouche de Felice Mattei. Ainsi ma demande en mariage n'a pas eu besoin d'être formulée. Quelle économie de protocoles! « Monsieur, m'a dit ta charmante femme avec sa grâce romaine; Monsieur, vous avez fait un véritable trait de chevalier français : vous venez de Paris pour me demander ma fille, à travers tous ces bruits de guerre; je me félicite de n'avoir pris aucun engagement sérieux pour Cécilia. Vous savez que j'aime les Français. Mon désir a toujours été d'avoir un Français pour gendre : soyez donc le bienvenu, Monsieur. » A ces paroles j'ai sauté de joie, comme un enfant... Que regardes-tu donc dans le jardin?... Tu es distrait, mon ami.

— C'est que j'ai envoyé Luigi en ville... et il n'est pas de retour... Cela m'inquiète.

— Veux-tu me laisser continuer?

— Oui... oui... continue... Je vais voir si Luigi...

— Eh bien, je t'attends.

— Non... je reste... C'est que cette lettre à Joachim Murat...

— Tout aura son temps, mon cher Pira; on dirait que tu as des tisons ardents sous la plante des pieds.

— Moi!... eh!... c'est l'impatience de connaître la fin de... cette campagne si aventureuse... Luigi ne re-

vient pas... Voyons, comment tout cela s'est-il terminé à la villa?

Piranese croisa fortement ses bras sur sa poitrine comme pour l'étançonner; il se raidit sur ses pieds avec une énergie d'emprunt, et trouva même sur sa figure une contraction gracieuse qui ressemblait à un sourire.

— Alors ta femme, poursuivit Émile, m'a longuement parlé de Cécilia; elle m'a raconté sa longue maladie; elle m'a dit que vous lui aviez laissé ignorer jusqu'à présent votre mariage, pour lui épargner une émotion : c'est ce qui m'a expliqué le cri d'étonnement de Cécilia, hier, lorsque je parlai étourdiment de votre mariage devant elle. Il est vrai que je n'ai aucune crainte sur les suites de mon étourderie; car ta fille est aujourd'hui, grâce à Dieu, d'une santé florissante à l'épreuve des émotions. Vous aviez poussé les ménagements à l'excès. Madame la comtesse Piranese insiste vivement pour me décider à partir pour Paris avec ma femme; elle veut que Cécilia voyage plusieurs années; le médecin a dit qu'il fallait lui procurer de longues distractions pour la délivrer d'un fond de mélancolie que la maladie lui a laissé. Je ne demande pas mieux que de voyager avec Cécilia; j'irai au bout du monde, s'il le faut. « Je l'eusse mariée avec beaucoup de répugnance à un Romain, m'a dit ta femme; les gens de notre pays sont sédentaires, et ma fille n'aurait pas bougé de notre château, avec un Mattei, par exemple... un enfant! Je veux que ma fille coure le monde, et qu'elle se forme aux belles manières de la société de Paris... » Alors, mon cher Pira, je me suis permis deux observations respectueuses : « Madame, ai-je dit à ta femme, il ne manque donc plus à notre heureuse affaire que deux choses, le congé de Mattei et le consentement de Cécilia? — Il ne manque rien, m'a-t-elle répondu; Mattei, en m'ap-

portant hier soir lui-même vos intentions et celles de mon mari, m'a apporté son congé; au reste, il s'est exécuté d'assez bonne grâce : vous lui avez paru un rival trop dangereux pour son neveu. Quant au consentement de Cécilia, vous pouvez être tranquille sur ce point. Ma fille est un ange de soumission; je réponds d'elle; et quelle répugnance, d'ailleurs, pourrait avoir une jeune personne devant un mariage qui lui donne un époux jeune et riche; un officier français, décoré par l'Empereur sur le champ de bataille!... Allez à Rome, a-t-elle ajouté; dites à mon mari que ses intentions sont remplies; qu'il s'occupe, lui, activement, deux ou trois jours, en ville, des préliminaires prosaïques de ce mariage, et qu'il nous revienne, à Tibur, avec le contrat. » Puis, avec un charmant sourire, elle a dit : « Je rappelle mon cher Piranese de son exil. J'avais voulu agir dans toute ma liberté de mère pour marier ma fille. J'étais souveraine, et j'appelais au château toutes les personnes qui pouvaient être utiles à mes projets; de ce nombre était Felice Mattei, que je n'eusse jamais mandé auprès de moi pour le mettre en face de mon mari qui le déteste... Concluons enfin. Cécilia est prête à recevoir un époux de la main de sa mère, et à partir avec lui. » Je me suis levé; j'ai baisé la belle main de ta femme, qui m'a dit gracieusement : « Adieu, mon cher fils... » et je ne me suis arrêté qu'un instant, à la grille de la villa, pour échanger quelques paroles avec Felice Mattei qui m'attendait, probablement pour me féliciter du bout des lèvres, et me maudire du fond du cœur. Il est reparti pour Naples ce matin.

Luigi entra, et interrompit un entretien qui était devenu intolérable à l'oreille et au cœur de Piranese.

— Je viens rappeler à Votre Seigneurie, dit le domestique, qu'il y a deux chevaux de poste dans la rue depuis une heure.

Piranese profita de la diversion amenée par cet incident, et dérobant son visage bouleversé aux regards d'Émile, qui se faisait observateur lorsqu'il ne parlait pas, il se tourna vers Luigi et dit :

— Oui, c'est juste; les deux chevaux attendent... Ma lettre n'est pas faite... Ah! mon Dieu!...

— Je puis parler devant Monsieur, puisque c'est l'ami de monsieur le comte?

— Oui, certainement, parle... voyons.

— Voici la nouvelle du moment... Le roi de Naples a quitté la *villa Reale;* il s'est mis à la tête de son armée, et il a pris la route de Rimini.

— Joachim Murat est entré en campagne! s'écria Piranese; malédiction! et nous sommes ici à faire le trousseau d'une mariée! Ce n'est plus une lettre qu'il faut envoyer au roi; il faut nous porter nous-mêmes à ses pieds. A cheval! à cheval! Luigi, prends de l'or à flots; attelle ces chevaux à ma berline de voyage; prends mes armes et mon uniforme.,. tous mes effets de campagne, et en route sur Rimini!

Luigi sortit pour exécuter ces ordres; Piranese se promenait à grands pas dans l'atelier.

— Je pense bien, dit Émile, que tu feras tes adieux à ta famille?

Piranese hésita quelques instants pour répondre.

— Oui, nous nous arrêterons un quart d'heure à la villa.

— A la bonne heure!... D'ailleurs, nous avons du temps plus qu'il n'en faut pour joindre l'armée.

— Que dis-tu, Émile? Je donnerais ma fortune pour être, en ce moment, à cheval à côté du roi!

— Eh! les Autrichiens sont encore en Lombardie! Pourvu que nous arrivions au premier coup de canon.

— Sérieusement, Émile, est-ce que tu penses à te marier dans la huitaine?

— Très-sérieusement. Mais est-ce qu'il y a quelque obstacle?

— Tu n'épouserais pas, cependant, une jeune fille contre son gré?

— Dieu m'en garde!... Que diable vas-tu me dire là! Tu sais bien qu'on ne fera pas violence à ta fille, et qu'elle se résignera facilement à m'épouser.

— Oui, on se flatte toujours ainsi. Enfin, nous allons voir... Écoute, Émile, écoute : si la fille de madame Piranese témoignait la moindre répugnance, tu me promets...

— Mon cher Pira, me prends-tu pour un père de comédie? Me crois-tu assez fou pour faire violence à la vocation ou à la fantaisie d'une jeune fille? Il me faut un bon *oui*, bien net, bien décidé; à la moindre hésitation je me retire.

— Voilà parler loyalement.

— C'est que, tout bien réfléchi, je suis assez malheureux en amour pour échouer encore cette fois.

— Émile, avec les femmes, il ne faut jurer de rien; il faut s'attendre à tout.

— Dans une heure, je connaîtrai mon sort!

— Voilà Luigi qui me fait signe que tout est prêt.

— Je monte à cheval, moi, et je prends les devants.

— Nous allons brûler le chemin!

Un instant après, berline et cavalier couraient sur la route de Tivoli.

Piranese, rendu à ses réflexions, essaya d'arrêter un plan de conduite; mais ses actions, dans l'avenir, étant subordonnées aux actions des autres, il se vit encore contraint à s'inspirer de la circonstance, et il ne prit aucune décision.

L'élan et le fracas de la voiture, le trouble orageux de son esprit, la flamme allumée dans ses artères, toutes ces excitations physiques et morales brisaient,

à chaque chaînon, la série de ses pensées. Il se sentait emporté, comme par un démon, vers quelque chose de fatalement inévitable, qui allait prendre un corps et se matérialiser à ses yeux. C'est en face de l'imprévu révélé que Piranese comptait saisir au vol une résolution.

Émile arriva un quart d'heure avant la berline, et annonça son ami. La famille était réunie dans le salon lorsque Piranese entra d'un pas artificiellement résolu. Il fut accueillit par les embrassements et les pleurs de sa mère et de sa femme.

— Eh bien, tu ne dis rien à Cécilia! dit la marquise à son fils; et elle se plaça devant Émile, pour lui dérober une scène périlleuse.

La comtesse plongea des regards dominateurs dans les yeux de Cécilia.

Piranese, au dernier mot de sa mère, se retourna vers la jeune demoiselle, et l'embrassa stupidement et à la hâte, sans lui parler, sans la voir.

Cécilia, maîtresse de son émotion, à force de dévouement à sa mère, ne laissa rien apercevoir qui pût la distinguer de toute autre jeune fille modeste et timide, à la veille de se marier avec l'époux de son choix.

La marquise Piranese, femme d'expérience et de perspicacité, avait seule gardé son sang-froid, et elle se chargea de diriger la situation.

— Réunis un instant pour nous séparer! dit-elle en prenant les mains de son fils, permettez-nous quelques larmes, Messieurs; l'heure est triste!

— Oui, ma mère, l'heure est mauvaise, dit Piranese; ce château n'en entend pas sonner d'autres, même dans les jours de fête.

— N'attristons pas ces enfants, dit la comtesse; gardons le chagrin pour nous.

Un faux sourire courut sur son visage, comme un

rayon du soleil couchant qui perce un ciel orageux, et illumine tristement l'horizon.

— Oui, poursuivit la comtesse, faisons le bonheur de ces enfants, avant tout. Voyons, tenons un conseil de famille, et arrêtons un plan... Asseyons-nous, d'abord... Vous restez debout, Piranese?

— Eh! mon Dieu, Madame, ma berline m'attend là... Je suis dans un état... le service du roi... Voyons, parlez, Madame; nous sommes à vos ordres.

La comtesse se pencha vivement à l'oreille de la marquise Piranese, pendant que son mari était au fond de la salle, et lui dit :

— Vous remarquerez, Madame, que votre fils n'a pas encore jeté un seul coup d'œil sur Cécilia.

La réponse à ces paroles fut un regard vers le ciel et un soupir.

— Hier, dit ensuite la comtesse à haute voix, et avec un accent plein de calme, hier, j'ai fait mes invitations; j'ai prié peu de monde, quelques familles de nos intimes et de nos alliés : les Velletri, les Spada, les Ludovisi, les Braschi. J'ai envoyé mes ordres à madame Lefèvre, la bonne faiseuse de Paris, pour le trousseau; elle vient aujourd'hui se concerter avec nous, et en six jours elle livrera le plus indispensable de la toilette; c'est convenu...

— Pardon, ma chère amie, dit Piranese en interrompant sa femme, vous avez donc fixé le jour?

— Sans doute, mon ami; nous faisons la noce jeudi prochain, dans huit jours; c'est arrêté avec votre mère.

— Tout le monde a consenti?

— Tout le monde. Voulez-vous recueillir les voix? Vous d'abord, mon cher Piranese, vous avez consenti, cela va sans dire. M. Émile Dutretz...

— Oh! Madame, je voudrais retrancher sept jours! dit Émile avec feu.

— Madame Piranese...

— Puisque vous me donnez voix délibérative, je donne mon consentement de tout mon cœur, dit la marquise.

— Et toi, ma bonne Cécilia, dit la comtesse avec une fermeté d'organe qu'un homme eût envié dans pareille situation, et toi, ma fille, acceptes-tu la noce dans huit jours?

Piranese s'arrêta derrière le fauteuil d'Émile et appuya fortement ses mains sur le bois.

Une voix musicale et veloutée monta dans le salon, comme un accord de mélodie; c'était la voix de Cécilia qui répondait :

— Oui, ma mère; j'accepte volontiers tout ce qui vient de votre cœur et de votre main.

Piranese cette fois ne fut pas maître de ses yeux; il regarda Cécilia, et ses mains convulsives ébranlèrent le fauteuil de son ami. Ce coup d'œil donné à la jeune fille fut court, mais aurait-il été suivi d'une longue contemplation d'amour, il n'eût pas bouleversé davantage l'infortuné jeune homme. Cette irradiation de beauté qui jaillit du visage et du corps de Cécilia porta le dernier coup à Piranese; il sentit s'échapper sa raison... il ressemblait au voyageur que le soleil de la zone torride frappe de délire à midi. Dès ce moment, ses paroles et ses actions ne lui appartenaient plus; cette noble intelligence, dominée par une passion, était abandonnée au hasard.

L'homme atteint de folie subite vit quelque temps sous l'empire des idées qui ont accompagné les derniers instants de sa raison, et répète obstinément les mêmes phrases qu'il prononçait alors; c'est un mécanisme de lèvres qui fonctionne sans le secours du cerveau. Piranese frappa du pied le parquet, marcha droit vers sa mère et sa femme, avec un sourire d'aliéné, en disant :

— Ma berline est là, Madame; le service du roi avant tout!... A cheval! à cheval! en route sur Rimini!

Les dames et Émile se levèrent, tous agités en sens divers, selon le degré de leur pénétration; mais personne pourtant ne comprit à quel degré d'égarement le jeune comte était arrivé.

— Mon cher ami, lui dit la comtesse avec une voix caressante, non, non, vous ne partirez pas ainsi.

— Oh! Madame! le service du roi avant tout!... A cheval! route de Rimini!

— Mais la guerre n'est pas commencée, mon cher Giampolo; allez à Rimini, à la bonne heure; allez faire une visite au roi de Naples, et soyez de retour dans huit jours. Vous repartirez après la noce.

— Ah! voilà qui est raisonnable! dit Émile.

— Très-raisonnable! dit Piranese comme un écho; très-raisonnable! Le service du roi avant tout. Luigi! Luigi! à cheval! à cheval!... Joachim Murat est entré en campagne, et nous sommes occupés ici à faire le trousseau d'une mariée! En avant!... route de Rimini!

Il fit quelques pas vers la porte; sa mère courut à lui.

— Eh bien, lui dit-elle, tu ne nous fais pas tes adieux!

Piranese se retourna machinalement, et se laissa embrasser par sa famille et son ami. Luigi parut sur le seuil, un fouet de postillon à la main; en le voyant, Piranese s'arracha vivement des bras des femmes, et sortit en criant :

— Le service du roi avant tout!

Et la berline partit au grand galop.

— Je vous l'avais bien annoncé, dit Émile après le départ de son ami, vous le voyez, la guerre est son idée fixe; on le croirait fou, à le voir et à l'entendre.

Depuis qu'il a reçu son brevet, il a oublié femme, fille, mère, ami; il ne rêve que Joachim Murat; mais je vous promets qu'il nous reviendra dans huit jours.

La comtesse et Cécilia s'étaient assises, et gardaient un silence triste qu'Émile n'osa interrompre par de nouvelles réflexions.

— Monsieur Émile Dutretz, dit la marquise Piranese, nous irons ensemble à Rome pour nos petits préparatifs de mariage; n'est-ce pas, Rosa, ma fille?

La comtesse fit un signe d'acquiescement.

— Madame, dit Émile à la marquise, je suis à vos ordres; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Soyez tranquille, tout sera prêt, le jour venu.

— Ne trouvez-vous pas que mon mari avait une sinlière agitation dans toute sa personne? dit la comtesse à l'oreille de la marquise.

— Je n'ai pas remarqué cela, ma chère fille, répondit madame Piranese avec cet air embarrassé qui signifie tout le contraire de ce qu'on dit.

La comtesse entraîna sa belle-mère dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit d'un ton effrayant et d'une voix sourde :

— Madame, nous savions que Cécilia était amoureuse de mon mari; mais nous ignorions que mon mari fût amoureux de Cécilia! N'importe, Madame, vous verrez si je soutiendrai mon rôle de femme forte jusqu'au bout.

Puis se tournant vers Émile :

— Pardon, mon gendre, lui dit-elle avec une figure riante, excusez-moi si je vous cache quelque chose; c'est une surprise que nous ménageons à mon mari. Maintenant, allons tous respirer un instant sous les peupliers. Venez, Cécilia. Nous renvoyons les affaires et les emplettes à demain.

XII.

La villa Piranese est en fête; et la plus riche et la plus belle des héritières romaines vient d'être bénie matrimonialement à l'église de Jésus, et son mari la ramène à la campagne; la noce profane va succéder à la cérémonie religieuse. Les jeunes paysans et les brunes contadines d'Albano et de Tivoli dansent sur les pelouses de l'Anio, où la munificence des maîtres a dressé des tables immenses chargées de *fiaschini*, de pâtisserie, de limons, d'oranges et de liqueurs. Dans ce coin du tableau, la joie est au comble. La gaieté semble beaucoup moins vive au bal des dames. Cécilia, la jeune mariée du matin, est venue se mêler aux quadrilles; mais sa figure pâle et sa démarche mélancolique communiquent à la ronde une sombre contagion de tristesse. Les deux dames Piranese luttent héroïquement contre des souffrances intérieures, pour faire bon accueil aux invités; par intervalles, elles donnent à leurs amies ce sourire forcé qui meurt languissamment sur les lèvres, sans remonter aux yeux.

Au reste, cette fête sans joie expansive est expliquée par tout le monde dans un sens qui paraît naturel.

On sait que le comte Piranese est absent, et qu'attendu la veille, son retard sème de l'inquiétude dans sa famille; on sait aussi que les deux époux ne jouiront pas sans larmes de leur lune de miel, et que le premier coup de canon séparera ces mariés que l'on suppose si vivement épris d'un amour mutuel et si heureux d'être unis. Le seul Émile a pris la fête au sérieux. Il explique et il excuse la tristesse fardée de sourire qui règne autour de lui; mais il est inondé de tant de bonheur, qu'il s'est décidé à savourer ce bon-

heur en égoïste, sans se préoccuper des faiblesses des femmes. Il est marié : voilà l'important et l'indissoluble ; il a épousé cette divine Cécilia qui lasserait tous les pinceaux de l'école romaine avant qu'un artiste pût reproduire un visage et un corps dignes des voluptés du ciel. La jeune épouse marche nonchalamment suspendue au bras d'Émile : elle a reçu les instructions de sa mère, elle s'y soumet religieusement, et jamais, dans ses entretiens, elle ne laisse échapper une parole qui puisse contrister son époux; victime résignée, elle garde ses amertumes et les cache soigneusement. Partout, quand elle passe, des murmures d'admiration éclatent : ils ne peuvent émouvoir son orgueil de femme; mais Émile triomphe pour elle, il s'enivre de cet encens, il s'exalte de cet enthousiasme, il sent que sa passion s'augmente de tout ce délire d'étonnement qui environne Cécilia; et quand il arrive sur les pelouses de l'Anio, parmi ces groupes de peuple dansant, oh ! alors ses désirs frénétiques s'impatientent de la longueur du jour, car les jeunes filles accourues d'Albano, de Tivoli, d'Aricia, toutes belles à ravir un artiste, toutes fraîches et constellées de grands yeux noirs sous leur bandeau écarlate, se précipitent, avec une furie de curiosité italienne, au devant de Cécilia, et moins réservées que les grandes dames, elles se récrient de surprise et entonnent un hymne d'admiration, dans cette belle langue romaine qui a été inventée pour la bouche des femmes et pour les allégresses de l'amour.

Mais de toutes ces voix qui s'élevaient autour de lui, la plus angélique restait muette; et le jeune époux parut enfin s'inquiéter d'un silence que la modestie et la timidité n'excusaient pas suffisamment.

— Ma chère Cécilia, dit-il avec une voix tremblante d'amour, depuis ce matin votre bouche charmante ne s'est pas ouverte; votre voix arrive à mon cœur

comme une mélodie aimée, et je soupire après une seule de vos paroles comme ce brin d'herbe desséché après la goutte d'eau du fleuve. Dites-moi que ce jour est un beau jour, que cette fête vous plaît, que la joie de ces jeunes filles vous rend joyeuse ; dites-moi un de ces mots harmonieux qui enchantent et font tressaillir, et je bénirai le destin qui me donnera ce moment.

Cécilia inclina sa tête sur l'épaule, et jeta obliquement sur Émile un long regard qui n'exprimait que la mélancolie; puis elle dit avec langueur :

— Oui, ces jeunes filles sont heureuses, et je donnerais ma belle robe blanche, mes dentelles, mes diamants, pour être leur sœur et danser gaiement avec elles ! Il ne faut pas que mon époux s'afflige de ce que je dis là : mon époux connaît mes chagrins, et j'aime mieux garder le silence que lui donner de la tristesse en pensant aux malheureuses circonstances qui accompagnent notre mariage, et qu'il connaît aussi bien que moi.

— A votre âge, ma belle Cécilia, les pensées amères sont fugitives. Rendez, au moins pour aujourd'hui, à votre âme son angélique sérénité; abandonnez-vous aux distractions de cette fête, dont vous êtes la déesse adorée ; oubliez la veille, ne pensez qu'au jour.

— C'est au lendemain que je pense.

— Le lendemain est dans les secrets de Dieu.

— Oh ! croyez bien que mes pensées ne m'appartiennent pas, que j'existe au hasard, que je marche entourée de visions et de songes, que je doute de ce que je vois, que je confonds les réalités du jour avec les rêves de la nuit... Le ciel est bien éclatant sur nos têtes, n'est-ce pas ? eh bien ! il me paraît terne et sans rayons. L'eau de ce fleuve est limpide : je la vois plombée. Ces arbres ont la verdure du printemps : je les trouve sombres comme des cyprès. Ce gazon s'amol-

lit sous vos pieds comme du velours : c'est pour moi un sentier de ronces! Je ne me sens pas vivre... Que mon époux me pardonne si je lui dis ces choses ; c'est encore malgré moi et comme à mon insu que je les dis.

— Vos afflictions, ma chère Cécilia, sont plus grandes que je ne croyais... L'absence du mari de votre mère et mon départ prochain pour l'armée ne bouleverseraient pas votre âme à ce point. Il y a quelque horrible secret au fond de cette histoire domestique...

Cécilia regarda son mari avec une expression indéfinissable, et fit un signe négatif.

— Ma mère pleure depuis neuf jours... elle pleure à mes côtés, la nuit; le noble comte, son époux, n'a pas écrit une seule lettre, et la nuit va tomber sur le neuvième jour qui meurt après son départ; moi, j'attends des adieux tristes pour mon lendemain de noces. Voilà les secrets de ma douleur. Il me semble qu'ils sont suffisants!

Et Cécilia cacha ses larmes avec sa main. Émile l'entraîna dans un sombre massif d'arbres, et lui dit avec tout le feu de sa passion :

— Ecoute, Cécilia, depuis ce matin, ta famille c'est moi, moi seul! Je ne veux pas que mon départ te cause une douleur de plus; tu vas voir si je t'aime : je sacrifie à tes pieds divins mon honneur et ma gloire; j'oublie mes devoirs, je ne suis plus soldat, je suis ton amant, ton époux! je reste...

Le jeune homme, en délire, serra vivement Cécilia dans ses bras, et cette étreinte d'amour, cette ondulation électrique, ce divin visage, ces nobles boucles de cheveux, ce cou d'ivoire, ce sein qui se révolta en laissant dans la poitrine d'Émile comme deux empreintes de feu, toute cette révélation de la femme vue de si près le brisa de bonheur, et fit battre ses artères d'une fièvre de lave.

— Non, dit-il encore d'une voix sourde, non, je ne

te quitterais pas pour un trône, ô la plus belle des filles du ciel !... Dis-moi si tu es contente de ton époux?

Avec ce merveilleux sang-froid que les femmes savent garder devant l'obsession la plus impétueuse de l'homme, Cécilia éluda la question d'Émile; elle repoussa modestement et sans affectation ses vives caresses, comme si elle n'avait eu à leur reprocher que leur inopportunité.

— Venez, venez, dit-elle; rejoignons le monde; on remarquera notre absence... Oh! écoutez! écoutez! les jeunes filles chantent!... mon Dieu! que j'aime à les entendre, le soir!

Ces jeunes filles chantaient en l'honneur de Cécilia l'ancien épithalame des vierges de l'Anio.

Les voix mélodieuses des belles Romaines chantaient ainsi l'épithalame, comme autrefois, à la veillée des fêtes de Vénus, l'antique mélopée de Tibur, conservée d'âge en âge dans les traditions des montagnes, réjouissait le fleuve, le bois, la colline; et toutes les harmonies du soir, mêlées au retentissement lointain des cascatelles, accompagnaient, comme un orchestre aérien, le chant des jeunes artistes, filles d'Albano et d'Aricia.

Émile ne voyait que Cécilia, et ses yeux s'éteignaient d'amour.

Un groupe de jeunes seigneurs romains marchait vers les deux époux, et le comte Fiano, s'avançant le premier, sollicita l'honneur de danser avec Cécilia, et lui présenta respectueusement la main. La jeune épouse hésita un instant; puis elle suivit son danseur dans le quinconce du bal. L'orchestre jouait un air de contredanse pris dans l'opéra *Zingari in Fiera*, le même air qui accompagnait le quadrille le jour où le comte Piranese dansait avec la Cécilia de douze ans. Le hasard avait fait cela, comme il fait toute autre chose. Ceux qui crient à l'invraisemblance n'ont ja-

mais subi les combinaisons intelligentes de hasard.

Émile était resté sur le bord du fleuve, et il aspirait, avec ses lèvres mobiles, le sillon d'air embaumé qu'avait suivi le corps divin de sa femme.

Rien ne ressemblait plus à de la joie que le bruit du bal, aux dernières lueurs du crépuscule. Cécilia dansait comme aux jours tranquilles de son enfance : le bal adoucit les souffrances des jeunes femmes ; l'air d'un quadrille aimé est un baume qui suspend les inquiétudes du cœur, et les guérit quelquefois ; la fièvre harmonieuse des pieds donne du calme à la tête. Cécilia, enivrée par ses distractions favorites, ne s'apercevait pas qu'en face d'elle, dans un cadre d'ombre et de feuilles massives, deux yeux de flamme suivaient tous ses mouvements.

Une salve de fanfares éclata sur la terrasse du château ; un cri de joie retentit dans le bal ; Cécilia s'arrêta tout court au milieu d'un pas, et se sentit défaillir. La comtesse Piranese annonçait le retour de son mari à tous les invités de la villa.

C'était déjà lui qui, descendu du perron où l'attendaient sa femme et sa mère, accourait au bal, où l'orchestre exécutait un air de quadrille qu'il n'avait jamais oublié. Piranese retrouvait Cécilia sous ces mêmes arbres où il avait dansé avec elle, à l'âge innocent qui la protégeait contre les aveux de l'amour ; la répétition des accidents de la même scène le reporta quelques années en arrière ; ce qu'il avait entrevu alors dans l'avenir se réalisait avec toutes les séductions du présent. L'enfant était devenue cette jeune femme merveilleuse de grâce et de beauté, qui attachait les yeux d'un peuple d'admirateurs aux franges flottantes de sa robe d'épouse. Piranese, qui avait perdu sa raison pendant quelques heures, à son départ de la villa, et ne l'avait complètement retrouvée que dans les bras de Joachim Murat et dans le tumulte

des camps, trembla de ressentir encore ce terrible ébranlement de cerveau qui l'avait jeté à deux doigts de la folie; il abandonna donc la place dangereuse d'où il assistait au bal, et vint respirer sur la pelouse de l'Anio.

Il se trouva en face d'Émile, qui le reconnu subitement dans l'ombre, et s'écria :

— Arrivé! oh! béni soit le ciel!

Piranese se laissa nonchalamment embrasser, et ne répondit que du bout des lèvres aux caresses de son ami.

— Oui, me voilà de retour au jour promis, dit-il avec un effort de voix.

— Tu as tenu parole, mon cher Pira. Oh! j'aurais renvoyé mon festin de noces à demain, plutôt que de faire sans toi mes libations d'hyménée. As-tu vu ma femme?

— Non.

— Elle est adorable! elle est aujourd'hui d'une distinction de beauté incroyable!... J'ai passé cinq jours à Rome, seul, pour soigner sa toilette; six jours de veuvage avant l'hymen!... Mais je te retiens ici, par étourderie... Viens donc voir ta ravissante fille!

— Émile... je la verrai... plus tard... Nous avons à causer.

— Ah! des affaires de famille... d'intérêt...

— Émile, c'est pour moi un profond chagrin de te dire que je ne suis pas content de toi.

— Que dis-tu là!

— Oui. Tu ne saurais t'imaginer de quelle douleur j'ai été saisi en voyant cette fête?

— Mais cela n'a paru déraisonnable à personne. Tous les invités savent que tu devais arriver ce matin à la villa; que ce mariage si hâté trouvait son excuse dans les circonstances...

— Tu ne comprends pas, Émile!

— C'est possible, explique-toi.

— J'arrive d'un camp où personne ne songe ni à donner un bal, ni à se marier. Mes mains sont encore brûlantes des adieux d'un roi, d'un héros qui a abandonné, lui, une femme céleste, un trône, un palais de marbre, une ville d'enchantement, pour saisir l'épée de soldat, et commencer une guerre à mort!

— Eh bien! je le sais, mon cher Pira.

— Tu le sais! et que fais-tu là? On danse à la villa Piranese! on se bat, à cette heure peut-être, pour l'indépendance de l'Italie!... Un instant perdu ici est un crime, un crime déshonorant! J'ai demandé au roi un congé de quatre jours, et je viens t'enlever à tes plaisirs. Toi seul, Émile, tu as fait remarquer ton absence à la cour militaire du roi; Felice Mattei, lui-même, est à cheval à côté de Murat. Il a soixante ans, Felice Mattei! Sais-tu ce que nous avons fait, le 30 mars, à Rimini? Nous avons proclamé la liberté de l'Italie. C'est un gant jeté à l'Europe : le général Bianchi l'a ramassé. Les Autrichiens se préparent à marcher sur la Toscane. Joachim Murat compte entrer à Florence dans quinze jours. Autour de nous, les populations se soulèvent; les augures sont favorables; mais chacun doit payer de sa personne. Il faut plus que du dévouement, il faut de l'héroïsme antique, il faut des actes sublimes et irréfléchis, entends-tu, Émile? Songe qu'une heure de retard peut te flétrir, qu'une résolution instantanée doit te couvrir de gloire; songe que le sort d'une armée dépend quelquefois d'un homme et d'un moment...

— C'est à merveille, dit Émile avec un sang-froid affecté; je partirai.

— Quand?

— Demain.

— Émile, adieu! Je partirai seul...

— Mon cher Pira, donne-moi le poste d'Horatius

Coclès à garder, après-demain, sur le *Ponte-Mole*, je l'accepte ; mais, au nom de Dieu ! ne me parle pas de partir sur-le-champ : c'est une folie, et une de ces impossibilités qui sont impossibles.

— J'ai engagé ma parole d'honneur d'arriver avec toi, au camp, vendredi à deux heures du soir ; pour être exact, il faut partir d'ici à neuf heures ; il en est sept. Felice Mattei s'est rendu garant comme moi de ton exactitude... Que dis-tu ?... voyons ?

— Mais ce n'est pas de l'héroïsme qu'on me demande ! c'est un véritable suicide ! s'écria Émile, les mains jointes par dessus sa tête.

— C'est un devoir de soldat, dit froidement Piranese.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?... on veut m'arracher... Non... je ne ferai que mon devoir... rien de plus... Je partirai demain...

— Demain, dis-tu ? Eh ! demain, le pouvoir d'une femme te demandera un jour encore, puis encore un jour. Ce soir, toute l'énergie de ta volonté t'appartient ; demain, tu seras le sybarite tourmenté par le pli d'une rose ; tu seras une femme demain !

— Pira, c'est inutile : toute ton éloquence antique ne prévaudra pas contre ma résolution. Je ne partirai pas !

Et le jeune homme fit quelques pas vers le quinconce du bal, comme pour briser là cet entretien. Piranese le rappela.

— Où vas-tu, Émile ?

— Je vais voir ma femme.

— Écoute, Émile...

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je regarderais comme mon plus mortel ennemi l'homme qui me forcerait de partir, s'il ne s'appelait Giampolo Piranese. Mon Dieu ! comme la manie de la guerre t'a saisi tout à coup ! Tu n'étais pas ainsi autrefois...

— Émile, encore un mot ; écoute !

— Veux-tu me répéter la même chose?

— Non... Eh! mon Dieu! voyez comme les plus vives amitiés se refroidissent!... Émile, donne-moi ta main...

— Tu trembles!... Tu es bien agité, Piranese!

— C'est que tu ne sais pas combien ton devoir... ton honneur...

— Oh! tu m'effraies!... Tout ton corps est en convulsion...

En ce moment, la cloche de la ville sonna l'heure du festin de noces; Émile tressaillit.

— Piranese! Piranese! dit-il, on appelle les mariés au festin; on ne danse plus... Calme-toi... montre ta figure de tous les jours...

— Mais tu partiras après le repas, Émile... dis?...

— Mon ami, reviens à toi... Ne prends pas autant de souci de mon bonheur...

— C'est une raillerie! Oh! tu plaisantes dans ce terrible moment, Émile!

— Eh! mon Dieu! je ne suis pas en humeur de railler... mais je ne crois pas le moment aussi horrible que tu le penses.

— Épouvantable! épouvantable! s'écria Piranese, les bras levés au ciel et le visage collé sur le visage de son ami; c'est un moment comme ce fleuve n'en reverra plus! Émile! appelle Dieu à ton secours... la foudre va t'écraser... j'aime Cécilia!

Émile poussa un de ces cris surhumains que nous trouvons dans nos rêves, et qui nous réveillent en sursaut; et sa tête tomba sur sa poitrine, comme si le bloc détaché de la montagne l'eût frappé au front. Piranese laissa tomber ses bras rudement, croisa ses mains, et, le visage incliné, il regardait Émile avec des yeux qui semblaient attachés sur la terre, et qui mentaient à leur direction.

Il y eut un silence de quelques instants.

La cloche appelait toujours les convives avec une obstination joyeuse.

— Il faut donc, dit Émile d'une voix sanglotante, il faut que je me précipite dans ce fleuve, tête première; cette cloche sonne le glas de mon agonie!

Émile avait dans son organe une telle expression de douleur, que Piranese fut bouleversé d'une émotion de tendre amitié : il contemplait cet excellent jeune homme, que le désespoir venait saisir dans les apprêts de ses noces, et qui accueillait par une plainte déchirante ce coup du sort immérité. Un intérêt touchant environnait ce gracieux étourdi dans sa toilette de bal, et tout brillant encore de cette élégance incomparable qui distingue la jeune noblesse parisienne. De poignants remords tombèrent dans l'âme de Piranese; il lui sembla qu'il venait de commettre un crime, d'assassiner le meilleur des amis. Par une de ces révolutions subites qui arrivent dans ces heures solennelles, Piranese passa de l'agitation extrême au calme réfléchi : la bonté du cœur, ce sentiment divin, l'emporta sur la violence de l'amour; il tendit les bras au malheureux Émile, comme pour le préparer par un geste amical à une parole conciliante et réparatrice.

— Viens, Émile, lui dit-il avec une voix douce et mélancolique, viens... Je t'ai blessé, le sang m'est monté au cerveau, ton cri d'agonie m'a rendu la raison; viens, je veux te guérir; pardonne-moi... Dans une heure, j'aurai quitté seul ma villa; seul, entends-tu?... Aime Cécilia, et sois heureux!

Émile regarda quelque temps Piranese.

— Oui, dit-il, cent fois cette horrible idée m'a traversé le cerveau, lorsque je ne pouvais me rendre compte de ton égarement; mais j'étais honteux de cette idée; j'en rougissais dans mon cœur... et puis...

O Piranese ! comme tu m'as trompé !... que de ruses de langage tu as tournées contre moi !...

— Eh ! mon ami, que pouvais-je faire ?... Mais les moments sont précieux ; viens ; il faut nous montrer à notre société ; dans une heure tu seras seul avec Cécilia.

— Et demain ?...

— Demain, seul encore avec elle... et toujours !

— Et l'armée ?... et Joachim Murat ?...

— Tout cela n'était qu'une ruse. Tu vois que je suis franc. Je voulais t'entraîner avec moi, et gagner du temps. Le roi ignore même ton arrivée à Rome. Oublie tout ce que je t'ai dit ; tout est faux...

— Oh ! que de mensonges contre un ami !

— Émile, tu me pardonneras... Viens, et composons-nous des visages de fête... Tu ne saurais croire combien l'aveu que je t'ai fait, dans mon délire, m'a soulagé le cœur ! Maintenant, je respire à l'aise... Viens !

— Piranese, donne-moi un peu de ton calme ; j'en ai besoin... Toutes nos scènes antérieures me reviennent à l'esprit... Oh ! que tu as été habile à me tromper, moi si confiant !...

La cloche sonna pour la troisième fois.

— Allons, dit Émile avec un soupir ; oublions... s'il est possible d'oublier !

Les deux jeunes gens remontèrent en silence la grande allée. Le couvert était mis sur la terrasse ; les invités avaient quitté le bal et la promenade, et se formaient en groupes inquiets devant le château. La comtesse Piranese, en apercevant son mari et Émile, fit distribuer les places, et invita la compagnie à s'asseoir.

Tous les visages se firent riants, et la table fut couronnée de convives.

XIII.

On ignorait généralement, dans cette société, les relations qui existaient entre la cour de Naples et la famille Piranese; mais on présumait que le comte avait rapporté de son voyage des nouvelles politiques fâcheuses que, par prudence, il n'ébruitait pas.

La marquise Piranese parut sur le perron, tenant par la main la jeune mariée; ces dames prirent leur place au centre de la table, à côté d'Émile; Piranese était en face; la comtesse, trois siéges plus loin. En tout, le nombre des convives s'élevait à quarante. Sur un signe de la comtesse, les musiciens d'*Argentina* et de *Valle*, rangés en amphithéâtre derrière la table, commencèrent une symphonie qui fut comme l'ouverture du festin.

Madame Piranese sauvait ainsi, par les distractions de la musique, bien des embarras aux convives. Cette noble femme avait seule conservé beaucoup de calme dans une situation équivoque pour tout le monde, et inexplicable pour plusieurs; elle avait su donner à son visage des lignes reposées, par une énergique résolution de l'âme. Rien ne vous fortifie, dans un moment orageux, comme une décision prise pour les extrêmes nécessités de l'avenir.

La symphonie achevée, on n'entendit plus que le bruit discordant qui s'élève d'une table tourmentée par des convives en fonction.

Ce silence était sinistre dans une fête : personne n'osait l'interrompre; chacun comptait sur son voisin pour entamer une de ces conversations qui commencent, à table, par des duos languissants, et finissent par un chœur général, où tout le monde parle à la fois.

Un noble savant de la famille des Piranese, Lorenzo Vascagli, interpella brusquement le comte par une question oiseuse.

— Cousin, croyez-vous que les trois colonnes que Camporesi a extraites des entrailles du Forum aient réellement appartenu au temple de Jupiter Tonnant?

Piranese regarda fixement Vascagli, et répondit au hasard :

— J'en doute fort, cousin Vascagli.

—Quant à moi, dit le comte Fiano, je penche pour le temple de Jupiter Stator. Qu'en dites-vous, Piranese?

— Mais cela pourrait bien être aussi.

— Il y a un fait évident pour moi, dit le savant Vascagli; un fait constant que j'ai établi. Le temple de Jupiter Stator était dans l'enceinte Capitoline; en voici la raison : dans sa première Catilinaire, Cicéron s'adresse au temple de Jupiter Stator, qu'il semble designer du doigt, comme très-rapproché : *Tum tu, Jupiter, qui iisdem auspiciis... à Romulo...* Vous voyez que c'est très-clair... N'est-ce pas, cousin Piranese?

— Cela me paraît assez clair, cousin Vascagli.

— Vous oubliez donc, dit le comte Fiano, que Cicéron parlait dans le temple de la Concorde...

— Qui était au Capitole, dit Vascagli.

— Sous le Capitole, dit Fiano.

— Dans le Capitole, dit Vascagli. Piranese, vous qui avez étudié cette question...

— Le temple de la Concorde était à côté de la prison Mammertine, dit Piranese.

— Vous faites erreur, dit Fiano ; il était vis-à-vis.

— Il était par dessus, dit le savant, sur le mur du *Tabularium*.

— Je pense, moi, dit un autre savant, Carlo Antonini, je pense que le temple de la Concorde n'a jamais existé.

— Oh! s'écria Vascagli.

— Un moment! un moment! dit Carlo Antonini; il m'est prouvé, dans une brochure que j'ai publiée, il m'est prouvé victorieusement que Cicéron assembla le Sénat, *in loco munitissimo*, au Capitole donc, et dans le temple de Jupiter Capitolin, qui prit, à cette occasion, et pour la seule circonstance, le nom de temple de la Concorde : ce qui était une invitation monumentale faite aux citoyens d'oublier leurs dissensions et de se réunir contre l'ennemi commun...

— Et comment appellerez-vous alors le temple qui est au pied de la roche Tarpéienne? dit le comte Fiano.

— Je ne l'appellerai pas, dit Antonini. Est-il bien nécessaire qu'une ruine ait un nom?

— Voilà une singulière conversation pour un festin de noces! dit la marquise Furinola en riant aux éclats, afin de donner une forte impulsion de gaieté à tous les convives.

— Mais c'est fort intéressant, ce que disent ces Messieurs! dit la comtesse Piranese.

— Oh! c'est vraiment une horreur, dit le comte Fiano, de parler d'antiquités devant tant de jeunes et jolies dames! Pour moi, je fais amende honorable.

— J'ai vu le moment où ces Messieurs se battaient pour le temple de la Concorde, dit la marquise Furinola, toujours riant avec une folie non contagieuse.

— Il nous a manqué Felice Mattei, dit le comte Fiano; c'est un habitué du musée de Vescovaglia. Où donc est-il, Felice Mattei, comte Piranese?

— Felice Mattei?... il voyage... en Sicile, je crois.

— Felice Mattei est en Angleterre, dit Carlo Antonini; il est auprès de la duchesse de Devonshire, qui a le projet d'exhumer la colonne de Phocas au Forum.

— Il n'y a point de colonne de Phocas au Forum, dit Vascagli.

— Ah! fort bien! s'écria la marquise Furinola; voila notre discussion qui recommence.

— Pourtant, Felice Mattei, dit Vascagli...

Il fut arrêté tout court par l'orchestre qui fit explosion à un signe de la comtesse Piranese. Les musiciens jouaient l'air de la VESTALE : *O toi, de mes périls le compagnon fidèle!*

Piranese remplit son verre, le porta à ses lèvres, en regardant amicalement Émile, et le salua; Émile fit la même chose, et sembla dire, par un signe, qu'il avait compris cette allusion à l'air de Spontini.

Les dernières mesures de l'air furent couvertes par un bruit de voiture et un galop de cheval. Tous les regards se portèrent avec inquiétude du côté de la grille.

Bientôt après, Luigi vint parler bas à l'oreille de Piranese.

— Faites approcher, dit le comte.

Un homme couvert de poussière descendit de cheval, et demanda M. Émile Dutretz.

Piranese lui indiqua du doigt son ami.

L'envoyé remit un pli à Émile.

Émile lut et pâlit; puis ses yeux étincelèrent et ses joues prirent une teinte écarlate.

— Comte Piranese, dit-il, connaissez-vous cela?

— Non, répondit Piranese avec un accent naturel.

— Voyons si vous le reconnaîtrez, quand vous l'aurez lu.

— Fais passer.

Émile lança le pli sur l'assiette de Piranese. Celui-ci lut le billet. Il était ainsi conçu :

« Sa Majesté le roi de Naples, ayant appris que le « brave officier français M. Émile Dutretz est à Rome, « l'appelle à son service, lui donne le grade de chef « d'escadron, et le prie de partir sur-le-champ pour

« joindre son corps. Les circonstances sont graves, et « le roi a besoin de bons officiers; il compte sur « M. Émile Dutretz. La maison royale lui fournira ses « équipements et son costume de campagne. Une « chaise de poste est à sa disposition.

« *De par le roi :*

« Le comte DAURE. »

Ce billet était revêtu du seing royal.

— Voilà qui m'étonne bien! dit Piranese après avoir lu le billet.

Un silence solennel, comme un pressentiment, régnait parmi les convives.

— Ah! cela te paraît étonnant! dit Émile avec un sourire de fou.

— Je n'y comprends rien...

— Personne d'ici n'a trempé dans cette odieuse trame?

— Personne, je te le jure, Émile!

— Vous mentez, comte Piranese!... dit Emile d'une voix de tonnerre et se dressant de toute sa taille.

— Émile! Émile! dit Piranese, quelle étrange plaisanterie me fais-tu là?

— Comte Piranese, vous êtes un lâche!...

Et il arracha le fanon où brillaient les armes de Piranese et le foula aux pieds.

Tous les convives se levèrent à la fois. Les dames se sauvèrent d'épouvante vers les allées. Les hommes se précipitèrent entre Émile et Piranese. On emporta Cécilia évanouie. La seule comtesse Piranese garda son sang-froid, et marcha vers Émile d'un pas résolu.

— Ne m'arrêtez pas! ne m'arrêtez pas! s'écriait Émile au comble de la fureur; je frappe le premier insolent qui me retient!

Et il faisait briller dans sa main un large couteau affilé comme un poignard.

Piranese était resté à sa place, foudroyé, anéanti, le front sur ses mains.

— Vous qui me retenez, vous ne savez pas qu'un ordre impérieux et sacré m'appelle! Laissez-moi partir, ou je vous révèle des choses qui feront trembler ce sol !... Si le comte Piranese veut me rejoindre, il sait où je vais !

— Oui, je te rejoindrai, dit Piranese d'une voix éteinte, et tu expireras de remords...

Personne n'entendit ces dernières paroles du comte.

Émile se précipita dans la chaise de poste, et les chevaux brûlèrent le pavé de la voie romaine.

Une heure après, de tout ce monde en fête, il ne restait plus sur la terrasse qu'une table dévastée, et deux personnes qui se regardaient avec effroi, le comte Piranese et sa femme.

— Cette villa est maudite dans ses fêtes! dit Piranese; l'enfer est dans cette atmosphère de parfums... Madame, vous partirez demain pour votre château de Tolentino, avec ma mère et votre fille. Ce lieu est désormais inhabitable. Moi, je vais où la fatalité m'appelle... Adieu, Madame, adieu!

XIV.

Nous sommes aux premiers jours du mois de mai 1815 : c'est la semaine des fleurs. Toutes les voix de la nature vous invitent alors à vivre d'une vie d'amour, dans cette heureuse Italie qui ne fut inventée que pour les arts et le plaisir.

Autour du château de Tolentino les collines rient dans l'azur, se voilent de draperies vertes, se baignent dans de petits torrents qui sont joyeux d'avoir brisé les chaînes glacées de l'hiver.

L'homme, né pour vivre peu, s'apprête sans doute

à savourer ce nouveau printemps, à serrer dans ses bras cette nature ressuscitée, à boire cette infusion voluptueuse d'or ou d'azur qui coule du ciel, à chanter ses amours avec les oiseaux et les cascades, à rire de volupté dans ce radieux horizon de bonheur.

Non, cela déplaît aux Autrichiens. Le général Bianchi a chargé ses canons, le 1er du mois de mai, contre les collines, contre les amours, contre les fleurs. Soldats stupides! que les hommes se tuent, pour tuer le temps, sous le ciel plat et ennuyeux de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, cela se conçoit; mais ici, et dans cette saison!

O divine Italie! pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font...

Les nuages montent, l'azur s'éteint, les oiseaux se taisent, les arbres pleurent; la campagne de Tolentino tremble sous le canon de Bianchi; la fumée de la bataille s'élève sur la colline comme une coupole de deuil. Par intervalles, la nue se déchire, et donne une ouverture au ciel : c'est Dieu qui veut voir Joachim Murat combattant pour ses autels et ses foyers!

Jamais le héros ne fut plus grand, lorsque chaque coup de son épée retentissait en face de l'Europe; aujourd'hui, c'est un duel obscur qu'il vient d'engager, seul contre une armée.

A Tolentino, quand Murat étend son bras, l'armée se courbe de terreur; elle se relève quand Murat, épuisé par une bataille de quinze ans, laisse tomber son sabre sur le flanc de son cheval; c'est contre lui que l'artillerie tonne, que les lignes de fusils s'abaissent, que les escadrons se précipitent, que les pointes des épées s'allongent; car l'ennemi n'en veut qu'à lui, ne nomme que lui; et lui, passe dans cet ouragan d'acier, de plomb, de feu, épouvantant la mort qui le cherche, éteignant les batteries, émoussant les glaives, côtoyant les boulets, écartant les balles avec son

souffle, écrasant les escadrons avec sa main; et il s'étonne de voir que l'ennemi soit encore debout; et il se rappelle ce jour impérissable où, sur la plage d'Aboukir, il prit un pacha, une armée, une flotte, un monde, et, fossoyeur sublime, les enterra tous dans le sable de la mer!

Une femme seule, dans ce vieux château qui domine la route de Tolentino à Macerata, une femme a écouté la formidable voix de la bataille, et a tressailli avec tous les échos des montagnes : c'est la comtesse Rosa Piranese. La nuit tombée, elle n'a plus rien entendu vers Tolentino, et elle pense que quelque grand désespoir vient d'être consommé. De temps en temps, la noble femme se lève, traverse les vastes salles du château, ouvre la croisée du perron et jette de longs et inquiets regards dans la campagne. Sous ses pieds, à des profondeurs effrayantes, mugit le torrent de l'Arno, qui court vers l'Adriatique; on voit luire ses grandes masses d'eau, à travers les clairières de la forêt de chênes qui semble soutenir le vieux château dans les airs. Au nord, la vue est bornée par les hautes montagnes de l'horizon maritime; au midi, des blocs énormes de rochers tombent du manoir sur la plaine, comme une cataracte de flots de granit, et font éclater çà et là, par leurs fissures, des bouquets de figuiers sauvages, de verveine, de thym et de genêts. Devant le perron serpente le sentier négligé qui, de colline en colline, mène à Notre-Dame de Lorette et aux petits villages qui avoisinent le saint couvent.

Rosa Piranese écoute et regarde; il n'y a que le torrent qui bruit dans cette immense et sauvage solitude. On dirait que tous ceux qui se battaient sont morts, et que le torrent chante l'absoute de leurs funérailles. Quelques étoiles luisent au zénith; mais le cercle de l'horizon est sombre, et les deux grandes constellations supérieures sont éclipsées par un voile

de nuées. Un air massif et chaud annonce l'orage. La terre a prêté tant de bitume, de salpêtre et de colère au ciel, que le ciel généreux veut rendre ses dons à la terre. Les forêts, inclinant leurs cimes, semblent saluer l'arrivée de l'ouragan, afin de se le rendre propice; le vent de l'Adriatique saute par dessus les monts, et apporte aux vallées les mugissements de cette mer. Après la tempête des hommes, la tempête du ciel. Dieu a retiré son azur et son printemps à l'Italie. Le tonnerre vient au secours de Joachim Murat!

La comtesse Piranese appelle le seul serviteur qu'elle ait gardé, et lui ordonne d'allumer les lampes qui pendent au vestibule, afin que le château devienne un phare dans cette sombre nuit.

Et elle s'assied, triste, dans un fauteuil, à côté d'un berceau vide, le berceau de Cécilia!

Des paysannes passaient sur le sentier de la montagne, et une voix triste chantait la prière lorétane des mauvais jours, prière des mariniers de l'Adriatique :

Un bruit monte de la vallée,
C'est la mort qui passe dans l'air;
Gagnons ma cabane isolée,
Aux lueurs pâles de l'éclair.
Mon pauvre enfant, que rien n'arrête,
S'est mis en mer quand l'aube a lui;
O Notre-Dame de Lorette,
Le ciel est noir, veille sur lui!

Le vent du midi qui se lève
Fane l'herbe et la fleur des prés;
On l'entend mugir sur la grève,
Dans les pins et dans les cyprès.
Mon pauvre enfant..., etc.

Étoile du marin qui pleure,
O Vierge que nous adorons,
Du haut du ciel, veille à cette heure
Sur la voile et les avirons!
Mon pauvre enfant..., etc.

Le chœur des femmes italiennes répétait le refrain; cette prière mélancolique arrivait de loin aux oreilles de la comtesse Piranese, et arrachait des larmes à cette femme virile que le bruit de la bataille n'avait pas épouvantée.

Elle regardait le berceau de Cécilia et le portrait en pied de son mari, suspendu à la muraille, entre deux tableaux représentant des charges de cavalerie, par Salvator Rosa. Le portrait souriait aux scènes de destruction, et semblait vivre seul au milieu des cadavres. Quelles pensées agitaient en ce moment l'âme de la belle comtesse amazone? Dieu le savait...

La porte du château s'ouvrit à l'appel d'une voix connue, et Luigi entra, dans un désordre effrayant. La comtesse ne se leva pas; elle fit signe au domestique de s'asseoir et de parler.

— C'est votre mari qui m'envoie auprès de vous, Madame...

— Mon mari est vivant! dit la comtesse les yeux levés vers le ciel.

— Oui, Madame... Je vais tout vous conter en deux mots. On s'est battu depuis le lever du soleil jusqu'au soir... une bataille d'extermination! M. le comte Piranese et M. Émile Dutretz n'ont pas quitté le roi. Ils ont enfoncé l'aile droite de l'ennemi, et la victoire semblait leur appartenir; mais le général Bianchi a reçu des renforts, et les Italiens ont été écrasés..... — M. Émile Dutretz a rencontré, le 6 avril dernier, à Florence, M. Felice Mattei; ils ont eu ensemble une explication très-vive au sujet de la lettre que M. Émile a reçue à la villa Piranese, le soir du repas de noce. M. Felice Mattei a avoué que c'était lui qui avait demandé cette lettre au roi de Naples, pour se venger du tour que vous lui aviez joué pour le mariage de son neveu. M. Émile Dutretz et M. Felice Mattei devaient se battre; mais votre mari a em-

pêché ce duel. Il a été convenu qu'à la première bataille, l'un des deux devait se faire tuer sous le feu de l'ennemi. Je vous assure qu'à Tolentino ils ne se sont pas ménagés. Le sort a frappé M. Felice Mattei : il est tombé, à côté du roi, en brave. Le duel s'est ainsi terminé. Voilà tout ce que M. le comte Piranese m'a chargé de vous dire; il vous enverra d'autres nouvelles demain.

— C'est bien, Luigi, dit la comtesse; c'est bien, je vous remercie... O mon Dieu! pardonnez-moi, je vous accuse d'injustice au fond du cœur! Un Bianchi a vaincu Joachim Murat!

— Ils étaient cent contre un, Madame, comme toujours!

— Luigi, allez prendre un peu de repos; vous en avez besoin, mon pauvre Luigi... Demain, à l'aurore, vous irez au couvent des Sœurs lorétanes, où ma fille Cécilia s'est retirée par mon ordre, et où madame la marquise Piranese l'a accompagnée pour lui donner ses consolations. Vous les rassurerez sur le sort de ceux qui leur sont chers.

Elle s'arrêta; un soupir sortit de sa poitrine, une larme tomba sur son visage.

— Entendez-vous, Luigi? reprit-elle avec un effort de voix. Vous leur porterez ce vase d'argent, qui contient mes cheveux... Regardez, Luigi, je n'ai plus de chevelure... Ce vase d'argent, j'en fais offrande au couvent hospitalier des Sœurs lorétanes... Vous m'avez comprise... Allez; je veillerai, seule, cette nuit... il y a bien longtemps que j'ai perdu le sommeil!

Luigi jeta un regard de compassion sur sa noble maîtresse, s'inclina, et sortit lentement.

L'ouragan de l'Adriatique désolait la grande forêt qui semble se détacher, par les quatre faces, des fondements du château, et combler les abîmes. Vu de loin, à la lueur des éclairs, le noir édifice, porté sur

les cimes ondoyantes des chênes, ressemblait à un vaisseau tourmenté par les vagues. Une harmonie lugubre pleurait dans le clavier des persiennes, et allait s'éteindre, d'échos en échos, dans la profondeur des galeries. Ainsi bercée, dans son manoir, aux convulsions de la forêt druidique et au mugissement de la tempête, la belle comtesse Rosa laissa tomber son front sur sa poitrine, et s'endormit de ce sommeil fiévreux qui brûle le sang comme l'insomnie.

Après deux heures de ce repos agité, elle fut réveillée par la voix de Luigi.

— On sonne, Madame... faut-il ouvrir? disait le serviteur.

— On sonne, dis-tu?... Quelle heure est-il?

— Près d'une heure du matin.

— Certainement, il faut ouvrir. Que craignons-nous? il ne peut maintenant nous arriver que du bonheur... Ouvrez, Luigi.

La comtesse se leva, et sa main droite s'allongea sur une table où des armes étaient cachées parmi des lambeaux d'étoffes et de broderies. Lorsque la porte s'ouvrit, la plus blanche et la plus belle main de l'Italie pressait le pommeau d'un pistolet d'arçon.

Des bruits de pas fortement accusés résonnèrent sur les marbres du vestibule. Trois hommes entrèrent dans la salle où se trouvait la comtesse Piranese : ils jetèrent leurs manteaux, et se firent reconnaître du premier coup d'œil, malgré la faible lueur d'une lampe suspendue au lambris. La noble dame poussa un cri de joie qui s'adressait au premier arrivant : elle tomba à ses pieds et les embrassa.

C'était Joachim Murat...

Émile et Piranese accompagnaient le roi, et lui servaient d'aides de camp, braves, dévoués, et fidèles comme les Pignatelli et les Strongoli de Naples.

Murat était horrible de beauté guerrière; son ai-

grette et ses boucles de cheveux hachées par les balles, son uniforme sabré sur toutes les coutures, ses manches pendantes en loques glorieuses, ses éperons brisés, ses bottines tachées de sang humain, sa noble figure noire de poudre, tout son corps dévasté au feu de l'ouragan de Tolentino, attestaient des faits d'armes inouïs, un duel surhumain, engagé, face à face, avec chaque soldat de Bianchi, et avec toute l'armée à la fois. C'était un spectacle à convier le monde, et à le foudroyer d'admiration. Rien d'imposant à voir comme ce héros, bulletin vivant de nos triomphes, qui venait de frapper ses plus terribles coups dans le coin le plus obscur de l'Italie, sans obtenir les applaudissements mérités par ce sublime désespoir!

Si dans cette vieille salle du château, il y avait eu un seul spectateur d'une pareille scène, ses yeux ne se seraient pas portés sur les deux jeunes officiers qui suivaient Murat; le roi absorbait tout l'intérêt, toute l'attention. Cependant Piranese et son ami étaient dignes d'un regard.

Il était facile de voir que les deux jeunes gens avaient suivi Murat dans tous les sillons de fer et d'acier où il s'était précipité à Tolentino; la poudre avait noirci leurs épaulettes, les balles avaient troué leurs uniformes; mais, avec sa charmante fatuité militaire, Emile, cheminant à travers monts et torrents, rajustait pièce à pièce le désordre de sa toilette, lavait ses mains et son visage ensanglantés dans l'eau des sources, polissait sa chevelure, toute concrète de sueur et de poussière, et, dans cette restauration de costume au pas de course, se faisait imiter par Piranese : de sorte qu'en arrivant au château, ils étaient l'un et l'autre fort reconnaissables.

Leurs visages, superbes d'une pâleur virile sur laquelle tranchaient l'arc des moustaches et l'orbe étincelant des yeux noirs, leurs visages exprimaient une

de ces douleurs profondes, incurables, que la noble assurance et la fierté du maintien ne peuvent dissimuler. Soit fantaisie, soit prédestination, ils avaient lié à l'agrafe de leurs chapeaux des touffes de verveine arrachées aux sentiers voisins; et, sous cette espèce de couronne funèbre, avec leurs figures sombres et fatales, ils ressemblaient à deux victimes romaines vouées aux dieux infernaux de la guerre.

Joachim Murat releva la comtesse Piranese, qui, roulée à ses pieds et inondant le parquet des larges plis de sa robe blanche, ressemblait à la statue du tombeau de Paul III.

— Madame, dit le héros, nous venons vous demander asile pour quelques instants..... Permettez que je baise votre belle main, noble et loyale châtelaine.

Émile et Piranese effleurèrent aussi de leurs lèvres la main de l'héroïque femme.

— Je vous demande, dit le roi, un serviteur intelligent et sûr, qui connaisse la route de Naples par les montagnes du littoral de l'Adriatique.

— Sire, dit la comtesse, j'ai deux domestiques à vos ordres, les seuls qui nous restent; Votre Majesté choisira.

— Comte Piranese, dit le roi, choisissez vous-même; donnez un habit de paysan à ce domestique, et remettez-lui ce pli; c'est une lettre pour ma bonne Caroline.

— Je vais donc confier cette mission à Antonio, dit Piranese à sa femme; Luigi restera près de vous.

La comtesse fit un signe d'assentiment.

— Sire, dit-elle avec l'émotion que le dévouement inspire; Sire, vous êtes dans votre château, que demandez-vous encore à vos serviteurs les Piranese?

— Un verre d'eau, Madame, voilà tout; je meurs de soif.

— Luigi, dit la comtesse, Sa Majesté le roi de Naples a besoin d'un verre d'eau. Courez.

— Madame, dit Murat, si vous avez quelque chose de confidentiel à dire à votre mari et à votre gendre, je vais me mettre à l'écart ; agissez sans cérémonie.

— On oublie tout en votre présence, dit la comtesse avec enthousiasme ; je ne vois que vos malheurs, j'oublie les miens ! Qui oserait songer à d'obscurs intérêts domestiques devant la majestueuse infortune qui remplit ce château ?

Elle prit le plateau d'argent des mains de Luigi, s'agenouilla, et présenta la coupe d'or à Joachim Murat.

— Luigi, dit la comtesse, vous porterez aussi demain cette coupe et ce plateau sacrés au trésor de Notre-Dame de Lorette ; aucune lèvre profane ne s'en approchera plus... Sire, j'avais fait vœu de couvrir d'or la nappe d'autel de la Vierge lorétane ; j'ai oublié de remplir ce vœu : Dieu m'a punie !... Je le remplis aujourd'hui, et trop tard !

— Votre offrande me portera bonheur, dit le roi ; à l'aube, Madame, nous prendrons notre revanche de Tolentino. Mon armée repose, en ce moment, là tout auprès ; elle est ralliée, forte, et pleine d'ardeur encore. Dans ma marche, je me suis detourné, Madame, pour vous faire ma visite, et vous dire combien je suis sensible à votre dévouement.

— Sire, désormais, je ne vous quitte plus... Oserai-je demander à Votre Majesté la grâce de vouloir bien m'attendre un instant ?

Le roi s'inclina courtoisement devant la comtesse, et sourit avec bonté. La comtesse sortit de la salle.

— Comte Piranese, dit le roi, à quelle distance sommes-nous de Macerata ?

— A deux heures de marche, Sire.

Joachim Murat ouvrit une croisée, et regarda le ciel en silence.

— La tempête se calme, dit-il; nous aurons un beau jour demain... Oh! si quelque voix de là-haut pouvait me dire ce que fait, en ce moment, mon bien-aimé frère, notre glorieux Empereur!

— Sire, dit Émile, une voix terrestre vous répondra : Il décrète une victoire contre les alliés.

— Dieu le fasse!... Tolentino est un présage de malheur!... Comte Piranese, votre domestique Antonio est-il parti pour Naples?

— Il part à l'instant, Sire.

— Vous lui avez donné toutes mes instructions?

— Oui, Sire.

— Ma bonne Caroline recevra de tristes nouvelles; mais c'est aussi une femme de cœur; c'est le sang de Napoléon; c'est la race des femmes fortes...

— Il y en aura deux en Italie! dit un jeune et charmant officier qui entrait vêtu d'une polonaise, et la toque varsovienne à la main.

Un trio d'admiration éclata dans la salle. Rosa Piranese avait quitté les habits de son sexe, et s'était faite soldat.

— Sire, dit-elle, voilà le costume que mon mari a rapporté de sa campagne de Russie; c'est mon cadeau de noces...

— Quoi! Madame, dit le roi, les mains jointes, vous nous suivez au camp?

La comtesse prit une pose sibylline, sa figure rayonna d'inspiration; elle dit avec feu :

— Au plus galant, au plus brave, au plus antique des rois, il fallait pour dernière escorte une femme, un Français et un Romain. Nous voici.

— Admirable! s'écria Joachim; Madame, donnez-moi votre bras. En avant, Messieurs! Le ciel est pour nous. Marchons!

Et ils sortirent d'un pas déterminé.

Il ne fut donné qu'à un pauvre chevrier de voir,

dans cette mémorable nuit, passer le grand Joachim Murat escorté de cette trinité symbolique et vivante qui résume tout ce qu'il y a de gracieux, de chevaleresque et d'héroïque dans ce monde.

XV.

Il est une phrase si incroyable que toute plume se révolte en l'écrivant ; celle-ci :

Joachim Murat fuit devant ses ennemis !

A Macerata, tout a été consommé ; c'était une appellation de malheur, un nom composé de syllabes fatales, une épitaphe en un seul mot : Macerata !...

Le roi de Naples a passé sur le chemin de toutes les balles, de tous les boulets ; il a insulté la Mort jusqu'à la moelle de son squelette : la Mort l'a relancé vivant, malgré lui, hors du champ de bataille, et tous les feux de Macerata se sont éteints ! Le combat n'a pas été long.

Le jour baisse.

Le roi, entraîné par une suite peu nombreuse d'officiers dévoués, a gagné les gorges impraticables de l'Adriatique.

Au coucher du soleil, il descend du haut de *Monte-Rosso* dans l'étroite vallée où le torrent de l'Arno mugit au fond d'un lit d'abîmes qui se prolongent jusqu'à la mer. En face de Monte-Rosso, de l'autre côté du large torrent, se dresse une montagne à pic qui coupe brusquement la retraite, et qu'il faut franchir pour atteindre la route du littoral.

L'armée victorieuse s'est disséminée pour se jeter, de tous côtés, à la poursuite des Italiens. Trente soldats ennemis, des plus braves et des plus agiles, n'ont pas

perdu les traces de Joachim Murat, et s'acharnent après lui, dans l'espoir de le saisir mort ou vivant. Divisés en trois bandes, ils ont résolu de suivre jusqu'à la nuit les routes tortueuses qui descendent à l'Adriatique. Des deux parts, les munitions on été épuisées ; il ne reste que l'arme blanche pour les combats singuliers.

Le roi, escorté de quelques lanciers, remonte les rives du torrent, comme s'il eût voulu rentrer à Tolentino, et à deux milles de Monte-Rosso, franchit l'Arno ; puis, se lançant au hasard sur des chemins impraticables, dans la direction du midi, il remet au ciel le soin de le conduire à Naples. Hélas ! il était écrit que le héros ne trouverait que trop bien ce fatal chemin !

Le comte et la comtesse Piranese, Émile Dutretz, Luigi et quelques soldats italiens se sont séparés du roi avec la noble intention d'attirer sur eux l'ardeur de la poursuite, et de donner le change à la meute de sbires acharnée sur les traces du héros. Ce stratagème du devouement a réussi. Le comte Piranese, avec sa taille et son maintien superbes, relevés encore par un deguisement de costume fait à la hâte, est parvenu à fixer particulièrement l'attention d'une de ces bandes d'ennemis qui courent sur Murat. Nos glorieux fugitifs ont descendu le Monte-Rosso, et sont arrêtés par le torrent.

Dans son tableau des *Chasseurs*, Salvator Rosa a peint ce site sauvage. Le mur gigantesque et presque infranchissable qui s'élève au couchant est d'un ton jaunâtre ; des touffes de pins et de chênes nains jaillissent horizontalement de toutes les fentes de cette montagne abrupte. et lui donnent un sombre caractère de désolation ; le sol est jonché, au pied, d'énormes blocs de granit que les coups de foudre ont détachés de la cime en laissant au flanc du mont une empreinte éternelle. Du côté de la mer, la vallée se

rétrécit horriblement, et ne laisse au torrent que dix pieds de gouffres pour se précipiter dans l'Adriatique. Rien n'atteste le passage de l'homme dans cet épouvantable défilé. Depuis la création du monde, les échos n'y répètent, sans fin, d'autre bruit que la voix sourde du torrent qui jette son écume aux masses de lianes flottantes sur ses deux rives. Une nuit noire couvre les mystères de cet Achéron terrestre, et l'aigle seul ose le franchir.

Luigi et deux soldats italiens déracinèrent un arbre mort de vieillesse, et le jetèrent comme un pont sur le torrent.

— Passez la première, dit Emile Dutretz à la comtesse.

L'héroïque femme tenait ses yeux fixés avec une préoccupation triste sur un soldat qui descendait des hauteurs de Monte-Rosso, en s'aidant de sa carabine comme d'une troisième jambe, et qui, s'arrêtant de distance en distance lorsque des blocs carrément solides lui servaient de piédestal, plaçait sa main gauche en auvent sur ses yeux, et cherchait indubitablement le roi dans le groupe des fugitifs.

La petite escorte de la comtesse s'était rangée sur une seule ligne, tous l'épée à la main. Émile avait mis bas son uniforme, et, la tête nue, les bras nus et croisés sur la poitrine, la tête inclinée à gauche d'une façon négligente et railleuse, il s'était posé en habile maître d'armes qui a jeté le gant à dix spadassins, et qui les attend sur le pré.

— Holà ! maîtres ! cria le jeune Français aux ennemis, vous êtes bien lents à descendre; voulez-vous que j'aille vous donner la main ?

Et, se tournant vers ses camarades : — Passez, passez, Messieurs, je veux être le dernier. A toi donc, Piranese; donne la main à notre adorable amazone : c'est Antiope au pont du Thermodon. Laisse-moi le

rôle que je te demandais l'autre jour, le rôle d'Horatius Coclès, avec un œil de plus.

Le défilé sur le pont mouvant se fit avec lenteur; déjà, les plus vifs des ennemis étaient arrivés au fond du val, et attaquaient, le sabre à la main, notre jeune officier français qui s'était retiré au milieu du pont comme dans un défilé où il n'avait à combattre qu'un seul homme. Émile, s'appuyant de la main gauche sur un rameau dépouillé qui se détachait du pont de bois comme une rampe naturelle, blessait ou tuait impitoyablement, renvoyait au val ou jetait au gouffre les méprisables ennemis qui s'offraient à sa foudroyante épée; de l'autre côté, du côté des siens, personne n'osait venir à son aide, de peur que le moindre mouvement imprévu ne fît perdre l'équilibre au noble champion suspendu sur l'abîme; mais tous, l'épée haute, le poing fermé, la poitrine en avant, se tenaient prêts à remplacer Émile au poste périlleux, si quelque malheur arrivait. La belle amazone de Tolentino ne voyait que son mari, ne veillait que sur lui, et son regard, traversant le pont de bois sans s'y arrêter, cherchait encore aux dernières lueurs du jour le formidable chasseur tyrolien, ce démon de la montagne, qui destinait une balle infaillible à la poitrine de Murat.

Émile, déjà cinq fois victorieux, semblait épuisé par ses efforts sublimes; l'arbre ruisselait de sang, le pied craignait de frapper sur ce pont humide, de peur d'entraîner le corps; un nouvel adversaire, un Hongrois gigantesque, armé d'un sabre long à deux tranchants comme un poignard démesuré, entra en lice et croisa le fer avec le jeune Français.

Le crépuscule jetait son pâle rayon sur cette scène de mort.

On entendit un grand cri, puis un coup de fusil qui réveilla les mille échos de la vallée.

Piranese soutenait dans ses bras la comtesse frappée d'une balle. Cette divine femme avait vu le chasseur tyrolien abattre sa carabine; elle avait poussé un cri, elle avait embrassé le comte, elle avait reçu le coup destiné au roi... Jamais soldat n'eut un plus noble bouclier. A ce cri d'épouvante, à ce terrible coup de feu qui tombait avec la nuit, Émile se retourna involontairement du côté des siens, et glissa dans le sang; son ennemi fit un pas vers lui; Émile embrassa les rameaux desséchés de l'arbre, mêlés aux feuilles massives des lianes, et para le dernier coup porté...

— Jetez le pont dans le torrent! s'écria-t-il.

Et il fit un effort surhumain pour s'élancer sur la rive; mais le point d'appui faillit sous ses mains; les rameaux qui le tenaient suspendu sur le gouffre craquèrent, les lianes se déchirèrent sous le poids du corps.

— Tu ne m'as pas touché! cria-t-il au géant hongrois; et l'on n'entendit plus qu'un bruit horrible dans l'abîme, et des flots d'écume jaillirent sur le pont ensanglanté.

Dans le même moment, une autre scène déchirante se passait au pied de la montagne à pic, et sur un lit de roche. Le comte Piranese avait porté sa femme à vingt pas du torrent, et il recevait ses derniers soupirs.

— Je meurs contente, disait l'amazone d'une voix d'agonie; tu as pleuré sur mon front, je sens tes larmes, elles me brûlent. M'aimes-tu donc toujours? dit-elle en prenant la main à son époux.

— Oh! s'écria Piranese avec des sanglots, que Dieu prenne ma vie si je mens! toujours! toujours!

Et il colla ses lèvres sur la bouche de sa femme.

— Piranese!... si tu m'aimes... jure-moi de ne jamais épouser ma...

Elle ne put achever, elle expira. Le comte tenait sa main levée pour faire le serment.

— Morte!... morte!... dit-il en souriant comme on sourit à l'enfer. Le nom de Cécilia s'est arrêté sur ses lèvres!... ce nom l'a tuée!... pauvre femme!

Et il appela Luigi.

— Luigi, dit-il, veille à côté de ta pauvre maîtresse, et pleure pour moi sur elle, pendant que je la vengerai.

Le domestique répondit par des larmes.

Piranese ramassa son épée, étreignit la garde à deux mains, et un accès immense de colère le sauva du désespoir.

— Montagnes de Macerata, soyez maudites! s'écria-t-il... maudites comme les montagnes de Gelboé!

Et il courut au pont, pour chercher la mort et venger sa femme et son ami.

Il n'y avait plus même à espérer cette consolation du soldat. L'arbre avait été jeté au torrent par un soldat italien; le champ du combat était désert.

Piranese crut distinguer dans le lointain le chasseur du Tyrol qui escaladait le Monte-Rosso avec l'agilité d'un daim. C'était sans doute un homme poussé par une vengeance particulière et mystérieuse; on l'a revu depuis, au Pizzo, dans l'escouade des assassins de Murat; cette fois, il ne manqua pas son coup!

Piranese s'achemina lentement dans les ténèbres, vers le lit de roche tumulaire où gisait le corps de sa femme; c'était un spectacle d'éternelle douleur! Piranese le contempla longtemps avec des yeux délirants; puis, faisant un effort impossible, il dit à Luigi :

— Je vais remonter la rive droite du torrent, jusqu'au pied du château de Tolentino; je t'enverrai les chevriers de la montagne, ils t'aideront à porter ta malheureuse maîtresse à l'église du couvent des Sœurs lorétanes; tu leur donneras une poignée d'or... Moi, je serai au couvent à la pointe du jour. Adieu,

Luigi; serrons-nous les mains, mon ami... Tu n'as plus de maître; le château de Tolentino est à toi.

Il donna au cadavre un embrassement suprême, et, prêtant l'oreille aux plaintes sourdes du torrent qui remplissaient le val d'une harmonie de deuil, il dit :

— Adieu pour toujours, mon noble ami ! ma noble femme !... cette vallée vous pleurera ainsi éternellement !

Il regarda le ciel, et sembla s'inspirer de quelque résolution soudaine et consolante, car ses larmes tarirent, et son visage se fit calme.

— Ne pleure plus, dit-il à Luigi; les larmes ne doivent couler que sur les malheurs vulgaires; elles sont une insulte aux infortunes inouïes; l'homme est assez fort pour regarder d'un œil sec ce qui lui vient de l'impitoyable fatalité.

Et il remonta la rive du torrent, seul et tout rempli de la pensée qui l'avait secouru dans son désespoir.

ÉPILOGUE.

Le lendemain, au parloir du couvent hospitalier des Sœurs lorétanes, un pèlerin consolait deux femmes éplorées auxquelles il venait d'annoncer des nouvelles accablantes :

— Oui, c'est ainsi, leur disait-il, ma mère; c'est ainsi, ma chère fille Cécilia; Dieu l'a voulu... Nous étions cinq : vous, madame Piranese, ma noble mère; vous, ma fille Cécilia; ma femme, mon ami et moi; nous aurions pu vivre dans un bonheur à faire envie aux anges... Eh bien ! la fatalité a brisé nos liens, sans qu'un de nous ait pu trouver un reproche à faire aux autres; tout a été combiné ainsi... les coupables étaient innocents; le hasard avait tout fait.

La marquise Piranese et Cécilia fondaient en larmes.

— Oh! oui, la fatalité a tout combiné! dit la jeune épouse, veuve avant l'hymen.

— Pour moi, dit le comte pèlerin, ma résolution est prise.

— La mienne est prise aussi! dit Cécilia en essuyant ses pleurs et avec une voix assurée.

— La vôtre, Cécilia? dit Piranese.

— Oui, Monsieur... oui, mon père... Ce couvent a été mon refuge, il sera mon tombeau. Je prendrai le voile, et je commence aujourd'hui mon noviciat.

— J'ai peu de jours à vivre, moi, dit la marquise; je reste ici, je consolerai cette pauvre enfant, après Dieu.

— Et moi, dit le comte se levant, je ne serai pas indigne de vous... Adieu... au revoir dans le ciel!

La cloche de la prière qui sonna sur ces paroles abrégea les instants d'une bien cruelle séparation.

Le noble pèlerin prit le chemin de Rome, et arriva deux jours après sur la montagne où s'élève la chartreuse de Notre-Dame des Anges, bâtie par Buonarotti. — C'est de ce portique, dit-il, que je descendis un jour à ma villa pour prendre une épouse parmi les filles des hommes; aujourd'hui je quitte un cadavre pour remonter à ce portique.

Il entra au cloître, et la sérénité rayonnante de ses quatre galeries infusa dans son âme un baume inconnu.

— Voici la tente du Thabor, dit-il au supérieur en se jetant à ses pieds; mon père, accueillez-moi.

— Mon fils, relevez-vous, dit le vieillard cénobite; je vous attendais.

FIN D'UN AMOUR DANS L'AVENIR.

MARIA.

MARIA.

Après une représentation des *Puritains*, au *King's Theatre*, à Londres, en juillet 1838, je sortis avec le célèbre artiste L..... pour respirer un peu de fraîcheur dans *Portland Place*. La journée avait été brûlante, et la soirée aussi. Minuit sonnait à Saint-Martin.

Nous entrâmes au parc Saint-James; il y avait beaucoup de monde, mais de ce monde nocturne et fantasque, inconnu du soleil. La grande pièce d'eau étincelait de la double lumière de la lune et du gaz. C'était, sous les arbres, une espèce de jour d'un violet clair, comme celui qu'on fait au théâtre avec des verres de couleur. Des Anglais péripatéticiens lisaient les journaux de la nuit, assis sur des banquettes; des sentinelles gardaient je ne sais quoi sur l'escalier de *Carlton House;* des ombres blanches de femmes erraient dans les allées comme des tourbillons d'âmes élyséennes au bord du Styx; personne ne parlait dans ce monde vagabond et étrange. On eût dit que tous

les somnambules de Londres étaient venus faire leurs exercices de nuit sous les arbres de ce beau jardin.

On sait que L..... est un des premiers artistes de l'Europe; mais ses amis savent qu'il est aussi le causeur et le conteur le plus brillant et le plus gracieux qu'on puisse entendre. L..... a beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup observé. Sa mémoire est pleine de délicieuses histoires, son esprit est plein d'idées. On l'écoute avec autant de charme qu'on lit un beau livre. C'est surtout dans ces heures tranquilles où les entretiens ont tant d'attrait, que j'aimais à écouter le grand artiste, soit qu'il me parlât de Naples, en entremêlant ses récits de quelque cantilène de Chiaïa; soit qu'il me parlât de sa vie d'Angleterre, toute pleine de triomphes : passant ainsi du Midi au Nord, du soleil à la brume; tantôt lazzarone, tantôt philosophe, toujours spirituel et éminemment observateur.

Cette nuit-là, il s'abandonna de verve à cette causerie intime qu'inspire une fraîche promenade d'été. Il me raconta une simple histoire que j'aurais voulu écrire sous sa dictée, et peindre avec des couleurs de palette plutôt qu'avec des phrases d'historien, parce que jamais ce papier froid et mort, ces signes conventionnels qui représentent des idées et des sensations; jamais ces plats hiéroglyphes de l'alphabet, enveloppés d'une feuille blanche comme d'un linceul, ne pourront remplacer la voix, les gestes, l'organe passionné, les modulations harmonieuses d'un narrateur éloquent. Il faudrait que chaque ligne de mon livre fût notée comme un *libretto* d'opéra, et que le lecteur pût entendre ces récits tels qu'ils ont été chantés par un poëte artiste; il faudrait que chaque page fût illustrée d'une de ces belles gravures anglaises où le burin colore comme le pinceau, afin que cette histoire conservât encore dans le sépulcre du

livre un peu de ces parfums que les fleurs, les arbres, le gazon, nous versaient avec les tièdes rayons de la lune, dans cette nuit de mélodie et d'amour. Telle enfin que mes souvenirs me la rendront, je veux essayer de la redire, cette histoire; je n'y changerai que quelques noms, parce que mes personnages ne sont pas des héros de roman.

J'écoutais encore le récit du grand artiste, et l'aube d'été blanchissait déjà la statue du duc d'York sur sa colonne, et les tours de Westminster aux extrémités opposées du parc. Le soleil montait à l'horizon quand cette histoire fut terminée. Je croyais sortir d'un rêve; il me semblait que je m'étais endormi sur la grande pelouse devant *Carlton Terrace*, et que je me réveillais, la tête remplie d'un nouveau monde d'idées, où le gracieux murmure de la mer, au golfe de Naples, chantait un trio avec la vague polaire de l'Océan et la rivière de Mersey, sur les grèves brumeuses de Liverpool. Une nuit de veille ainsi occupée donne à l'esprit l'incohérence de la folie. Cette brusque interruption de nos habitudes bouleverse le cerveau; tout prend un air étrange au premier rayon du soleil, mais plus étrange encore si l'on se trouve en pays lointain, et entouré de monuments qui servent, pour la première fois, de cadres à nos rêveries. Après avoir quitté le grand artiste qui m'avait conté cette histoire, je le suivis longtemps des yeux dans *Regent's street*, et je le vis disparaître dans la colonnade fantastique de *Quadrant*, où était sa demeure. Resté seul avec mon rêve, je rentrai dans ma maison de *King William street*, pour payer au sommeil l'arriéré de la nuit. A mon lever de midi, je courus au parc Saint-James, que le soleil éclairait à travers une gaze de brume qui jaunissait ses rayons. Je m'assis sur une banquette, et j'écrivis, dans toute la fraîcheur de mes souvenirs, les premiers chapitres de cette histoire, comme on

écrirait un rêve sous les premières impressions du réveil.

I.

Il y a cinq ou six ans, — la date importe peu, — deux jeunes gens causaient, après souper, dans une chambre de l'*Osteria-Nuova*, à Chiaïa, à Naples. L'un, âgé de vingt-cinq ans, se nommait Patrick O..... C'était un Irlandais voué à l'état ecclésiastique; son costume était sévère comme sa figure. Il avait des cheveux d'un blond ardent comme de l'or en fusion; ses traits, d'une régularité mâle, gardaient cette pâleur nerveuse qui ne vient pas des souffrances du corps, mais des inquiétudes de l'âme. Sur ce fond mat d'une figure tourmentée, luisaient deux yeux noirs et orageux comme des nuages remplis d'éclairs. La contraction du sourire semblait avoir été oubliée dans le mécanisme de ce visage qui exprimait tout, et à tout instant, excepté le plaisir. L'autre jeune homme était à peu près du même âge : il avait une belle figure brune, et des cheveux vagabonds d'un noir d'Érèbe. C'était le contessino Lorenzo C..... légataire à vingt ans d'une fortune immense, qu'il prodiguait sans l'épuiser. L'opulence rayonnait sur toute sa personne : il étalait avec un orgueilleux dédain une pléiade de diamants à ses doigts annulaires, et la constellation complète d'Orion, en rubis balais, sur son jabot de batiste; toujours prêt à jeter ses étoiles à un ami, à une femme, à un saltimbanque, à un indigent.

L'arrivée d'un domestique suspendit la conversation des deux jeunes gens. On venait leur annoncer que le vaisseau *l'Erinn* allait mettre à la voile, et qu'on n'attendiat plus qu'un passager.

Ce passager était Patrick.

Ils se levèrent vivement, et se dirigèrent vers le môle. Patrick, un pied sur la terre, et l'autre dans le canot, fit ainsi ses adieux à son ami :

— J'ai quitté Rome sans regret; j'y serais devenu sceptique et j'y aurais exercé, à l'exemple de tant d'autres, un sacerdoce d'habitude comme on fait un métier. J'aime mieux être prêtre dans quelque bourg catholique de mon Irlande. Je prendrai les ordres à Dublin, à la première ordination. Adieu, mon cher Lorenzo; nous nous reverrons quand Dieu le voudra.

— Patrick, répondit le jeune Italien, dans quelque position que le ciel te réserve, si jamais mon amitié peut te rendre un service, songe à moi, et ne songe à personne qu'à moi.

Ils se serrèrent énergiquement les mains, et le canot partit.

L'Erinn mit à la voile et cingla vers la haute mer. Patrick contempla longtemps, accoudé sur la dunette, le doux rivage de Naples, et descendit, à l'entrée de la nuit, dans l'entrepont pour se reposer. La mer était agitée, le vent contraire. Patrick prit le parti de s'endormir, pour laisser passer le mauvais temps sans être incommodé par la mer.

A son réveil, il fut bien étonné d'apprendre que *l'Erinn*, n'ayant pu tenir la mer, était rentré à Naples, et que les passagers avaient la faculté de descendre à terre. Il était alors huit heures du soir.

Patrick usa de la permission avec empressement. Il courut à l'hôtellerie, dans l'espoir d'y trouver Lorenzo; mais le jeune homme était sorti. Le garçon d'auberge dit à Patrick que son ami avait pris la di-

rection de San-Carlo, et que fort probablement il était à l'Opéra.

On jouait, ce soir-là, *Semiramide*.

Patrick hésita quelques instants par scrupule ; puis, se souvenant des facilités profanes que le clergé italien se donne volontiers à l'endroit du théâtre, il courut à San-Carlo, prit un billet de parterre et entra. Patrick avait toujours vécu loin des plaisirs et des spectacles mondains. C'était la première fois qu'il se mêlait à une foule dans une salle de théâtre.

San-Carlo retentissait d'instruments et de voix. On aurait dit que l'harmonieuse salle chantait avec toutes ses loges, car les sons de la scène et de l'orchestre, ne trouvant aucun obstacle dans l'ellipse immense, la remplissaient toute, comme un ouragan de mélodie élancé du golfe de Baïa. On était arrivé à la scène du *serment* et du *trône*. Le roi des Indes, le pontife, Arsace, les Syriens, le peuple, les mages, juraient fidélité à la reine de Babylone, dans une langue d'amour inouïe ; et Sémiramis, du haut de son trône, versait à pleine voix, sur tout ce monde en délire, des torrents de notes mélodieuses, comme des perles prodiguées à l'infini. Le chant du cor, tout rempli d'une volupté langoureuse, s'élevait par dessus toutes ces voix, comme l'écho de l'Euphrate, dans une nuit d'Orient, roule des soupirs ineffables qui montent au sommet de Babel. Le puissant amour, fils des siècles antiques, embrasait le théâtre et semblait avoir enfin trouvé une langue merveilleuse, oubliée dans Babel, pour réveiller un sens inconnu et exciter la terre à des folies sans nom, telles que les anges en accomplirent avec les filles des hommes, aux époques antédiluviennes, quand le monde trembla sous les hyménées des géants. Auprès de cette harmonie inconnue, chantée par des voix et des cuivres surhumains, toute parole ressemblait au bégaiement de l'enfance

ou au vagissement du berceau. C'était comme la révélation de ces hymnes mystérieux qui éclataient la nuit, dans les profondeurs des pyramides babyloniennes ou dans les chapelles souterraines d'Isis; c'était un écho de ce vent iduméen qui soufflait une volupté sanglante et fatale sur les villes maudites, et *changeait la forme des montagnes* dans une nuit de désolation; et toutes ces voix, ces chants, ces stridents accords du cuivre et de la corde, ces élancements de notes sublimes, cette éruption de mélodie incréée, toute cette furie d'amour semblait éclater, par un prodige des mages, sous les pieds divins d'une femme, belle comme le soleil d'Orient, embaumée comme l'Arabie Heureuse, vêtue de pourpre et d'or comme les reines d'Ophir et de Saba.

Le jeune ecclésiastique irlandais, qui venait d'entrer à San-Carlo pour y chercher un ami, oublia cet ami, s'oublia lui-même, et s'arrêta, debout, la main droite incrustée sur la première banquette, immobile, comme une statue, sous le saisissement de cette foudroyante révélation; son âme, subitement envahie par le démon de ces voluptés extérieures, fut vaincue avant la lutte, ainsi qu'il arrive au soldat imprudent qui passe désarmé sur les limites de l'ennemi et succombe avant d'avoir reconnu son erreur. Patrick garda sa position extatique jusqu'à la chute du rideau. Il vit et entendit ce rêve immense que Rossini nous apporta des lagunes de Venise lorsqu'il s'endormit dans la cité mystérieuse, ce sublime évocateur du passé. Le jeune Irlandais, fils de cette terre virginale qui assiste à l'éternelle symphonie de l'Océan et des montagnes, avait une de ces intelligences d'élite qui s'initient du premier coup au secret des grandes créations; il passait, sans transition, des innocentes harmonies de Palestrina à la furie musicale de la *Semiramide*, de la cataracte de Terni à la cataracte de

Niagara. Il n'eut pas même le temps d'appeler son ange gardien à son secours, afin d'obtenir la grâce d'une pensée pieuse, dans ce déluge de pensées profanes qui pleuvaient dans son cœur. Il fut emporté violemment à travers les cris de cette Babylone ressuscitée pour embrasser Balthazar et repousser Daniel. Tout fut saisi au vol, et recueilli par lui, et deviné d'inspiration dans cette fatale soirée; son oreille, son esprit et son cœur s'associèrent pour le servir et le faire marcher, sans rien laisser en arrière, à la conquête spontanée de l'inconnu. Mais peut-être encore cette musique, ces voix, ces chœurs, cette pompe, se seraient évanouis avec les ombres de la nuit, si toute cette séduction théâtrale ne s'était pas incarnée dans le corps d'une femme. Désormais, pour Patrick, ce long ravissement d'artiste était inséparable de la cantatrice superbe et rayonnante comme la Sémiramis dont elle portait le nom.

Depuis les jours antiques, où les cirques et les amphithéâtres versaient par les vomitoires un monde de spectateurs rassasiés d'un spectacle prodigieux, on n'avait pas vu, en Italie, pareille foule, le soir de cette représentation de *Semiramide*. La place publique et les rues avoisinant *villa Reale* étaient encombrées à la sortie du théâtre; si bien que Patrick fut roulé comme un brin d'herbe dans une mer orageuse, et emporté bien loin de son hôtellerie de Chiaïa. Au reste, cette foule qui faisait ainsi violence au jeune Irlandais lui était favorable en ce moment, car elle lui donnait un étourdissement qu'il aurait voulu prolonger à l'infini, ne voyant rien de plus redoutable que le calme et la solitude, après cette agitation secourable qui ondoyait autour de lui; mais aucune tempête n'est plus vite apaisée qu'une tempête de foule après un spectacle. Minuit sonne sur le silence et le désert, et de tout ce fracas de multitude folle, il

ne reste que les sons lents tombés des clochers voisins, symphonie monotome comme le chant qui invite au sommeil. Bientôt, de tout ce monde agité, Patrick seul était debout et veillant. Marchant au hasard, il était arrivé sur les rives du golfe, et là, comme brisé par la fatigue d'un long voyage, il s'assit sur une pierre, et médecin de lui-même, il se recueillit pour examiner sa blessure intérieure et lui porter un remède immédiat, sans attendre le lendemain.

Patrick était seul en réalité, mais une ombre l'avait suivi; une ombre plus terrible que celle de Ninus!

C'était pour Patrick qu'un poëte italien avait fait cette strophe :

« A Saint-Charles, cirque où l'on chante
« Sous un ciel tiède, au bord de l'eau,
« Quand expire la voix touchante
« Du jeune Arsace ou d'Othello;
« Quittant Venise ou Babylone,
« On va rêver sous la colonne,
« Près de la mer que nous aimons;
« Et comme une ouverture immense,
« L'opéra fini recommence,
« Chanté par la mer et les monts. »

Hélas! elle recommençait pour Patrick cette soirée d'enivrement, de mystère, d'émotion inconnue, de formidable volupté. Le spectre de Babylone se dressait dans les vapeurs diaphanes de la nuit, sur les flancs de cette montagne, qui elle aussi a brûlé des villes coupables ensevelies à ses pieds. Le vent nocturne, qu'un démon embaume de tous les parfums de Vénus Aphrodite, soufflait de l'archipel napolitain, dont les îles sont des cassolettes toujours fumantes; et cette langueur mystérieuse qui descendait de partout et conseillait l'adultère, semblait donner un démenti au Roi psalmiste, qui, la nuit, demandait à Dieu de le sauver de la flèche volante dans le jour, et de l'ob-

session irrésistible du démon de midi. Patrick était percé de la flèche qui vole à la lueur des constellations de minuit. Arrivé au délire de la pensée, il se persuada que tout ce qu'il avait vu à San-Carlo n'était qu'une vision de l'enfer, un verre d'optique placé par le démon devant ses yeux; que le monde n'avait pas assez de pouvoir en ses mains pour créer de pareilles réalités de séduction; que, parmi toutes les filles des hommes, il n'y avait pas une femme comme la puissante artiste, reine à San-Carlo; que le démon androgyne de la volupté, nommé Artasté dans les lieux profonds et maudits, avait pris un corps humain pour séduire un pauvre chrétien et l'arracher au service des autels.

Patrick fit un signe de croix, et il lui sembla qu'autour de lui toutes les formes se faisaient douces et riantes, et que des anges descendus sur cette terre la purifiaient des émanations infernales de la nuit. Plus tranquille après une courte prière, il appuya sa tête sur un oreiller d'algues sèches, et il s'endormit.

II.

Le soleil de printemps était levé depuis quelques heures, lorsque le jeune ecclésiastique irlandais se réveilla. Habitué, dès son enfance, à dormir aux étoiles dans les montagnes de Wicklow, il avait eu pour son repos une nuit aussi bonne qu'à l'hôtellerie de Chiaïa. A genoux sur la pierre du rivage, il fit sa prière du matin dans le plus magnifique oratoire que Dieu ait donné à l'homme pour recevoir ses hommages; et, trempant ses mains dans le golfe comme dans la conque d'un bénitier naturel, il oignit son

front de cette eau sainte qui remonte aux réservoirs du ciel.

Un souvenir vaporeux comme la gaze d'un songe reporta l'Irlandais vers les images sensuelles de la veille, et le jeune chrétien s'indigna de sa faiblesse, et fit un énergique appel à ses devoirs pour arracher de son cœur le dernier atome de cette lie impure qu'avait déposée en lui la coupe d'un démon. Les heures matinales sont pieuses : elles prédisposent l'âme à de bonnes résolutions, à de saintes pensées. Patrick écouta dévotement les voix qui parlaient autour de lui sur le golfe, la ville et les montagnes. C'était partout un hymne chaste entonné à la création. Il donna le sourire calme des élus à cette nature tranquille, pleine de son Créateur, et il s'achemina rapidement vers le port, avec l'espoir de prendre son vol vers la douce Irlande, à la faveur de cette sérénité du ciel qui réjouissait les mariniers.

— Oh! quand je te reverrai, se disait-il mentalement, vieille église de mon saint patron, vénérable métropole de Dublin, je me précipiterai à l'ombre de tes deux nefs, comme la jeune colombe sous les ailes de sa mère, et je ne craindrai plus rien de ce monde infâme et tentateur!

Comme il arrivait sur le môle, il vit venir à lui un domestique de Lorenzo, qui le salua et lui dit :

— Mon maître vous fait chercher partout depuis le lever du soleil; il a envoyé des cavaliers sur toutes les routes de Naples... Maintenant il n'est plus temps; *l'Erinn* a mis à la voile et il est déjà bien loin.

Et le domestique montrait du doigt la place vide où *l'Erinn* était amarré.

Patrick fit un mouvement nerveux, leva les yeux au ciel et soupira.

Le domestique croisa les bras et regarda le port. Il avait rempli sa mission.

Après une longue pause, Patrick, qui ne savait à quelle résolution s'arrêter, fit cette question au domestique.

— Où est ton maître?

— Mon maître, répondit celui-ci, n'est plus à la *locanda* de la Victoire; il est à la villa de Sorrente, et il m'a chargé de vous y conduire, si c'est le bon plaisir de Votre Seigneurie! Voilà votre canot, là, tout prêt avec quatre rameurs.

— Eh! s'écria Patrick, pourquoi ne parlais-tu pas d'abord de ton canot?... Vite, vite en mer! il y a une bonne brise... vite, vite à la voile et à la rame! nous atteindrons *l'Erinn*.

Et entraînant avec lui le domestique, il s'élança dans le canot, et délia lui-même les cordes de la voile roulée à l'antenne.

Le canot partit comme la flèche, et le visage de Patrick rayonna.

— Croyez-vous, dit Patrick au marinier du timon, qu'en allant de cette vitesse, nous pourrons atteindre *l'Erinn?*

— Atteindre *l'Erinn!* répondit le timonier avec un éclat de rire goguenard; si vous étiez oiseau, vous ne l'atteindriez pas... Ce n'est pas un bâtiment sicilien, celui-là; c'est un anglais. Comprenez-vous? c'est un anglais! le vent ne l'atteindrait pas!

— Essayez toujours, dit Patrick.

— Oh! nous pouvons faire une promenade, dit le marinier en riant; vous prendrez de l'appétit en mer.

Lorsque l'horizon se fut dévoilé dans toute son immensité, Patrick le mesura d'un œil mélancolique, et il n'aperçut aux limites de la mer que quelques petites voiles latines d'une blancheur éblouissante. C'étaient des bateaux de pêcheurs. *L'Erinn* avait disparu.

— Allons-nous à villa Sorrentina? demanda le timonier.

— Allons! répondit Patrick d'une voix désespérée. Et, se laissant tomber sur un banc, il garda un morne silence jusqu'à l'arrivée.

Là, rien ne put le distraire des réflexions pénibles qui l'accablaient en foule : ni la petite baie riante qui servait de débarcadère à la villa Sorrentina; ni les touffes d'orangers suspendues sur une eau calme qui réfléchissait l'or des fruits et l'argent des fleurs; ni l'aspect enchanté de la villa endormie dans les pins, les arbres de Judée, les palmiers et les acacias. Le milieu du jour l'eût trouvé peut-être encore dans cette attitude de désespoir, si la voix d'un ami ne l'eût réveillé comme en sursaut au milieu d'un pénible songe.

— Eh bien! Patrick, s'écria Lorenzo avec une voix joyeuse, tu relâches à Sorrente en allant à Dublin?

Patrick se secoua vivement et s'improvisa une assurance par nécessité. Il sauta légèrement sur la rive, serra les mains de Lorenzo, et fit une pantomime qui pouvait signifier :

— Me voilà ; je suis résigné à ce contre-temps.

— Je suis enchanté, moi, de ce contre-temps, dit Lorenzo; j'étais vraiment désolé de n'avoir pu te faire les honneurs de ma charmante villa. Regarde, mon ami; cela vaut bien la baie de Kingstown et le Kippure, n'est-ce pas?

— Cela est beau, dit Patrick; mais cela n'est jamais la patrie.

— Mon ami, souviens-toi de ce que je te disais, quand nous étudiions la philosophie au séminaire de la Propagande : Il n'y a pas de patrie sans orangers. Cet arbre essaie le climat et semble vous dire : Tu peux vivre ici, car j'y suis.

— Lorenzo, après quatre ans d'exil, je t'avoue que les forces me manquent, si je ne vois pas mon Érinne avant la fin du printemps.

— Enfant! tu la reverras, ton Érinne! mais tu te

reposeras un instant ici en passant. Comme j'ai repris ma gaieté, rien qu'en te revoyant! J'étais si triste hier soir, à mon arrivée de Rome à Naples! Et moi aussi, je suis exilé; moi, né à Sinigaglia, sur le bord de la triste Adriatique! mais j'adopte Naples et Sorrente, deux charmantes filles qui valent mieux que Sinigaglia. Ah çà! dis-moi, où as-tu passé la nuit, si je puis te faire pareille demande sans indiscrétion?

— La nuit? dit Patrick, s'efforçant de sourire... j'ai passé la nuit sur le bord de la mer... pour ne pas manquer le bâtiment.

— A merveille! la précaution était bonne... Et le bâtiment est parti sans toi? J'admire tes distractions... Et ton bagage? *L'Erinn* emporte ton bagage en Irlande?

Patrick fit un signe affirmatif.

— Tu n'as gardé que ce très-modeste habit de voyage... N'importe! je t'habillerai plus décemment.

— Et pourquoi?

— Voici. J'ai du monde à la villa... Cela t'étonne?.. Oui, je donne à dîner... à des amis... des artistes.

— Il y a des femmes! dit Patrick reculant d'un pas.

— Des femmes! non... non. Quelle peur des femmes! Sois tranquille... il y en aura une peut-être... une... mais ne t'effraie pas ainsi... ce n'est pas une femme...

— Et qu'est-ce donc?

— Tu verras... Nous serons gais, nous chanterons le *Dies iræ* de Pergolèse... nous boirons du champagne... C'est un petit dîner que j'ai improvisé, hier soir, dans les coulisses de San-Carlo, avec d'anciennes connaissances... Ne t'effarouche pas ainsi... Est-ce que tu n'es pas tolérant depuis ce matin? Que veux-tu? moi, je suis un mondain et un mauvais sujet,

comme un échappé du froc... Aussi, pourquoi mon oncle est-il mort?... je serais diacre comme toi, et bon chrétien comme toi... Un héritage et Naples m'ont perdu. Ote Naples et les héritages de ce monde, et je dis la messe à Saint-Jean de Latran. Naples, vois-tu! c'est le démon; et le Vésuve, c'est l'enfer. Voici le paradis terrestre. C'est dans ma villa qu'Ève a tenté Adam.

— Quel langage me tiens-tu là! dit Patrick avec ce ton moitié sévère, moitié amical, que prend un ecclésiastique qui sait compâtir aux faiblesses humaines. Vraiment, Lorenzo, tu me scandaliserais, si je n'étais si fort de la grâce de Dieu. Écoute-moi : je n'accepte pas ton dîner... Tu me donneras un appartement solitaire, je m'y cloîtrerai tout le jour; et si vous faites vos saturnales du côté du nord, donne-moi une chambre du côté du midi. Je prierai pour vous tous.

— Écoute-moi, Patrick, nous sommes seuls encore; ma flottille de canots chargés de convives n'arrivera que dans une heure. Tu as le temps de recevoir ma confession. Je t'ai trouvé hier à la *locanda* de la Victoire, en arrivant de Rome; depuis un an je ne t'avais pas vu. Bien des choses arrivent dans un an! le sage devient fou. Il n'a fallu qu'une minute au saint roi David pour voir Bethsabé au bain et pour aimer la femme d'Urie. Je n'ai pas la prétention d'être aussi expéditif dans mes passions. Il me faut un an pour me corrompre. Que diable! l'homme n'est pas parfait! J'ai donc quitté Rome après Pâques pour tomber à Naples, hier, à l'ouverture de San-Carlo. On jouait la *Semiramide;* je suis fou de cet opéra. Si l'on ne joue pas la *Semiramide* au paradis, je refuse la porte à saint Pierre. Tout cela est de l'hébreu pour toi, mon cher ami, mais je suis obligé de te parler hébreu. J'ai une idée dominante dans le cerveau, et je la jetterais à cet arbre s'il me manquait un audi-

teur. Patrick, récite un *Miserere* à mon intention : je suis amoureux!

— Je ne vois pas de mal à cela, mon fils : l'amour est permis à l'homme, l'amour chrétien. Jésus-Christ a institué le mariage.

— Je respecte infiniment le mariage, mon cher catéchiste ; mais je le cultive peu... Le mariage est une chose si sacrée, que je me tiens à distance par respect.

— Si c'est une passion mondaine que tu as au cœur, Lorenzo, il faut demander à Dieu la grâce de la combattre.

— Écoute, mon cher abbé : nous avons passé trois années ensemble au séminaire, tu t'en souviens? j'ai entendu donc trois fois trois cent soixante-cinq discours dans le genre de ceux que tu me fais. Il me semble que c'est suffisant.

— Eh! qu'attends-tu de moi? Crois-tu que je vais oublier mon ministère pour te donner des conseils impies? Si tu persistes dans tes égarements, je me tairai et je ferai à Dieu une sainte violence pour qu'il t'éclaire dans ta nuit et te conduise au chemin de la paix.

— Merci !

— Tu te fais plus libertin que tu ne l'es, mon pauvre Lorenzo !

— Oh! laissons les sermons à la chaire de saint Janvier.

— Comme tu voudras.

— Patrick, donne-moi ton secret : comment diable fais-tu pour être saint?

— Lorenzo, je ne suis qu'un pécheur ; le juste pèche sept fois par jour.

— Il est bien heureux, ce juste-là !

— Lorenzo, laisse-moi partir; ma présence ici gênera ta société, qui ne me paraît pas fort dévote, si j'en juge par toi.

— Tu resteras! tu resteras!... Partir! y songes-tu? sais-tu bien ce que tu perdrais en partant? Je veux que tu dises, à Dublin, que tu as dîné... devine...

— Avec?...

Et Patrick trembla.

— Avec notre grand Rossini, l'auteur de la *Semiramide!*... Eh bien! reconnais le pouvoir d'un nom, mon cher Patrick... te voilà tout bouleversé! tu es pâle d'émotion... Ah! c'est que tu es artiste, toi, à ton insu. N'est-ce pas toi qui nous a mis en musique, au Vatican, les lamentations de Jérémie? Je me souviens que ton *Aleph* me donnait des frissons. Tu es un grand musicien, te dis-je, parole d'honneur!... Voyons, as-tu le courage de partir maintenant?

— L'auteur de la *Semiramide* ne peut être qu'un démon.

Patrick roula des yeux sinistres et Lorenzo poussa un grand éclat de rire. Quand le rire fut calmé, il dit à Patrick, en l'entraînant vers la maison :

— Si Rossini est un démon, tu feras le signe de la croix à table, et il disparaîtra. Nous dînerons plus à l'aise avec un convive de moins.

— Lorenzo, tout bien réfléchi, je reste.

— J'ai deviné. Tu veux voir Rossini?

— Oui.

— Tu le verras. C'est un bon enfant, et pas plus démon que musicien! un farceur qui rit toujours! qui raconte un tas d'historiettes à mourir de rire, et qui déteste les gens sérieux!

— L'auteur de *Semiramide!*

— Eh oui, l'auteur de *Semiramide,* qui mange admirablement et ne parle jamais musique; le meilleur vivant que l'Italie ait nourri de macaroni. Tu vas le voir dans un instant, ce bon démon!... Va t'habiller... Tiens, voilà ma clé. Ce domestique t'indiquera mon vestiaire. Tu choisiras dans les nuances : brunes ou

gaies. Tous mes habits sortent de l'atelier du *Monte-Citerio;* c'est élégant au dernier point. Va, je t'attends; notre flottille ne peut pas tarder.

— Au fond, se dit à lui-même Patrick en montant au vestiaire; au fond, je ne transgresse aucune loi canonique. Il n'est pas défendu à un sous-diacre de voir Rossini. Qui sait même si Dieu ne m'a pas destiné à le convertir !...

III.

Tous les artistes du théâtre de San-Carlo, chanteurs, choristes et musiciens, garnissent le rivage de la mer, sous la villa Sorrentina. Lorenzo, en habit de gala, est à leur tête, tout prêt à leur donner un ordre que les artistes semblent attendre avec impatience. A côté de Lorenzo, Patrick se fait remarquer par sa contenance équivoque, et un costume accusé d'emprunt par la gaucherie avec laquelle il est porté.

On voit à un mille de distance la flottille des canots attendus. Elle est superbement pavoisée aux couleurs de Naples et Sicile: elle vole sur la surface de l'eau avec l'agilité d'une troupe de goëlands. Encore quelques élans des rameurs, et la colonie est arrivée.

Patrick se pencha mystérieusement à l'oreille de Lorenzo, et lui dit d'une voix émue :

— Ou mes yeux me trompent, ou quelque chose d'affreux se prépare... il y a une femme dans le premier canot!

— Je te dis que ce n'est point une femme! fit Lorenzo l'œil en feu; c'est un ange, une divinité, un miracle vivant... un phénomène qui parle, chante et rit... une vision, un songe palpable, un démon du paradis! mais ce n'est point une femme, Patrick...

Et il donna un signal aux choristes et aux musiciens.

Aussitôt les oiseaux cessèrent de chanter dans les acacias, et la mer fit silence. Le chœur de *Semiramide:*

Fra tanti regi e popoli,

attaqué d'abord par une seule voix de basse, puis répété par la foule, éclata en plein air, libre et joyeux, délivré des coulisses de carton peint et d'un soleil à l'huile, répandant au loin sur la colline, les bois, la mer, un enchantement divin. On aurait dit que les notes rossiniennes, élancées vers le ciel, retombaient en pluie de gouttes d'or sur des lames de cristal, et que toute la campagne se faisait harmonieuse pour saluer le créateur de la *Semiramide!*

Patrick invoquait son patron et désespérait de la grâce. La flottille abordait au rivage. Le chœur chantait toujours.

On entendit un long et mélodieux éclat de rire, un éclat de rire admirablement chanté comme un *concerto* de violoncelle, et une jeune femme s'écria :

— Très-bien! très-bien, mes amis!... Superbe! seigneur Lorenzo!... Jamais la reine de Babylone n'a été reçue avec cette pompe! N'est-ce pas, mon cher maëstro, qu'on ne chantait pas aussi bien à Babylone, vous qui avez vécu de ce temps-là?... A mon tour.

Et la femme, jetant aux branches d'un oranger son léger chapeau de paille, et laissant tomber sur son cou ses beaux cheveux noirs, entonna le *Fra tanti regi,* comme à San-Carlo. Rossini cueillit une orange et la mangea.

A la fin du chœur et de la scène, Patrick dit à Lorenzo :

— Ce lieu n'est pas bon pour moi... je vais me jeter dans un canot et rentrer à Naples.

Et il allongeait le pied déjà, lorsque Rossini l'aborda joyeusement et lui dit en lui serrant la main :

— Où allez-vous donc, jeune homme?... vous nous quittez?

Patrick rougit et balbutia quelques paroles décousues.

— Moi, je ne vous quitte pas, dit Rossini. Allons, mon enfant, vous êtes trop timide; prenez mon bras et *andiamo a cantina :* j'ai faim... N'est-ce pas, seigneur Lorenzo, que l'absinthe du golfe de Baïa vaut mieux que celle du café Anglais?... Oh ! le seigneur Lorenzo est sourd, il s'est emparé de la *diva !...*

Patrick, entraîné par Rossini vers la table du festin, ressemblait à un cadavre attaché à un corps vivant. Il ne sortit de son évanouissement moral que sur son fauteuil de convive et à la voix de Rossini, qui s'extasiait sur l'ordonnance du repas.

Le jeune Irlandais donna un coup d'œil rapide autour de lui, et il faillit succomber cette fois à son émotion, en se trouvant placé en face de Lorenzo et de la redoutable femme de San-Carlo. Il ne distingua que confusément les cinquante personnes qui couronnaient la table, cette foule était comme perdue dans les rayons de Sémiramis. Le voisin de droite, Rossini, restait seulement visible pour Patrick.

Le silence est ordinairement l'ouverture à la sourdine de tout festin d'artistes; mais, la première faim assouvie, un *tutti* de voix éclata avec plus ou moins d'accord. A la faveur du fracas du second service, Patrick reprit insensiblement ses facultés physiques et morales, et il se recueillit même pour tourner un compliment à ce grand Rossini, son voisin, qui avait eu pour lui tant d'affectueuse politesse sans qu'il le méritât. Raffermissant sa voix avec un verre de vin de Lacryma-Christi, Patrick se tourna vers le maëstro, et s'inclinant sur son assiette, il dit pompeusement :

— Cygne de Pézaro...

Rossini l'arrêta brusquement en agitant sa fourchette, comme un sceptre.

— Je sais cela, je sais cela, mon cher!...

— Harmonieux fils de l'Ausonie, continua Patrick.

— Oui, oui, touchez-moi la main, mon brave jeune homme, et laissons les cygnes et l'Ausonie en repos. Voulez-vous que je vous apprenne à faire une bonne sauce à votre filet? c'est bien simple. Coupez une tranche de limon, exprimez le jus dans de la poudre de piment d'Espagne et de bon carick de Java; délayez le tout dans un anchois fondu à l'huile, et vous m'en direz des nouvelles. Cette recette vient de M. de Cussi... inclinez-vous devant ce grand nom!

Rossini s'aperçut qu'il avait offensé Patrick, et, se penchant à son oreille, il lui dit :

— Est-ce que l'accueil que je vous ai fait ce matin ne vous a pas étonné?

— Quel accueil m'avez-vous fait? demanda Patrick avec cette dignité que prend subitement un homme fier qui croit avoir reçu une offense.

— Je vous ai abordé comme un ami de vingt ans.

— Un instant je m'en suis enorgueilli : vous ne me connaissiez pas...

— Je vous connaissais! je vous connaissais! dit Rossini avec une émotion qu'il s'efforçait de déguiser.

— Et où m'avez-vous vu? demanda Patrick d'un ton d'inquiétude.

— Hier soir, dit Rossini à voix très-basse, je cherchais un homme avec la lanterne de Diogène, à San-Carlo, et je vous ai vu.

— Moi? dit Patrick en pâlissant.

— Chut!... oui, vous, j'ai gardé votre visage toute la nuit, là, dans le front. Vous étiez superbe. J'ai fait *Semiramide*, pour vous et pour moi... maintenant

brisons là. Buvez un verre de champagne avec moi.

Puis, apostrophant Lorenzo :

— Seigneur Lorenzo, avez-vous dîné quelquefois chez Biffi, rue Richelieu?

— Souvent, seigneur maëstro.

— On y fait bien les *ravioli*. Savez-vous, Maria, le meilleur faiseur de ravioli à Naples?

— Non, répondit Maria.

Si Rossini eût noté ce *Non*, il ne l'eût pas fait plus harmonieux à l'oreille.

— Maria, poursuivit Rossini, envoyez, tous les jours à midi, au coup de l'*Angelus*, votre domestique au traiteur du *Violon-d'Apollon*, vis-à-vis de Saint-Philippe de Néri... Ravioli première qualité.

Et Rossini continuait à remplir le verre de Patrick. Le jeune Irlandais, sobre de profession et de pays, buvait imprudemment, par politesse et par distraction, tout ce que lui versait le créateur de la *Semiramide*.

Au dessert, l'exaltation bouillonnait dans sa poitrine, et la moindre cause devait le faire éclater au dehors.

La conversation qui venait de s'établir n'était nullement du goût de Patrick. Il s'attendait à un entretien merveilleux et relevé que devait faire naître naturellement la présence de Rossini et de la célèbre cantatrice. Au lieu de cela, il assistait à une dissertation sur les *ravioli*, la *pasta-frolla*, les *pickles*, la cuisine de Biffi; et ensuite, si de la cuisine on daignait s'élever à l'art musical, c'était alors une discussion furieuse sur les airs en *ut*, en *fa*, en *ré*, sur les *strette*, les *scherze*, les *cabalette*, les *accords de tierce*, les *andante*, les *allegro*, les *adajyo*, les *majeurs*, les *mineurs*, les *trémolo*, les *sotto voce*, et sur tout cet éternel vocabulaire technique, à l'usage des instrumentistes qui se plaisent à noyer la poésie et l'idée dans un dialecte magistral et assommant.

Rossini ne répondait à toutes les interpellations sur les *scherze* et les *cabalette* que par l'éloge du plat qu'il mangeait.

La célèbre cantatrice disait avec une grâce, un sourire divin, et un verre de punch glacé :

— Mon cher maëstro, je suis sincère, moi : je n'aime pas trop mon rôle de *Semiramide*... je n'ai point de cavatine à mon entrée ; c'est affreux ! j'entre au temple de Bélus comme dans ma chambre !... Faites-moi une entrée, mon cher Rossini.

— La mode du punch glacé, répondait Rossini, nous vient d'Angleterre ; c'est un excitant au rôti.

Patrick se leva, les yeux étincelants et la joue enflammée, comme un homme arrivé au délire de l'exaltation et à l'oubli de lui-même.

— Rossini ! s'écrie-t-il, vous chantez pour des oreilles de sourds ! Ces hommes sont trop savants pour vous comprendre ! Il vous faut à vous, dans vos auditoires, des intelligences simples et naturelles ; des imaginations poétiques où les broussailles de la science ne germent pas ! Rossini, vous avez bâti une pyramide nommée *Semiramide ;* mais, comme l'architecte égyptien, vous avez muré la porte et placé un sphinx devant.

Un premier violon se leva et apostropha Patrick. Mais l'Irlandais, avec un de ces regards et de ces gestes foudroyants qui suppriment la contradiction, s'écria :

— Silence à l'orchestre ! Il y a deux heures que j'écoute vos *bécarres* et vos *bémols ;* écoutez-moi à votre tour, ou mangez... Oui, *Semiramide* est une œuvre impérissable et qui ne peut vieillir, parce qu'elle était âgée déjà de quatre mille ans lorsqu'elle naquit. Toute musique a son point de départ, terrestre et connu. La religion, la liberté, la mort et surtout l'amour, sont le point de départ de l'harmonie

dramatique. Mais de quelle source est sortie la musique de *Semiramide?* à quelle impression humaine se rattache-t-elle? Il ne s'agit point de la savante combinaison des accords, mais de la pensée dominante qui plane sur cette partition incroyable et impossible. Rossini a dédaigné là tout ce qui fait le triomphe vulgaire et facile. Il n'y a point d'amour, point de passion charnelle, point de liberté qui se révolte contre la tyrannie; point de danse, point d'intérêt bourgeois; rien. C'est une fable renouvelée du déluge; un spectre dont on peut se moquer, si l'on ne croit pas aux spectres; une mère infâme, un Assur féroce, un grand-prêtre stupide; un Arsace efféminé qui joue l'homme avec un contralto. Eh bien! avec ces personnages usés jusqu'aux sandales dans les ornières de l'école; avec ce drame sans vérité, sans nouveauté, sans intérêt, Rossini a créé un monde; il a pris toutes ces antiquailles et tous ces pantins de la mythologie de Bélus, et il nous a rassasiés d'émotions inconnues qui nous semblent venir d'un sixième sens. Nous n'avons pas vécu à Babylone, nous ignorons absolument quelles mélodies couraient avec les vents dans les palmiers des jardins suspendus, et un mystérieux instinct d'artiste nous dit que toute cette ardente musique est pleine de parfums babyloniens, dans ses joies, dans ses fêtes, dans ses triomphes, dans ses terreurs, dans ses remords, dans ses tombeaux. Avant la *Semiramide,* vous ne deviez avoir que des œuvres courtes, belles dans certaines parties, mais expirant faute d'haleine. Dans la *Semiramide,* tout s'élance d'un foyer inépuisable; l'orchestre est comme un volcan qui prodigue les pierreries comme le Vésuve les atomes de cendre. C'est une puissance de souffle surhumaine, une aspiration colossale, comme si une pyramide entr'ouvrait ses flancs pour donner passage aux torrents d'air emprisonnés dans elle depuis Ninus. C'est une profusion

de richesses à épuiser tous les trésors de l'Orient !... Sémiramis, la grande reine, entre comme elle doit entrer, belle, tremblante et muette; l'hymne éclate autour d'elle, mais la coupable reine se tait. Voici Arsace qui arrive... écoutez ce qu'il chante, et dites si cela vous rappelle un mode connu. Écoutez son duo avec Assur, et dites-moi si jamais la musique, dans des proportions si étroites, a produit quelque chose de plus large, de plus varié, de plus opulent !... Écoutez ces airs de volupté orientale que les femmes de la reine chantent dans les jardins, et dites-moi si vous ne respirez pas le doux poison qui circulait dans le gynécée des reines adultères !... Écoutez le finale du *tombeau*, et dites-moi si jamais la métaphysique des terreurs surnaturelles a trouvé une langue plus formidable pour vous donner les frissons de la mort ! Après cette lugubre et terrible scène qui vous fait croire à l'incroyable, il semble que le pouvoir de l'artiste créateur ne peut aller au delà. Comptez sur Rossini : vous n'avez vu encore que le péristyle du temple... vous avez fait un pas; entrez. La même énergie de tons, la même vigueur d'haleine vous jettera d'autres merveilles. Rossini vous fera même assister à une scène qui est le prodige de l'art : il vous attendrira sur une mère couverte du sang de son époux, et qui embrasse son fils; Rossini tirera du néant, pour accomplir cette réconciliation impossible, des notes fondues dans le creuset céleste au jour de la clémence de Dieu !... Et ne croyez pas que tant de miraculeuses choses soient toutes l'effet des savantes combinaisons de l'art, ou même des inspirations solitaires du poëte; il est arrivé à Rossini ce qui ne manque jamais aux génies sublimes : le bonheur ! Sous l'obsession de son démon, Rossini obéissait souvent, à son insu, à une loi surnaturelle qui lui dictait les échos d'un monde évanoui. C'était l'association de deux natures, dont

une seule se matérialisait et prenait un corps humain; l'autre restait dans ces profondeurs de l'espace, où quelque invisible génie garde tous les trésors de joie, de colère, de douleur, d'amour, de flamme, que l'homme a dépensés depuis sa création!...

Patrick se laissa tomber sur son fauteuil... son visage était écarlate, ses cheveux hérissés s'agitaient comme des flammes. Il jeta sur la femme un regard dévorant; et, fermant les yeux, allongeant les bras sur la table, roulant son visage sur ses mains, il garda l'immobilité de la tombe ou du sommeil.

La stupéfaction était peinte sur tous les traits des convives. Rossini, le plus spirituel des hommes de génie, grimaça le sourire et chercha, pour la première fois, une plaisanterie de circonstance, mais pour la première fois il ne trouva rien. La belle Maria, convulsivement agitée, avait allongé ses bras nus et superbes sur la table; et, la poitrine en avant, les tresses déroulées sur les tempes et les épaules, le visage immobile, l'œil fixe et largement ouvert, elle ressemblait à un sphinx de marbre blanc, exhumé d'une fouille du temple napolitain d'Isis et Sérapis.

Mais de tous les convives, le plus merveilleux à voir était Lorenzo, le maître du festin et de la villa. Ce qu'il avait entendu, ce qu'il voyait, lui paraissait inexplicable; il continuait à regarder Patrick avec des yeux humides d'émotion, et bouleversés par une sorte de terreur. Personne n'osait hasarder une réflexion avant Lorenzo, et lui ne savait quelle tournure donner à cette scène sans nom. Tout à coup il se leva, doubla un des bouts de la table, et soulevant Patrick, il l'emporta évanoui ou endormi dans l'intérieur de la maison.

Un domestique vint annoncer, de la part de son maître, que le seigneur Lorenzo consacrait le reste de la journée à son ami malade, et que chaque convive était rendu à sa liberté.

Les invités, toujours silencieux, se levèrent et marchèrent lentement vers le rivage, où les rameurs les attendaient.

Ils étaient déjà bien loin, et la célèbre cantatrice n'avait pas encore quitté sa place.

— Madame, lui dit Rossini, songez que nous avons une répétition à quatre heures.

Maria fit un mouvement nerveux de la tête et des bras, comme si elle eût dormi éveillée, et qu'une voix l'eût arrachée à cet étrange sommeil; et, se levant avec une vivacité convulsive, elle dit :

— C'est juste... allons à la répétition.

IV.

Le lendemain de ce jour, Patrick se levait avec le premier rayon du soleil dans une chambre de la villa Sorrentina. Il ouvrit la croisée et respira, dans l'air frais du matin, le meilleur remède que la médecine puisse conseiller après une furieuse agitation.

Lorenzo entra; et les deux amis, un peu embarrassés l'un de l'autre, se serrèrent affectueusement la main.

Avec une question banale on sort facilement d'une position équivoque.

— Comment as-tu passé la nuit? dit Lorenzo avec une aisance affectée qui voulait ménager son ami.

— Fort bien, dit Patrick... Est-ce que j'ai été malade?

— Non, c'est une question d'habitude que je te fais.

Patrick ferma les yeux comme pour regarder sans distraction en lui-même quelque souvenir confus de la veille, et prenant la main de Lorenzo ;

— Mon ami, dit-il, viens à mon aide; que s'est-il passé hier? quelque chose me pèse, là, sur le front... Ai-je dormi longtemps?

— Quinze heures, dit Lorenzo en riant.

— Quinze heures!... J'ai fait des rêves étranges... Attends... attends... le brouillard se dissipe... je commence à voir clair... Oh! sainte pudeur!

Et il jeta son visage dans ses mains.

— Enfant! dit Lorenzo avec un accent d'affection touchante; enfant, ne prends donc pas la peine de rougir ainsi devant moi.

— Lorenzo, c'est décidé; je pars pour Rome aujourd'hui, j'irai me jeter aux pieds du Saint-Père.

— Eh! quel crime as-tu commis, innocent?

— Patrick!...

— Tu as bu du champagne et du Lacryma-Christi: voilà de quoi désespérer de son salut!

— J'ai bu l'enfer! s'écria Patrick.

Et il étreignit fortement sa poitrine dans ses bras.

— Mon ami, dit Lorenzo, parle-moi avec franchise; depuis hier, je suis bouleversé. J'ai passé ma nuit sur le seuil de ta porte pour écouter la voix de tes songes et obtenir une confidence de ton sommeil. Que se passe-t-il en toi de mystérieux, d'inexplicable, depuis hier?...

Patrick ne savait ce qu'il allait répondre, lorsqu'un domestique annonça sur l'escalier qu'il avait une lettre à donner à M. Patrick, de Dublin.

Lorenzo prit la lettre et la remit à son ami.

Patrick ouvrit et lut :

« My dear Sir,

« J'espère que vous serez assez bon pour accepter un déjeuner sans façon et frugal à la villa Barbaïa, au Pausilippe. Nous serons aussi peu de monde que vous voudrez.

« Je vous ai fait retenir, ce soir, à San-Carlo, une loge à côté de la loge du roi. On joue votre *Semiramide*. « MARIA. »

— Démon ! s'écria Patrick en froissant le billet dans ses mains... Tiens, Lorenzo, lis ! Est-ce un tour de l'enfer, celui-là ?

Lorenzo prit le billet, et sa figure se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Est-ce à toi ou à moi que ce billet est adressé ? demanda-t-il d'une voix éteinte par l'émotion.

Pour toute réponse Patrick remit l'enveloppe du billet à Lorenzo.

— Oui, dit le jeune Italien; c'est à toi : *A M. Patrick O..., de Dublin...* L'adresse est précise, c'est bien à toi... Et comptes-tu aller à cette invitation... mystérieuse, Patrick ?

L'Irlandais, les bras croisés sur sa poitrine, se promenait à grands pas et paraissait méditer quelque résolution.

— Patrick, poursuivit Lorenzo, il paraît que la belle actrice a découvert ton nom à l'hôtel de la Victoire... du moins, je suppose... Il paraît que cela lui tenait au cœur.

Patrick ne répondit pas. Lorenzo sortit un instant de la chambre, sans être remarqué de son ami, et dit quelques mots à l'oreille du domestique sur l'escalier.

Rentré, il prit vivement le bras de Patrick et lui dit :

— Mon ami, tu es appelé à la villa Barbaïa, le sais-tu ? Suis-je indiscret en te demandant si tu me quitteras pour ce déjeuner ?

— Eh bien ! s'écria Patrick, puisque l'enfer le veut, l'enfer sera content ! Oui, j'irai à la villa Barbaïa !

— Malheureux ! s'écria Lorenzo, tu renies donc tes devoirs ?

— J'appelle la grâce à mon secours, et la grâce ne vient pas !

— Patrick, songe à l'habit que tu portes !

— L'habit que je porte est le tien, je ne souille pas l'habit de saint Pierre. A quoi songes-tu, de me donner de si sages conseils aujourd'hui, toi si libertin hier?

— Patrick, tu vas me comprendre. Si j'avais reçu une invitation de cette femme, sans y voir figurer ton nom à côté du mien, j'aurais refusé.

— Oui, voilà seulement ce qui te révolte, Lorenzo. Tu es sincère?

— Très-sincère !

— Eh bien ! ce billet m'autorise à choisir ma société. Je t'invite.

— Quelle étrange plaisanterie me fais-tu là?

— Je parle sérieusement. Accompagne-moi à la villa Barbaïa.

— Non, non, mille fois non!.. je reste. Il n'y a pas un souvenir d'une ligne pour Lorenzo dans ce billet... L'intention de celle qui écrit est évidente... On veut être seule avec toi.

— Adieu, Lorenzo... Ma tête brûle; la volonté manque à mon âme; je suis sur une pente horrible : l'abîme appelle l'abîme; il faut aller au fond du gouffre.

— Adieu, Patrick.

— Où te reverrai-je, Lorenzo?

— A San-Carlo, ce soir.

— A San-Carlo!... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'abandonnez-vous? ce fut le cri du Fils de l'Homme sur le Calvaire!... Oui, Lorenzo, je sens sur mon front le sceau de la réprobation... A San-Carlo!

Et il fit un pas vers la porte pour sortir. Lorenzo, au comble de l'agitation, courut à lui; et prenant ses deux mains et mettant sa figure à deux doigts de la sienne, il lui dit d'une voix effrayante :

— Patrick, tu l'aimes donc cette femme?

— L'Irlandais jeta sur Lorenzo un regard mélancolique et lui dit :

— Adieu! adieu!

Et il sortit de la chambre avec une précipitation qui ressemblait à la folie.

Lorenzo s'assit et le suivit quelque temps de l'œil avec un sourire où perçait la malignité. Puis, il appela son domestique et lui demanda si ses ordres avaient été suivis. Celui-ci répondit que tous les canots de la villa étaient déjà bien loin, qu'il ne restait dans la baie qu'un batelet plat, sans rame, et à demi submergé.

— C'est bien, dit Lorenzo... Je vais voir rentrer mon Patrick, que j'ai fait prisonnier de guerre. On l'attendra longtemps à la villa Barbaïa ce matin, et à San-Carlo ce soir.

Une demi-heure s'étant écoulée, Lorenzo conçut quelque inquiétude, et il se leva pour jeter un coup d'œil sur le rivage. Sous les arbres, dans les allées, sous la grève, tout était désert et silence. Il appela son ami à haute voix et à plusieurs reprises. La réponse attendue ne résonna pas dans l'air. L'anxiété de Lorenzo augmentait à chaque instant.

— Mais cet homme est un démon incarné! disait-il à un interlocuteur absent, comme on parle dans le jardin de l'Hospice des fous; cet homme est un démon!... Où diable a-t-il vu Sémiramide? où s'est-il rendu amoureux de cette femme? et maintenant quel chemin a-t-il pris pour aller à la villa du Pausilippe?... Et il est aimé! il est aimé!... aimé de cette femme!... et pour un mauvais feuilleton sur *Semiramide* qu'il a prêché hier entre deux flacons de Lacryma-Christi!... Oh! ma position est intolérable! il faut que j'en sorte à tout prix.

Le jardinier de la villa revenait de la pêche en ce

moment, et passait, les lignes sur l'épaule, devant Lorenzo. A la première question que lui fit son maître, la vérité se révéla. Le jardinier avait vu un jeune homme accourir sur le rivage, et lançant des regards inquiets autour de lui comme pour chercher un canot. Puis, ce même jeune homme apercevant une barque de pêcheur qui cinglait dans la direction de Naples, à peu de distance de la côte, il s'était jeté bravement á la mer et avait atteint la barque en quelques élans.

— Mais cet ange d'hier est donc un démon aujourd'hui! s'écria Lorenzo.

Puis, s'adressant au jardinier, il lui dit :

— C'est l'heure du retour de la pêche; reste ici, attache tes yeux sur la mer, et ne manque pas de héler le premier bateau qui passera à la portée de ta voix. Il y a cinq ducats à gagner pour le patron. Je t'attends à la maison, et si tu m'amènes une barque, il y a cinq ducats encore pour toi.

— Je promets à Votre Seigneurie un patron, dans un quart d'heure, dit le jardinier en s'inclinant.

Et Lorenzo reprit le chemin de la villa, répétant à haute voix son éternel monologue :

— Cet ange est un démon !

V.

La villa Barbaïa est une résidence délicieuse, elle est suspendue au flanc du Pausilippe, comme un blanc et frais nourrisson au sein de sa mère. Il y a des treilles charmantes, de doux abris, de ravissantes échappées de mer et de montagnes, des bois recueillis où l'on entend des murmures pleins de grâce, de mélodie, de volupté, d'amour.

Patrick se promène sous les arbres qui couronnent

la villa bien avant l'heure convenue de l'invitation, il porte un costume élégant, au suprême goût de la fashion; c'est dans la ville de Tolède qu'il s'est habillé mondainement de pied en cap; plus heureux que Léandre qui ne trouvait pas de tailleurs quand il arrivait au pied de la tour d'Héro. Un domestique a promis de le prévenir quand sonnera l'heure de la réception. Le jeune novice irlandais est charmé de ce retard qu'il emploie à préparer des questions et des réponses. Mais, à chaque instant, il ouvre le précieux billet, et tâche de découvrir, sous le voile des expressions, la véritable et occulte pensée de la femme artiste. Quel admirable plan de vie il s'organise à loisir! Sans doute, cette villa charmante appartient à la célèbre cantatrice. Ce sont bien là les jardins suspendus de *Semiramide*. Oh! que l'existence doit être douce entre l'azur de ce ciel et l'azur de ce golfe! Quel ravissement d'être le maître, le favori ou l'esclave de cette reine superbe, et de la recevoir là, toute palpitante des caresses de San-Carlo, et de dire à tout ce monde en délire et brûlé d'inutiles désirs : Oui, cette femme... Patrick n'osait achever son idée, mais si quelque témoin de son agitation eût passé, il aurait vu que le jeune homme était partagé entre les sentiments les plus opposés, la joie et le désespoir; l'extase et le remords; la honte et l'orgueil.

A l'heure annoncée, Maria se leva comme une étoile entre deux colonnes de marbre de la villa. Elle portait, comme toujours, une simple robe blanche, virginalement agrafée à la racine d'un cou pur et blanc comme l'ivoire. Sur sa belle tête nue, l'ébène fluide des cheveux se divisait mollement, et roulait en bandelettes égales sur ses épaules. Au premier sourire qu'elle laissa tomber de ses yeux veloutés et limpides, cette création immense et sublime sembla sortir du chaos et tressaillir de joie comme l'Éden à la naissance

d'Ève. Le plus beau paysage sans la femme n'est que la silhouette du néant!

Patrick la vit et son regard expira d'amour. Il se raffermit sur ses pieds et marcha lentement vers la maison. En cet instant décisif, toutes les belles choses qu'il avait préparées s'évanouirent dans sa mémoire. Il ne trouva sur ses lèvres convulsives que des phrases obscures et bégayées. Maria, avec cette noble familiarité des grands artistes, lui tendit gracieusement la main comme à une ancienne connaissance, et lui dit :

— Vous êtes exact comme un gentilhomme anglais, mon cher monsieur Patrick... Êtes-vous seul?

— Oh! seul!... répondit Patrick avec une expression de mystère qui fit sourire la belle dame.

— C'est que votre ami aurait été de trop ce matin.

— J'ai laissé mon ami à la villa Sorrentina.

— Très-bien, sir Patrick... Votre indisposition d'hier n'a pas eu de suites?

— Pas eu de suites! répondit Patrick en écho.

— Permettez-moi de vous introduire et de vous présenter à mon cher *impresario*.

Patrick n'entendit pas la fin de cette phrase. En ce moment, toutes les cloches de Naples sonnèrent l'*Angelus*, et cette harmonie aérienne et religieuse fit tressaillir le jeune chrétien, comme si sa mère l'Église lui eût envoyé un reproche et un conseil par toutes les saintes voix de l'air. Quelques larmes de remords tombèrent de ses yeux; mais elles furent bientôt dévorées par la flamme de passion qui brûlait son visage, et changées en un sourire par les sons d'un cor qui jouait un air de la *Dame du lac*.

Attiré par le geste d'une femme, comme le fer par l'aimant, Patrick se trouva, sans y songer, dans une salle charmante peinte à fresque et toute remplie d'images païennes comme un triclinium de Pompéia.

Patrick s'inclina devant un étranger qu'il supposa être le père de Maria, ce qui donna soudainement à sa position un caractère moral dont il s'estima heureux de s'applaudir.

Il n'y avait que trois couverts. On se mit à table. Patrick, feignant de se retourner, pour regarder une Danaé sous sa pluie d'or, peinte à fresque, dissimula un *benedicite* et deux rapides signes de croix... « Lâche déserteur que je suis !... » se dit-il dans une réflexion mentale ; et sous les plis de sa serviette qu'il déroulait, il frappa sa poitrine trois fois.

Au premier service, il eut l'air d'excuser son silence par son appétit. La conversation d'ailleurs n'était pas effrayante pour lui. On parlait des recettes de San-Carlo, du prochain gala, d'un bon mot du prince de Syracuse, de la fuite d'une choriste qui s'était enlevée avec une contre-basse ; de l'arrivée d'un jeune peintre décorateur qui devait effacer San-Quirico ; enfin, d'une foule de ces riens qui défraient les conversations des artistes et des directeurs.

Insensiblement Patrick reprenait sa tranquillité. Mais, au milieu de tous ces petits propos sans consistance et sans but, Maria laissa tomber une phrase qui replongea l'Irlandais dans un trouble alarmant. Cette phrase fut prononcée lentement et d'un ton si affecté que Patrick ne put s'empêcher d'y attacher une intention.

— Moi, avait dit la jeune actrice, ma liberté m'est douce, et si je la perds, ce ne sera qu'en épousant un grand artiste. J'ai refusé des princes, c'est connu.

Patrick fut surtout bouleversé par le regard qui accompagnait ces paroles.

Au dessert, l'impresario, qui était plus que jamais pour Patrick le père de Maria, prit un air solennel, et regardant fixement le jeune Irlandais, il lui dit :

— Sir Patrick, vous allez connaître maintenant

quelle a été notre intention en vous priant de vous rendre seul à ce déjeuner.

— Voilà la proposition de mariage qui arrive, pensa l'Irlandais. Et il passa, vingt fois dans une minute, de l'enfer au paradis. L'impresario continua :

— J'espère que vous me répondrez franchement, sir Patrick. (Patrick fit un signe affirmatif.) Hier soir, madame notre divine *prima donna* est revenue de la villa Sorrentina, tout enchantée de votre mérite, et le maëstro Rossini lui-même exécutait avec Madame, à votre sujet, un véritable duo d'éloges; à tel point que vous avez forcé Rossini à se prendre au sérieux. Un miracle! on a dit que vous aviez parlé de l'art en artiste, mais en artiste hors ligne, et qu'il n'y avait en Irlande qu'un seul homme de cette puissance musicale, le célèbre ténor Patrick qui a débuté à *Royal-Theatre*, à Dublin, en 183., ainsi que ma correspondance me l'annonça dans le temps. J'ai su depuis que le célèbre ténor est venu se perfectionner incognito à Milan et à Bologne, et qu'il a chanté, à la loggia, chez madame de Valabrègue, avec madame Duvivier, soprano et contralto, un duo d'*Armida* de manière à enlever les applaudissements. Le chevalier Sampierri, qui est le premier accompagnateur de la Toscane, m'a confirmé tout cela. Sir Patrick, il nous manque un ténor à San-Carlo pour faire notre saison. Nous en avons un qui, par malheur, est un ténor *sfogato*. Ce n'est pas mon affaire. Dans la *Semiramide*, nous pouvons à la rigueur nous passer d'un premier ténor; dans cet opéra, Rossini n'a sérieusement écrit que la basse, le contralto et le soprano. Le ténor y est accessoire. Mais si nous voulons monter *Othello*, par exemple, qui fait toujours *fanatisma*, nous sommes sans ténor. Comprenez-vous ma position, sir Patrick?

L'Irlandais écoutait ce discours si étrange pour lui, plutôt avec ses yeux qu'avec ses oreilles; il regardait

l'impresario d'un air effaré, qui pouvait passer pour l'expression du vif intérêt que lui inspirait ce préambule. L'impresario, augurant bien de l'attention muette de son convive, continua ainsi :

— La saison s'annonce bien à San-Carlo. Nous avons cent quarante familles anglaises à Naples, onze princes russes avec leur suite, et nombre de riches Espagnols. Ce n'est pas le bon public qui manque; c'est un ténor. Aussi je suis prêt à faire tous les sacrifices possibles pour avoir un ténor *assoluto* comme vous, Monsieur... (Patrick bondit...) Oui, comme vous, Monsieur... L'incognito est désormais impossible, et je vous offre mille livres et une réprésentation à bénéfice qui vous vaudra bien autant.

Il n'y a pas une tête dans tous les tableaux des musées d'Italie qui puisse donner idée du sentiment indéfinissable qui contractait le visage de Patrick. Ses traits semblaient avoir changé de place : il regardait l'impresario de l'air d'un homme qui, réveillé en sursaut, d'un profond sommeil, serait obligé de faire une réponse à une question inconnue.

L'impresario, habitué à avoir autour de lui les visages les plus extravagants de la terre, crut voir, au silence de Patrick, que ses propositions n'avaient point paru assez avantageuses, et il offrait deux cents livres en sus des mille.

— C'est juste ce que je gagne ! dit la *prima dona*, M. Patrick ne peut plus hésiter.

— Vous ne pouvez plus hésiter, dit l'impresario.

— Cet *Erinn !* cet *Erinn !* ce maudit vaisseau qui a été obligé de rentrer dans le port ! s'écria Patrick ; et il cacha son visage avec ses mains... Après une pause, il ajouta :

— Fatalité ! fatalité ! la damnation d'un homme est attachée à un coup de vent !

Cette fois, ce fut l'impresario qui rouvrit les yeux

démesurés. La *prima dona,* les deux coudes sur la table, les mains jointes, avait repris sa position de la veille, et regardait Patrick avec une inquiétude mêlée d'effroi.

Patrick saisit au vol un moment lucide de bonne inspiration et dit à l'impresario :

— Monsieur, vous m'avez pris au dépourvu ; je ne suis pas prêt à vous répondre. Donnez-moi un jour de réflexion.

— Excusez, monsieur Patrick, l'indiscrétion que nous avons commise en trahissant votre incognito. N'attribuez ce procédé, peu convenable, j'en conviens, qu'au désir de mettre en relief votre talent sur le premier théâtre du monde, et aux nécessités urgentes de service lyrique où je me trouve en ce moment. Vous excuserez un véritable *impresario in angustie.*

— Maintenant parlons d'autre chose, s'il vous plaît, dit Patrick.

— Soit, dit l'impresario.

Et jusqu'à la fin du repas, il se fit un échange de mots insignifiants, comme il arrive après une conversation ardente qui a mis tous les interlocuteurs dans l'embarras.

En se levant de table, l'impresario dit à Patrick :

— Nous avons quelques petites affaires au théâtre pour la représentation de ce soir, vous nous permettrez de vous accompagner à la ville, dans une heure. Moi, j'ai quelques ordres à donner ici. Mais je vous laisse en bonne compagnie.

— Je suis à vos ordres, dit Patrick.

Lorsque Maria et l'Irlandais se trouvèrent seuls sur la terrasse, la conversation ne tarda pas de s'établir. La prima dona regarda fixement Patrick et lui dit :

— Douze cents livres et un bénéfice ! il n'y a pas de quoi demander vingt-quatre heures de réflexion.

— Madame, dit vivement Patrick, je suis de race

montagnarde, et je ne sais pas garder mes sentiments. Si vous m'offriez les trois plus belles choses de ce monde, votre main, votre fortune, votre amour, je vous demanderais un jour de réflexion.

— Ah ! dit l'actrice avec un sourire charmant, il paraît que vous êtes habitué au bonheur ! Vous le marchandez quand on vous le donne gratis.

— Oh ! ne me raillez pas, Madame ; plaignez-moi ! vous voyez devant vous un homme qui, depuis trois jours, doute de son existence, un homme qui fait un rêve pénible et qui ronge ses poings sans pouvoir se réveiller.

— Expliquez-vous, Monsieur, dit l'actrice avec émotion ; et si l'intérêt que vous m'avez inspiré...

— Madame, n'achevez pas ! Il m'est aussi impossible de connaître mon bonheur que mon malheur. Entre vous et moi il y a un abîme ! Je devrais vous fuir... et ma vie s'éteint loin de vous !... Je voudrais rester là sur cette place, et la plus impérieuse des voix me dit de m'éloigner. L'air que je respire ici me tue et me ressuscite ; je sens sous mes pieds le feu de l'enfer et dans mon cœur les extases du paradis. Il y a deux êtres en moi : l'un blasphème, l'autre prie ; et si cette lutte se prolonge, je sens que ma raison y périra !

— Revenez à vous, Monsieur, dit Maria d'une voix mélodieuse et pleine d'affection. Je pourrais m'offenser de vos paroles ; mais vous êtes si sincère dans l'expression de vos sentiments, que je vous accorde mon estime et mon amitié.

— Eh ! Madame, quand vous m'offririez votre amour, je vous répète qu'il me serait impossible de l'accepter.

— Alors quel est votre but, Monsieur ?... qu'exigez-vous ?

— Rien ! je me plains. Me refuserez-vous la plainte ?

la plainte, seule consolation que Dieu ait donnée à l'homme !

— En vérité, Monsieur, je ne sais si je dois plus longtemps entendre...

— C'est bien, Madame, je me tairai.

— Surtout réfléchissez, Monsieur, à ma position : elle est fort délicate. Je ne suis nullement préparée à une confidence qui me paraît inopportune aujourd'hui, mais qui plus tard...

La subite arrivée de l'impresario coupa sur ce mot la phrase la plus intéressante de l'entretien. Patrick s'éloigna de quelques pas pour dissimuler à l'impresario l'horrible trouble qui l'agitait. Celui-ci profita de l'instant pour dire à Maria :

— Eh bien ! l'avez-vous décidé? accepte-t-il ? débutera-t-il dans *Othello ?*

— C'est possible, répondit au hasard l'actrice, trop préoccupée de la situation pour écouter l'impresario.

La voiture attendait au bas de la rampe. Patrick refusa d'y monter, pour se ménager le plaisir, disait-il, d'aller à Naples en se promenant.

— A ce soir donc à San-Carlo ! dit l'impresario.

— A ce soir ! dit Maria.

L'impresario était déjà dans la voiture. L'actrice tendit la main à Patrick.

— A ce soir ! lui dit l'Irlandais, et quand vous serez délivrée à San-Carlo, je vous donne rendez-vous au pied des autels.

Patrick avait cru se réconcilier avec lui-même en légitimant son amour par cette promesse sainte. Mais bien qu'il n'eût pas été encore consacré par le sacerdoce, il avait fait d'irrévocables vœux, et chacune de ses pensées était déjà un sacrilége et un parjure devant Dieu.

S'entretenant avec ses réflexions, il se promena sur le bord de la mer, en attendant l'heure du spectacle.

On jouait l'ouverture lorsqu'il entra dans la loge de San-Carlo. Plusieurs convives de la villa Sorrentina y avaient déjà pris place, et Lorenzo était du nombre.

Patrick serra la main de son ami, et ne remarqua pas l'horrible pâleur qui couvrait le visage du jeune Italien.

Lorenzo fit un sourire forcé, et se penchant à l'oreille de Patrick, il lui dit :

— Que de choses tu dois avoir à me conter, heureux Patrick !

— Silence! répondit l'Irlandais! je veux écouter l'ouverture.

— Encore un mot, mon cher Patrick ; où diable as-tu vu jouer la *Semiramide* dans ta vie?

— Ici.

— Patrick, tu es damné!

Le jeune diacre tressaillit ; mais le rideau se leva, emportant avec lui dans ses plis les terreurs religieuses de Patrick.

La salle entière attendait Semiramide. Quand elle parut, les cinq rangs de loges éclatèrent, comme un vaisseau à cinq ponts qui ferait feu de tous ses sabords. Deux hommes seuls n'applaudirent pas : Lorenzo et Patrick.

Au moment où le grand-prêtre entonnait le *Fra tanti regi e popoli,* la cantatrice lança vers la loge de Patrick un de ces regards rapides et lumineux que les actrices savent si bien adresser à un seul visage et dissimuler à toute une multitude. Patrick vit le ciel s'entr'ouvrir, et toutes les joies de la vie entrèrent dans son cœur.

Alors une voix dit au fond de la loge :

— On demande M. Patrick O.....

— Qui m'appelle? dit le jeune Irlandais.

— Vous êtes prié de descendre au péristyle, dit la voix.

— Je garde ta place, dit Lorenzo; et un sourire infernal contracta sa figure.

Patrick descendit.

Un domestique lui remit une lettre scellée des armes épiscopales.

Il ouvrit et lut.

Le prélat napolitain menaçait Patrick des foudres de l'excommunication, s'il n'allait à l'heure même, s'enfermer au couvent des Camaldules pour y faire une retraite d'un an.

En ce moment, une porte s'ouvrit dans les corridors, et le mot *Spavento* tomba comme un coup de foudre sur la tête de Patrick.

Patrick releva fièrement le front vers le ciel comme pour invoquer Dieu, et il dit :

— Aux Camaldules!

Et il sortit du théâtre d'un pas ferme et résolu.

VI.

Quinze mois après cette scène, par un beau soir d'été, un jeune prêtre se promenait en récitant son bréviaire sur les rives du lac de Killarney, dans le comté de Kerry, en Irlande. Il eût été difficile de reconnaître dans cet ecclésiastique le fougueux Patrick de la villa Sorrentina, tant il avait été miné par les jeûnes, les veilles ardentes de la prière, les austérités du cénobite, la méditation et le repentir.

Ordonné prêtre, depuis un mois, dans l'église de Saint-Patrick, à Dublin, il avait été envoyé à la petite ville de Killarney pour y remplir les fonctions de vicaire, et il s'était enseveli avec joie dans ce recoin de l'Irlande, comme dans un tombeau.

Après la scène de San-Carlo, il avait embrassé aux

Camaldules la vie muette et contemplative des trappistes, il n'avait parlé qu'à son âme, il n'avait écouté d'autre parole que l'incessante voix de la prière, qui roule nuit et jour dans l'église, le cloître, le dortoir d'un couvent. Mais après son ordination, lorsqu'il eut élevé entre le monde et lui une barrière insurmontable, il crut devoir écrire à son ami de séminaire, Lorenzo, une lettre dans laquelle il se révélait à lui dans la pensée de sa nouvelle position, afin que d'anciens scandales fussent effacés de la mémoire de tout le monde. Voici cette lettre, qui fit une vive impression sur Lorenzo :

« Au presbytère de Killarney... 183...

« MON CHER LORENZO,

« Si je suis mort au monde, je veux au moins être vivant aujourd'hui pour mon unique ami. Ce soir je rentrerai dans mon tombeau.

« J'ai fait trois jours la vie du monde, et ces trois jours ont été brûlants et longs comme trois siècles de l'enfer. Voilà donc ce que le monde peut donner à ses élus! Ceux qui peuvent y vivre sont plus forts que ceux qui renoncent à lui : j'ai fait une chose très-facile en le quittant.

« Me voilà relégué dans un pays bien favorable aux méditations, c'est le coin du globe qu'il me faut. Dieu l'a créé pour moi. L'Océan n'est pas loin, et je me plais à m'entretenir avec lui des mystères sublimes de la création ; ma pensée l'interroge, et son immensité répond à l'atome.

« J'ai un autre océan dans mon voisinage, le beau lac de Killarney; c'est le portrait en miniature de l'infini, dans un cadre de montagnes. Les nuages passent et boivent dans le lac comme dans une coupe taillée dans le roc. C'est là que je viens m'asseoir pour penser et prier. Il n'y a pas, sous le ciel, un oratoire

plus religieux. Là, si je pousse un seul cri vers Dieu, ce cri est répété mille fois par l'écho inextinguible des roches circulaires qui couronnent le lac. Le prêtre entonne le verset et toute la nature répond et prie avec lui.

« Cette terre est une communication éternelle avec le ciel ; les plus hautes montagnes s'y élèvent comme d'impérissables pensées, qui parlent de près à Dieu par la voix de la foudre et du vent. Quelquefois je me figure que je suis dans une église immense, dont la voûte est le firmament, et qui a pour piliers les pics sublimes de Mangerton et de Bautry ; les montagnes de Galty et de Naples. Sous le péristyle de ce temple infini, le lac de Killarney n'a que les proportions d'un bénitier ordinaire, Saint-Pierre de Rome n'est qu'un grain de marbre devant cette basilique bâtie par la main de Dieu.

« Oh ! lorsqu'on regarde le monde du haut de cette création, le monde est un atome qui ne vaut pas la peine qu'on se damne pour lui. Un jour, Lorenzo, tu reconnaîtras la vanité des plaisirs de la terre, et tu te souviendras que, dans un coin de l'Irlande, il te reste un frère et un ami.

« PATRICK O..... »

Le jeune prêtre, ayant terminé son office du soir, s'assit et déposa son bréviaire à côté de lui. Le dernier rayon du soleil avait disparu.

Il avait fini la prière écrite ; il commençait la prière mentale, qui n'a pas besoin d'être formulée pour être

comprise de Celui qu'on prie avec le cœur bien mieux qu'avec les lèvres.

Un grand bruit de voix éclata soudainement dans les solitudes, toujours silencieuses. Au milieu de ces voix, on distinguait les sons d'un cor qui jouait un air de la *Dame du lac*. Patrick se leva et tressaillit comme si un volcan eût éclaté sous ses pieds.

Il prit son bréviaire, et le serra sur sa poitrine, comme un soldat fait de son bouclier, en entendant le clairon.

Ce fut un terrible moment d'apparition surnaturelle, un mirage d'êtres vivants. Six hommes et une jeune femme se révélèrent sur un plateau de rochers, comme un groupe sur un piédestal. Patrick reconnut distinctement deux de ces personnes, Lorenzo et Maria... les autres, il ne les vit pas!

Maria se détachait sur un fond de ciel d'une transparence si lumineuse qu'elle lui servait d'auréole. L'œil le moins exercé l'aurait, du premier coup, reconnue dans cette favorable position d'optique. Il fut donc impossible à Patrick de croire que son œil l'avait trompé aux approches de la nuit.

Trois fois il regarda l'apparition, et trois fois sa tête retomba sur son épaule ; il s'appuya de faiblesse sur un rocher, et resta immobile comme lui. Puis un long gémissement sortit de la poitrine du prêtre, et ce bruit, qui dans tout autre endroit, eût passé inentendu, circula d'écho en écho le long du lac, comme la dernière plainte d'un homme au désespoir, qui se noie et meurt avec le jour.

Tout à coup le cor poussa une note, aiguë comme l'invisible lame d'acier qui jaillit du tam-tam, et le formidable finale de *Semiramide :*

Qual mesto gemito!

éclata sur les eaux endormies de Killarney.

Le chœur était chanté à sept voix, et le cor l'accompagnait avec des notes stridentes qui roulaient sur l'épiderme comme une lime d'acier. Dans cette solitude pleine d'échos et retentissante comme l'orgue de Dieu, cet incroyable *septuor*, entonné par d'habiles voix, semblait être chanté par un monde de choristes, et accompagné par un orchestre puissant.

Une voix, une voix bien connue, un soprano merveilleux, planant sur le lac et les montagnes, les fit tressaillir avec ces paroles sinistres qui semblaient évoquer l'enfer :

Qual mesto gemito da quella tomba!
Qual grido funebre cupo ribomba!

Oh! le grand Rossini avait travaillé pour cette nature et pour cette nuit! elle était arrivée, cette nuit sombre et mystérieuse; une seule constellation luisait au ciel : la grande ourse, magnique fauteuil d'étoiles, renversé à demi, comme si le Dieu du ciel venait d'être détrôné par Satan. Les montagnes ouvrirent leurs oreilles caverneuses, et le souffle de l'air anima le clavier de leurs échos infinis. Les sapins parlèrent aux mousses des pics, les collines aux herbes de la plaine, les ruisseaux d'eau vive aux cailloux polis, les grillons aux chênes, les bruyères au lac, les vagues de l'océan aux tristes écueils; et tous ces murmures, toutes ces plaintes, toutes ces voix de la nuit, emportaient au ciel l'infernale harmonie du maître.

Le lamentable cri de Ninus sortit de la montagne comme des flancs de Babel. Toutes les impressions de terreur ressenties depuis le meurtre d'Abel coururent dans l'air. C'était une véritable nuit de Babylone. Les roches saillantes, les pics gigantesques, les montagnes amoncelées, les immenses arceaux granitiques, tout ce paysage grandiose, éclairé fantastiquement aux

étoiles, ressemblait à cette architecture infinie, créée par Martyn, le Byron de la peinture; et aux massifs de sapins élevés aux nues par les montagnes insurgées, on aurait cru voir les jardins suspendus de Sémiramis. Alors il y eut encore une sorte de prodige qui ne pouvait éclater qu'à cette heure et dans ce lieu ; car il y a des moments et des sites où la grande énigme de la musique dit son mot secret; où nous comprenons claire et sans voile, cette langue insaisissable de notes fugitives, cette langue qui ne dit rien et dit tout, et dont les villes évaporées ne connaissent que l'alphabet. Le chœur babylonien était terminé, et les vallées le chantaient encore. Les mille échos, pris au dépourvu par la rapidité du chant final, avaient des flots de notes en réserve à rendre aux sept musiciens. La montagne, les bois, les pics, les cavernes, les arceaux granitiques, ces puissants choristes, continuaient l'hymne que les faibles voix humaines avaient achevé. Jamais Rossini n'eut des interprètes plus grands, plus dignes de lui! et ces voix surnaturelles, cet orchestre inoui des échos semblaient sortir et s'élever du lac circulaire comme d'un soupirail de l'enfer, regorgeant des larmes des damnés.

Le silence, qui retomba quelques instants après, fut encore plus terrible que le fracas du chant et des échos. Patrick regarda de tous côtés, prêta l'oreille; il ne vit plus rien, il n'entendit plus rien.

— C'est une vision que le démon m'a envoyée, se dit-il; ce lieu n'est pas bon pour moi. Ceignons mes reins et partons. Dieu peut-être a permis que je fusse ainsi troublé dans ma retraite, afin de me rappeler mes premières études et mes premiers vœux. J'ai voué ma vie à la propagation de la foi : j'appartiens à la milice glorieuse de ces martyrs et confesseurs qui partent de Rome pour aller chez les Gentils... Levons-nous et allons!

Il s'achemina lentement vers la ville de Killarney, et s'efforça d'oublier l'apparition du lac, en méditant sur de saints projets de pèlerinage, et sur la mission qui lui avait été autrefois imposée au séminaire de la Propagande.

L'insomnie dévora sa nuit; il eut recours à la prière, et il s'aperçut avec effroi que sa vieille blessure du cœur n'était pas cicatrisée, et se rouvrait avec des douleurs poignantes qui lui rappelaient d'autres temps, d'autres cieux, d'autres rivages, et des combats suivis de la défaite et du désespoir.

Aux premiers rayons du jour, il ouvrit l'Évangile, et un hasard, qu'il regarda comme providentiel, fit tomber ses yeux sur ces paroles : *Surgam et ibo* (Je me lèverai et j'irai).

Il crut entendre la voix de Dieu même, et il arrêta irrévocablement son départ.

— Tout ce qui m'arrive, dit-il, est un avertissement non équivoque du Ciel. Le but de mon pèlerinage apostolique m'est indiqué. J'irai prêcher la foi aux peuples nomades qui campent sur les rives de l'Euphrate, et dans les solitudes de Balbeck.

Et plein de ces pieuses idées, Patrick s'achemina quelques jours après vers Dublin, pour se jeter aux pieds du chef apostolique de cette capitale de l'Irlande, et recevoir sa bénédiction et ses conseils.

Ses derniers préparatifs de voyage furent bientôt terminés; comme le premier apôtre, il partait, à pied et le bâton à la main, sans regarder derrière lui, les yeux fixés sur l'étoile de l'orient.

Comme il traversait Phœnix Park, de ce pas résolu que prend le piéton partant pour un long voyage, il s'arrêta subitement pour entendre une dernière fois le chant mélancolique d'un pauvre Irlandais qui avait attiré quelques curieux autour de lui : c'était un chant bien connu, et qui avait souvent réjoui et

attendri son enfance : « Grand, glorieux et libre « Dublin, première fleur de la terre, première perle « de la mer ! (1) »

Il tira de sa bourse une pièce d'or et la mit furtivement dans la main du pauvre chanteur. En même temps, une autre main faisait une largesse si magnifique au mendiant irlandais, que Patrick tourna involontairement la tête pour voir quel charitable catholique enrichissait d'un coup son indigent compatriote. Deux cris de surprise, suivis d'un énergique serrement de mains, attestèrent aux témoins de cette scène que deux amis se retrouvaient après une longue absence :

— Patrick !

— Lorenzo !

— Je t'ai vu, dit Patrick, j'ai serré ta main, Lorenzo : maintenant je n'ai plus rien à demander à ce monde. Adieu, au revoir dans le ciel !

— Oh ! je ne te quitte pas, dit Lorenzo en retenant avec vigueur la main de Patrick. Il faut au moins que tu répondes à ma question. Où vas-tu ?

— Je vais où Dieu m'appelle.

— Eh bien, je te suis !

— Toi, me suivre ! toi enlacé par le monde, toi plein de passions incurables !... Non, Lorenzo, laisse-moi partir.

— Laisse-moi te suivre, te dis-je ; notre rencontre est trop miraculeuse vraiment. L'autre jour, j'ai fait une promenade avec quelques artistes... et *elle*... du du côté de Killarney ; c'est moi qui avais entraîné tout ce monde dans le comté de Kerry, dans l'espoir de t'y rencontrer. Aujourd'hui je quittai Dublin, seul, et sans faire mes adieux à personne, après avoir usé

(1) Great, glorious, and free ; first flower of the earth ; first gem of the sea.

quatre ans de ma vie à poursuivre une chimère. Enfin le dénoûment est arrivé : je suis libre depuis ce matin.

Patrick regarda Lorenzo avec des yeux qui semblaient provoquer de nouvelles explications, que sa bouche pudiquement muette n'osait demander.

— Veux-tu en savoir davantage? dit Lorenzo.

Le prêtre ne répondit pas, mais il appuya ses deux mains sur son bâton.

— Écoute, et plains-moi... Elle se marie!... elle se marie!... Ce matin, nous avons appris cette nouvelle de sa bouche à son petit lever... Tous ses adorateurs sont consternés... Mais nous n'avons aucun reproche à lui faire : elle n'a trompé personne; elle n'a écouté personne. Elle s'est laissé adorer : c'est permis à une femme, nous sommes des imbéciles, voilà tout... Je vois que cette nouvelle te fait du bien à toi; ton visage est rayonnant. On dirait que cela te met à ton aise. Dieu soit béni!

— Voilà trois derniers mots bien placés, Lorenzo...

— Je ne t'ai pas dit, je crois, le nom des bienheureux époux!...

— Oh! cela m'est indifférent, Lorenzo!

— C'est juste. Qu'importe le nom! c'est un époux. La cérémonie du mariage se fera dans un mois, bien loin d'ici, à la ville de ***. Demain, elle finit ses représentations, à Dublin, par *la Dame du lac*. Il faut te dire qu'elle a la passion des lacs. L'autre soir, il y a huit jours, nous avons chanté la finale...

— Assez! assez, Lorenzo! regarde mon habit et respecte-le. Plus de langage mondain entre nous... Maintenant je ne voudrais la voir qu'une fois, prier pour elle et la bénir!

— C'est fort aisé; elle loge à *Greams Hotel, Sackwille street,* vis-à-vis de la...

— Lorenzo! Lorenzo! je pars... adieu...

— Au nom du ciel! Patrick, ne m'abandonne pas: il m'est impossible de te suivre en ce moment, mais promets-moi de m'attendre deux heures à Kingstown.

— Je t'attendrai... mais tu viendras seul...

— Seul!... et nous ne parlerons plus d'elle.

— Plus! plus!... dit Patrick... qu'une fois.

— Sans adieu... Retiens-moi une place au paquebot de Liverpool... Patrick, prie Dieu pour moi... Je te dis tranquillement que je suis au désespoir!

VII.

Dans la sacristie de l'église métropolitaine de ***, Patrick exhibait ses lettres de prêtrise au curé, en répondant par intervalles aux questions qui lui étaient adressées. Le curé témoignait par ses gestes, ses paroles, son sourire, qu'il était satisfait de toutes les explications données, et qu'il admettait le prêtre étranger au service temporaire de son église. D'ailleurs, Patrick était muni d'une lettre épiscopale qui le recommandait spécialement à tous les chefs ecclésiastiques de la chrétienté : c'était comme le passeport évangélique délivré à ses missionnaires par le prélat de Dublin.

Installé, depuis quelques jours, dans l'exercice de ses fonctions, Patrick demanda, comme une insigne faveur, qu'il lui fût permis de célébrer la cérémonie d'un mariage dont les derniers bans venaient d'être publiés : ce qui lui fut aisément accordé.

A minuit, l'église alluma les flambeaux au maître-autel. Le sanctuaire rayonnait de clarté, mais les nefs restaient dans les ténèbres. Les deux époux entrèrent, suivis de leurs familles et de leurs amis, et tout ce monde s'agenouilla.

Un jeune homme qui ne paraissait pas appartenir

à cette société se glissa dans une des nefs latérales, et seul, resta debout, appuyé contre un pilier, dans une des ces poses qui affectent l'indifférence, mais qui, aux yeux des observateurs clairvoyants, trahissent une terrible agitation.

Un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, monta lentement les degrés de l'autel, et pria quelque temps avec ferveur.

Puis il descendit les marches de l'autel et imposa les deux mains sur les deux époux ; ces mains tremblaient comme celles d'un centenaire agonisant qui invoque Dieu pour la première fois.

Tous les yeux étaient fixés sur la jeune épouse : elle ressemblait au chérubin prosterné devant l'arche et qui a replié ses ailes dans un frisson de sainte terreur.

Lorsqu'elle entendit la voix du prêtre qui lui demandait *si elle acceptait pour époux*... sa tête courbée se releva vivement, et jamais ce visage, qui a tout exprimé dans les jeux de la scène, ne fut contracté par une semblable émotion. La jeune épouse regardait le prêtre, et elle crut voir le fantôme pâle de Patrick, sorti du sépulcre pour la voir une dernière fois.

En même temps, un cri effrayant retentit dans la nef ténébreuse. Lorenzo avait reconnu Patrick qu'il avait quitté depuis quinze jours, et il ne put retenir une vive exclamation de surprise, malgré la sainteté du lieu.

Le *Oui* de l'épouse passa dans ce cri ; les assistants se retournèrent, et ne virent plus que des nefs désertes.

Il y avait dans cette cérémonie quelque chose de mystérieux et de fatal qui faisait présager un triste avenir.

Quelques minutes après, Patrick était resté seul en prière devant l'autel ; et malgré lui, il prêtait l'oreille

au bruit sourd des voitures qui emportaient à la fête mondaine les époux et leurs amis.

Une main frappa l'épaule du prêtre : il se retourna et vit Lorenzo derrière lui.

— Cette fois nous ne nous quitterons plus, dit le jeune Italien à Patrick.

Le prêtre ne répondit pas ; il se leva péniblement, et marcha vers la sacristie. Lorenzo le suivit.

Lorsque Patrick eut déposé ses habits, il dit à Lorenzo en montrant une étoile à travers un vitrail.

— Voilà l'étoile des mages qui se lève à l'orient.

— Partons ! dit Lorenzo.

FIN DE MARIA.

LE SAVANT ET LE CROCODILE.

LE

SAVANT ET LE CROCODILE.

Ce titre ressemble à celui d'une fable, et c'est une histoire vraie que je vais conter.

La ville de Belfast, en Irlande, est peuplée de savants; la science y court les rues, comme l'esprit chez nous. En arrivant à Belfast, je fus frappé de la physionomie générale des passants; tous les visages ressemblent à des figures de géométrie; de même qu'à Paris, tout le monde promeneur ressemble à un vaudeville du Gymnase, des Variétés ou du Palais-Royal, orné de pointes de couplets.

M. Adamson, un de ces innombrables savants qui gardent la droite sur les trottoirs de Belfast, était fort riche, quoique savant; et pourtant le bonheur lui manquait. Tous les matins, à son lever, il s'adressait cette question : Pourquoi le voyageur Bruce n'a-t-il pas découvert la presqu'île de Méroé ?

Tous les hommes font consister le malheur dans une spécialité quelconque. J'ai connu un honorable

citoyen qui s'est laissé dépérir de langueur, parce qu'il avait été exclus, en 1830, des cadres de la garde nationale, *pour cause de stupidité militaire*. Il ne pouvait tenir son fusil que de la main droite, et ses mains étaient gauches toutes les deux. Vice radical.

M. Adamson étudiait la carte de Bruce, depuis les montagnes de la Lune jusqu'à Hermopolis, et il n'y trouvait pas cette presqu'île que le véridique Hérodote a vue de ses propres yeux, comme je vous vois.

Ce souci minait profondément le grave Irlandais.

Un jour, il se munit d'une paire de bas de Dublin, et s'embarqua pour l'Égypte, en passant par le canal Saint-Georges, la Manche, la France et la Méditerranée. Dans sa route, il ne daigna rien voir; la presqu'île de Bruce l'absorbait.

Il remonta le Nil, ne salua pas les Pyramides, impolitesse inouïe, mais qui ne produisit aucune sensation sur ces stoïques monuments ; et après un séjour de quelques heures au Caire, il poursuivit son voyage jusqu'aux ruines de Karnak.

Il effleura d'un coup d'œil négligent les augustes colosses de Memnon, les cryptes d'Osimandias, les hypogées de Sésostris, les pylones d'Isis, les obélisques de Luxor et toutes les merveilles de la Thébaïde. Toujours remontant le Nil, il vit Latopolis, Éléthya, Apollinopolis, Ombos, et Syène, aujourd'hui, flétrie du nom barbare d'Assouan. Les ruines de ces villes antiques ne furent pas honorées d'un seul point d'admiration; c'était humiliant pour l'Égypte de Sésostris!

Un jour, la chaleur était si forte à midi, chose très-naturelle sous le tropique, que le savant Adamson se laissa séduire par la fraîcheur du Nil, et se décida, pour la première fois de sa vie scientifique, à prendre un bain dans le fleuve sacré.

Il regarda aux environs, avec une attention minu-

tieuse, et ne découvrit aucun être vivant. Le désert méritait son nom. Il n'y avait pas même une statue d'Isis, d'Ibis, d'Anubis ou de Sérapis. Le Nil coulait dans un silence religieux, et baignait sur sa rive gauche des ruines superbes et anonymes, qui remontent par des chaînons de rochers à la vieille Éléphantine. Adamson, rassuré par la solitude et l'absence des *policemen*, se plongea dans les eaux vives du Nil, après avoir arrangé, avec soin, ses vêtements et ses bottes sur le rivage nu.

La savant remerciait la nature, bonne mère, qui plaçait ainsi un fleuve si frais auprès d'un sable si brûlant; il savourait cette volupté du bain inconnue de la science, et se souvenait tout à coup de ses premiers exercices de nageur enfant, sur les grèves de Kingstown; il quitta la station de la baignoire fluviale, et nagea comme un ignorant, en pleine eau.

Comme il se livrait aux doux ébats d'un triton d'eau douce, il entendit un souffle menaçant, et vit, à peu de distance, et à fleur du Nil, une gueule verte, ornée de dents léonines et de deux yeux enflammés.

Le savant se rappela aussitôt, mais trop tard, une fable qui commence ainsi : *Les chiens d'Égypte boivent toujours en courant, le long du Nil, de peur des crocodiles.* O sagesse *des chiens!* s'écria-t-il; et il fit, de ses mains et de ses pieds, les plus grands efforts pour atteindre une petite île sablonneuse, écueil des barques, salut des nageurs.

C'était en effet un crocodile de la plus belle espèce; un lézard colossal et amphibie, plus féroce que le tigre du Bengale ou le lion de l'Atlas; il nageait sur le savant, qui, quoique maigre pour cause d'étude, offrait encore un mets satisfaisant à la gloutonnerie d'un crocodile à jeun.

Adamson gagna heureusement les bords de la petite île, ayant le crocodile sur ses talons; il croyait

même souvent sentir passer une haleine chaude à la plante de ses pieds, température effrayante dans un bain froid. Ce souffle l'avait aiguillonné. Il toucha la terre, mais au moment où il allait se livrer à la joie, il se souvint que le crocodile est amphibie, et apercevant un palmier frêle, isolé sur l'écueil, il embrassa la tige et grimpa au sommet avec l'agilité d'un écureuil. Si Adamson eût appartenu à l'espèce des faux savants, celle qui est douée d'un ventre en relief, il était perdu sans ressources ; par bonheur, il avait résolu, à vingt ans, quinze propositions d'Euclide, exercice méditatif qui l'avait maigri à vue d'œil, et l'avait rendu apte à l'escalade des palmiers.

Adamson se logea de son mieux sur la partie de l'arbre où les rameaux et les feuilles s'étendent, montent, retombent et se croisent selon les caprices de leur végétation indépendante, et ayant assuré sous ses pieds une base solide, il regarda le Nil.

Ses yeux se fermèrent d'effroi un moment; le crocodile sortait de l'eau, en secouant sa carapace d'écailles luisantes, et il marchait, comme un poisson devenu quadrupède, vers la racine du palmier.

Le savant chercha aussitôt dans sa mémoire tout ce qui a été écrit sur les crocodiles, par Pline et Saavers, et il crut trouver, dans ces naturalistes, que ces animaux escaladaient les palmiers. — Oh ! dit-il, faites, mon Dieu ! que mes confrères les savants, qui se trompent à chaque page, se soient encore trompés à celle-ci !

Tout à coup il éprouva un nouveau frisson de terreur, se rappelant une notice qu'il avait insérée dans *Belfast-Review,* et dans laquelle il avançait lui-même que les crocodiles grimpaient sur les arbres comme des chats. Il aurait voulu jeter sa notice au feu ; mais il n'était plus temps, tout Belfast avait lu la notice, elle avait été traduite en arabe, et aucun auteur ne

l'avait réfutée en Orient, pas même à Crocodilopolis.

Le féroce amphibie arriva au pied de l'arbre, et témoigna une joie vive en découvrant le nageur à travers les éclaircies des feuilles ; il fit quelques tours et détours, regarda encore, puis s'arrêta, comme pour convertir le siége en blocus, dans l'impossibilité absolue de prendre la place d'assaut.

Ici, rendons hommage à la vraie science. Adamson, malgré les préoccupations du moment, éprouva un vif accès de juste douleur ; il reconnut que sa notice commettait une erreur d'histoire naturelle ; mais il se promit bien de ne jamais la corriger, s'il échappait, par miracle, au péril. La notice avait été écrite avec conviction ; elle démontrait que les crocodiles grimpaient sur les palmiers : fait acquis à la science, impossible de revenir là-dessus, même en échappant à un crocodile, qui n'avait pu escalader un palmier du Nil. Un savant doit être inébranlable dans ses convictions.

La pose du crocodile prit un caractère alarmant. Le blocus existait dans toute son évidence stratégique. La science pouvait ainsi acquérir un nouveau fait : les crocodiles ne grimpent pas, ils bloquent. Sujet d'une nouvelle notice qui, sans démentir la première, donnait une nouvelle ruse de guerre à l'intelligence de ces animaux.

Étendu dans sa longueur démesurée, le crocodile bravait le soleil comme un lézard, et ne témoignait plus aucune impatience ; il attendait la descente du savant, et le frétillement de sa queue annonçait toute la joie que faisait naître en lui la seule pensée de cet inévitable festin.

De son côté, le savant étudiait les mœurs du monstre, et, la part de la science une fois faite, il recommençait à frissonner comme un agonisant suspendu aux lèvres d'un lion.

Les heures du blocus ont deux cent quarante minutes, mais elles passent comme les autres; le temps rapide marche souvent avec des béquilles, mais il marche toujours, et ne s'arrête jamais. Le soleil se coucha, comme la veille, la nuit tomba, après un crépuscule très-court, et son dernier rayon montra au dernier regard du savant bloqué le crocodile dans son horizontale et désespérante immobilité.

En cherchant dans ses souvenirs pour trouver une similitude, une consolation ou un espoir, Adamson rencontra son compatriote Robinson Crusoé, natif d'York, lequel passa une nuit sur un arbre, après son naufrage, par mesure de précaution. L'arbre de cet illustre solitaire était probablement un palmier; le domicile était donc possible, quoique dur. Robinson avoue même qu'il dormit. Au reste, on trouve souvent, dans les auberges anglaises, des lits aussi durs qu'un sommet de palmier; réflexions salutaires qui offrirent quelque douceur aux angoisses du malheureux savant de Belfast.

Adamson dormit peu dans cette longue nuit; il eut plusieurs rêves, courts, mais émouvants. Il rêva qu'il était assis devant les académiciens de Belfast, leur lisant une notice pour leur démontrer que les crocodiles n'existaient pas, comme le sphinx, et que les Égyptiens avaient découvert cet animal fabuleux. A la fin de ce rêve, il crut recevoir sur ses joues une rosée de larmes de crocodile; il se réveilla en sursaut, et faillit tomber du haut du palmier sur la queue de son gardien endormi.

Cela le rendit plus circonspect; il fit violence au sommeil, et retint ses paupières avec son doigt pour les empêcher de se fermer. Que ne fait-on pas pour conserver sa vie!

Au lever du soleil, Adamson vit avec désespoir que rien n'était changé dans l'état du blocus. Le crocodile

seulement ne couvrait plus le terrain occupé la veille ; pendant la nuit, le monstre affamé avait tendu d'heureux piéges à d'innocents poissons descendus du Nil blanc, et il s'était réconforté avec un *media noche*, comme un gourmand de l'ancienne Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, où la cuisine maigre et *icthyophile* a obtenu de si merveilleux progrès.

Le bord de la petite île était couvert de débris d'arêtes encore saignantes, et ce fut un bien triste spectacle pour le savant, car, se dit-il, si ce monstre trouve à se rassasier ainsi toutes les nuits, le blocus ne finira pas, et je tomberai d'inanition dans la gueule de ce vorace ennemi.

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse, et provoquait une insurrection de cheveux sur la tête du savant.

L'estomac, machine indépendante de l'esprit, et qui a des exigences inexorables, réclamait deux repas au pauvre Adamson, celui de la veille et celui du matin. Le murmure de la faim arrivait aux oreilles d'Adamson, et il paraissait difficile de l'apaiser.

Deux savants qui se trouveraient en pareil cas de famine auraient des souvenirs tout prêts dans les histoires des siéges ou des naufrages ; le plus fort dévorerait le plus faible, pour lui conserver un confrère cher à la science ; mais Adamson était seul, et il voyait, avec une juste épouvante, la famine se combinant avec le blocus, comme cela s'est rencontré à Gênes, sous Masséna.

Entre autres choses qu'il ignorait, ce savant ne savait pas que les palmiers produisent des fruits nommés dattes, fruits savoureux, exquis, charnus, dont les Arabes vivent très-bien depuis Adam, premier colon de l'Arabie. Or, un rayon du soleil levant, glissé entre les feuilles massives, révéla de larges grappes de dattes au regard affamé du savant.

A Belfast, Adamson déjeunait avec une tranche de bœuf et deux livraisons de jambon d'York assaisonnées de porto; il fallut faire trève à ces douces habitudes gastronomiques, et se contenter des végétaux providentiels, manne du désert.

Une étrange pensée vint l'assaillir après déjeuner; il se rappela un commentaire du livre égyptien de *Sethos*, dans lequel un autre savant a prouvé que les crocodiles sont les vengeurs naturels de tous les outrages commis en Égypte par les barbares. Cela paraît raisonnable, pensa-t-il, car si les crocodiles ne servent pas à venger des outrages, à quoi servent ces horribles animaux? Sa conscience lui reprochait toutes les irrévérences dont il s'était rendu coupable en traversant l'Égypte sans saluer les ombres pyramidales des pharaons et les colosses du divin Osimandias. Il lui restait la ressource des grands criminels agonisants; il se repentit et fit vœu, s'il échappait au crocodile vengeur, de baiser les orteils du Memnon ténor, qui chante une cavatine au lever du soleil.

Un vœu fait donne quelque tranquillité à l'esprit. Il regarda le monstre cerbère pour s'assurer si le vœu avait produit quelque effet sur ses écailles; le monstre veillait toujours, et ne paraissait pas avoir entendu le vœu.

Une soif ardente dévorait la poitrine du savant, autre malheur du blocus! Les dattes altèrent beaucoup. Comment boire? L'infortuné Tantale voyait sous ses pieds un large fleuve, et il mourait de soif. Le Nil avait des murmures ironiques; il se contentait de rafraîchir l'air, et il ne donnait pas une goutte d'eau à la lèvre aride du malheureux bloqué. En se comparant à son compatriote Robinson Crusoé, il conclut que tout l'avantage de la position était à ce dernier. En effet, Robinson passa une nuit sur un arbre; mais il descendit le lendemain; il tua des perroquets, en

fit des fricassées de poulet; il but de l'eau claire et du rhum; il se promena sous un parasol; il se bâtit un gîte; il ne rencontra aucun crocodile, et découvrit un Vendredi. Heureux Robinson! disait à voix basse le savant, heureux insulaire! roi et sujet à la fois! Et cet ingrat osait se plaindre! Je voudrais bien le voir à ma place sur ce palmier!

On est forcé de convenir que les doléances de Robinson sont des insultes envers la Providence. Voilà bien l'homme! il se plaint toujours de son malheur! Mais Adamson est-il plus raisonnable, quand il accuse son compatriote d'York? Hélas! non. Cet homme perché sur un palmier ne savait pas que, ce même jour, à la même heure, l'infortuné savant français, Adolphe Petit, était dévoré par un crocodile devant les ruines d'Ombos! Les hommes devraient bien cesser de se plaindre de leur sort.

En ce moment de légères vapeurs couvrirent le soleil, et Adamson éprouva un mouvement de joie; il comptait sur une bonne pluie, et il préparait déjà les deux creux de ses mains pour faire une orgie hydraulique avec la rosée du ciel. Sa joie fut courte. Il se rappela cette désespérante inscription : *Limite delle pioggie,* limites des pluies, que le courageux voyageur italien, Rossignol, l'ami de Belzoni, a gravée sur sa carte du Nil. Le palmier d'Adamson était fatalement placé dans la latitude qui plombe le ciel et ne le mouille jamais.

Il récita, pour se désaltérer l'imagination, un passage de la *Jérusalem,* où le Tasse décrit les croisés, buvant, à pleins casques, une pluie miraculeuse, après les longues rigueurs d'un ciel d'airain. Ces vers lui firent venir l'eau à la bouche, quoique prononcés en italien anglais.

Le crocodile semblait deviner la souffrance du Tantale de Belfast; il avalait, au passage, des carafes de

Nil, en décochant au palmier des regards obliques et narquois. Les plaisanteries des monstres sont intolérables. Adamson fut révolté, ce qui donna à sa soif une nouvelle irritation.

Il promenait ses yeux sur le Nil dans l'espoir de découvrir une djerme à la voile ou à la rame, et de lancer un cri de détresse aux navigateurs ; mais cet espoir est illusoire, dans ces parages dangereux, *situés en amont des rapides,* comme dit Bruce. La solitude gardait son silence de mort ; on n'apercevait que des ruines noirâtres, où perchaient quelques ibis, immobiles comme des points d'admiration.

Involontairement la pensée du savant se reporta sur Robinson Crusoé. Cet insulaire, se disait-il, a eu grand tort de tant murmurer contre un malheur qui me paraît si heureux. Mais mon compatriote avait du bon. Il était né inventeur, il s'est fait du pain, un parasol, un costume, et même une pipe. La privation le rendait ingénieux. Sur ce palmier, Robinson aurait trouvé de l'eau... Voyons, comment s'y serait-il pris?

Il réfléchit longtemps pour inventer quelque chose, d'après le procédé Robinson, et le feu intérieur de la pensée acheva de brûler sa langue ; il avait des tisons dans la bouche ; il était arrivé à ce délire qui fait demander au damné de l'enfer une simple goutte d'eau.

Et le Nil roulait toujours devant lui ses flots doux et majesteux.

O nécessité, mère de l'industrie, tu n'abandonnas jamais les diciples de Robinson !

Le savant battit des mains comme s'il se fût applaudi lui-même : il avait découvert un procédé hydraulique. Qu'il faut peu de chose pour donner de la joie à la pauvre humanité ! Voilà un homme, perché sur un palmier, un agonisant voué à la gueule d'un crocodile, et qui trouve le secret de se réjouir, parce qu'il a inventé un moyen équivoque de donner à

ses lèvres quelques gouttes d'eau saumâtre du Nil !

Adamson, fier de lutter avec son compatriote d'York, se mit tout de suite à l'œuvre : il arracha plusieurs branches fort longues, et les lia par chaque bout, au moyen de filaments détachés de la tige, et roulés entre les dents et les lèvres. Cela fait, il attendit le moment où le crocodile faisait une petite promenade entre deux eaux, pour remplir ses devoirs d'amphibie, et il laissa doucement tomber la pompe aspirante sur les bords du fleuve, où elle but beaucoup d'eau, par les feuilles spongieuses, flottantes à l'extrémité. Cette corde végétale fut retirée ensuite avec une grande précaution, et deux lèvres calcinées se précipitèrent sur les dernières feuilles imbibées d'eau douce, et deux fois douce. Jamais gastronome assis à un festin parisien ne savoura plus voluptueusement une coupe remplie par la naïade écarlate qui coule devant Bordeaux. Notre savant riait de bonheur, comme un écolier, et, n'ayant rien de mieux à faire, il recommença l'expérience, et se livra, sans mesure, à tous les excès de l'intempérance, pour payer à ses poumons un long arriéré de soif. Tantale n'avait pas inventé cela.

Adamson riait surtout à l'idée de mystifier son crocodile qui, d'ailleurs, méritait bien un pareil tour.

Rassuré sur les deux premiers besoins de la vie, Adamson se souvint qu'il avait subi quelques accès de fraîcheur perfide, dans les heures humides de la dernière nuit ; l'absence de tout costume qu'il portait, comme nageur, lui paraissait favorable pendant les ardeurs tropicales du jour ; mais il fallait songer à se vêtir pour minuit. Un autre motif excitait le savant à découvrir, comme Robinson, un costume décent. — De quel front oserais-je me présenter en public, si une barque providentielle de sauvetage passait devant moi ? disait le judicieux savant.

Cela dit ou pensé, Adamson cueillit dans son alcôve aérienne une certaine quantité de feuilles énormes, et s'asseyant comme un tailleur, il confectionna un paletot végétal qui, sans appartenir à la dernière mode, avait un caractère primitif assez pittoresque. Deux feuilles suffirent pour le bonnet nocturne, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, et ne faisait pas regretter nos horribles chapeaux de jour.

L'auteur de toutes ces ingénieuses trouvailles se témoigna sa satisfaction en se serrant entre ses bras : il était logé, vêtu, nourri, désaltéré aux frais de la nature. Tout bonheur est relatif. Adamson s'estimait très-heureux, et en fait d'expédients, il regardait Robinson Crusoé avec dédain, de toute la hauteur de son palmier.

Comme il réfléchissait mollement sur son bonheur, il aperçut le crocodile au pied de l'arbre, et le monstre lui parut agité d'une pensée mauvaise. Le savant ne se trompait pas.

De son côté le crocodile avait réfléchi. Ne pouvant prendre le palmier ni par l'assaut, ni par le blocus, il avait recours à la mine et à la sape. Les énormes dents du monstre se mirent à l'œuvre, et elles rongeaient la base de l'arbre avec un acharnement féroce. Le crocodile avait l'air de penser cette phrase : « Il est temps que cela finisse ! » Et Adamson entendait en frissonnant les craquements d'une monstrueuse mâchoire sur la base de son habitation.

Il eut l'heureuse idée de se recommander à saint Siméon stylite, l'anachorète du chapiteau.

La disposition des dents molaires et incisives est faite, chez les crocodiles, de telle sorte qu'elle ne peut nuire à la base d'un palmier; ces monstres ne rongent que de côté ; ils effleurent et ne creusent pas. La sage nature a voulu ainsi donner l'asile des palmiers aux malheureux poursuivis par les crocodiles. Le savant

ignorait aussi cette particularité organique de l'impuissance maxillaire du sapeur écaillé. Pline et Saavers mentionnent ce fait rassurant ; mais ces deux naturalistes ne pouvaient être consultés, en ce moment, au chapitre crocodile. Adamson plongeait de l'œil sur la base des opérations ; mais placé trop haut et trop mal pour en apprécier le danger, il s'attendait à voir s'écrouler l'arbre sauveur à chaque instant, et ses cheveux frissonnaient sous son turban de feuilles, à l'idée d'être lancé à la gueule du monstre, et d'entrer chez lui par sanglantes livraisons, comme dans un tombeau écaillé, et sans épitaphe qui annonçât les vertus du défunt à la postérité de Belfast.

Le crocodile travailla ainsi plusieurs heures à la sape, et un certain découragement se manifesta dans sa mâchoire ; il eut alors recours à un autre expédient, celui de battre en brèche le palmier avec sa queue de bronze. L'arbre tenait bon, mais ses secousses n'étaient pas rassurantes pour le savant ; il subissait comme un long tremblement de terre, et son toit de feuilles s'agitait avec des ondulations convulsives ; par intervalles, une grappe de dattes se détachait d'une branche, et tombait sur les écailles du crocodile, et le monstre redoublait de fureur, comme un assiégeant qui reçoit un projectile lancé des remparts. Cette chute de dattes offrait aussi à Adamson un autre sujet d'effroi ; qu'allait-il devenir si toute sa provision de comestibles s'écroulait ainsi en détail !

Jamais homme n'éprouva pareilles angoisses ; aussi notre savant, après s'être convaincu que la vie ne vaut pas la peine d'être défendue à ce prix, résolut de se précipiter du haut de son toit, pour trouver le repos dans la mort. Plein de cette idée de désespoir, il se leva debout sur le sommet du tronc, écarta les branches qui pouvaient le retenir au bord du précipice, et avançant un pied, il retint l'autre fortement,

et ne se précipita pas. Une pensée honorable le retenait sur l'abîme: Adamson n'avait point de famille, point de femme, point d'enfants, point de neveux; il devait donc se conserver avec soin, sur la terre, comme le seul représentant des Adamson. L'homme est toujours ingénieux, lorsqu'il s'agit de transiger avec le désespoir. S'il a une famille et des enfants, il veut vivre pour eux; s'il est isolé sur la terre, il veut vivre pour se rendre service à lui-même, et ne pas *mourir tout entier, non omnis moriar,* dit le poëte latin.

Adamson se témoigna beaucoup de reconnaissance, après avoir pris cette héroïque résolution; même il se traita de lâche, pour avoir un instant entretenu la pensée de se servir lui-même en pâture à la voracité d'un monstre amphibie; ce devoir rempli, il s'assit encore sur son fauteuil végétal, et prit les précautions les plus minutieuses pour se garantir d'une chute.

Oh! qui sondera jamais le cœur humain, et surtout le cœur des savants! Le croirait-on? notre solitaire du palmier, revenu de ses premières terreurs, trouva un amusement assez curieux dans le spectacle de ce crocodile acharné contre une tige d'arbre très-fortement incrustée sur le roc d'un écueil. Les ondulations, si alarmantes d'abord, lui donnaient le plaisir de l'escarpolette; il souriait d'un air paterne aux efforts inutiles du monstre, lui adressait des épigrammes anglaises, et le traitait même de *goose,* de *rascal* et de *naughty boy.* L'accent anguleux qui accompagnait ces insultes irritait le monstre, qui répondait par un cliquetis d'écailles assez harmonieux pour l'oreille d'un savant de Belfast.

Décidément, le palmier était inébranlable. Adamson triomphait; il se rappela le chapitre que Sénèque a écrit sur la manière de bâtir l'édifice de son bonheur dans toutes les situations de la vie, et il résolut de bâtir le sien.

Il entrevit un avenir heureux ; que lui manquait-il ? il aurait un beau climat, une nourriture frugale, mais saine, une solitude charmante, de l'eau douce à profusion ; il espérait même un jour arrêter au passage des pigeons d'Éthiopie, et les faire rôtir au soleil, surcroît de comestibles. Quant à ses plaisirs, il aurait à ses pieds un fleuve merveilleux, des ruines mystérieuses, un crocodile amusant, tout ce qu'il faut enfin pour passer des heures agréables. De plus, il pouvait, dans ses loisirs, préparer sérieusement des manuscrits sur l'étude antique des pays qui se déroulaient devant lui jusqu'aux monts des Émeraudes, et les monts d'Ajas, solitudes immenses où s'élèvent les ruines des temples de Jupiter et d'Apollon, entre Bérénice et Néchesia.

Réjoui par ces nouvelles idées, il songea sérieusement à établir son logis d'une manière plus confortable. Il le divisa en trois *rooms* distincts, et séparés par des cloisons de feuilles; il passait ainsi d'un *room* à un autre pour faire un exercice hygiénique et savourer les plaisirs du propriétaire. Son cabinet de travail contenait plusieurs rames de feuilles de palmier sur lesquelles il pouvait écrire, comme sur vélin, à l'aide d'un stylet d'écorce. Sa salle à manger, *dinning-room,* abondait en dattes fraîches ou sèches, qui pleuvaient dans sa bouche. La pompe hydraulique, encore perfectionnée, avait aussi son coin spécial. Il ne regrettait qu'une chose, une paire de gants. Le bonheur n'est jamais complet.

Tous les jours se levaient purs et sereins ; à chaque aurore, Adamson prêtait l'oreille au désert, et il entendait la cavatine du colosse de Memnon ; il avait donc tous les matins sa soirée d'opéra. Ensuite, il s'amusait à voir le crocodile, et quand il était content de lui, il lui envoyait quelques dattes pourries, que le monstre avalait gloutonnement, ce qui faisait rire

aux éclats le grave Adamson. Entre ses deux repas, il se livrait à l'étude et à la méditation; il ouvrait la bibliothèque de sa mémoire, et lisant Hérodote, il visitait avec lui le labyrinthe ou les rives du lac Mœris ou Arsinoé, la province des roses. Une autre fois, il suivait l'empereur Adrien, sur les bords du Nil, jusqu'à sa ville d'Antinoüs. Quand une pensée profonde illuminait son cerveau, il la gravait sur papyrus, et prenait un extrême plaisir à la relire vingt fois. Dans ses petites promenades sur une branche horizontale, il aimait à contempler le lointain vallon de Cambyse, et donnait une larme à ces sages et malheureux Égyptiens si cruellement ravagés par des Perses imbéciles et cruels. Avant le sommeil il se professait un cours d'astronomie, sous ces splendides constellations, chères aux Chaldéens et aux sculpteurs du zodiaque de Tentyris. Jamais un voisin jaloux n'épiait sa conduite et ne diffamait ses actes; jamais un journal ne s'occupait de lui; jamais un policeman ne l'arrêtait avec sa baguette; jamais un percepteur ne lui réclamait des impositions directes. Il était libre comme l'air de sa chambre, et riait amèrement de tous les sarcasmes que le misanthrope Alceste lance contre les humains. Pourquoi Alceste, disait-il, ne se réfugie-t-il pas sur un chapiteau, ou sur un palmier, comme Siméon ou comme moi? il s'épargnerait bien des fièvres et des soucis.

Laissons un instant notre heureux anachorète sur son palmier et descendons sur la rive gauche du Nil, où un nouvel incident de cette histoire va se révéler par le malheur d'Adamson.

M. Darlingle, savant botaniste anglais, cherchait des lotus jaunes sur les rives désertes du Nil. Hérodote a vu des lotus jaunes, mais Hérodote avait le privilége de voir des choses absentes, et entre autres,

deux pyramides de deux cents mètres de hauteur au milieu du lac Mœris. Il pouvait donc bien avoir vu des lotus jaunes. Il est vrai que, depuis son époque, ils ont disparu ; ce qui oblige les botanistes consciencieux à les chercher toujours.

Donc, M. Darlingle cheminait, à travers la chaîne libyque, furetant toutes les crevasses soupçonnées de recéler ses lotus.

Deux Arabes, armés de carabines, accompagnaient le savant.

Il y a des choses qui bouleversent l'imagination quand on les rencontre au désert. Le voyageur Caillaud raconte qu'il fut saisi comme d'épouvante en découvrant les quarante pyramides de la presqu'île de Méroé. Caillaud a eu tort de s'étonner, en cette occasion. On serait saisi d'effroi, et avec juste raison, si au milieu du désert de Sahara on trouvait une jolie boutique isolée, avec cette enseigne : *cabinet de lecture*. Or, Darlingle était dans son droit, lorsqu'il poussa un cri d'épouvante sur la rive gauche du Nil.

Il venait de voir deux bottes, l'une debout et fière, l'autre mollement inclinée sur sa tige, comme fatiguée d'un long repos.

Rien n'est stupide à voir comme deux bottes qui attendent le portier sur le carré d'un hôtel garni ; mais le sentiment qu'elles peuvent inspirer sur la rive déserte du Nil est inexprimable. On pousse un cri, et on recule d'horreur ; les deux serpents de Mercure inspireraient moins d'effroi.

Il faut dire aussi que les vêtements, laissés en bloc par Adamson sur le rivage du Nil, avaient disparu, soit que le courant du fleuve les eût emportés, soit qu'un crocodile omnivore les eût avalés en passant. Les bottes seules restaient debout, et un peu à l'écart, sur un piédestal de rochers.

Vous comprenez maintenant l'épouvante légitime du botaniste anglais.

Il crut d'abord que ces deux formes de chaussures étaient un jeu naturel, et une double aspérité de la roche libyque; mais, en se rapprochant, il reconnut l'authenticité du cuir, et recula de peur, comme il eût fait devant un spectre qui n'aurait laissé voir que ses bottes.

Les deux fidèles Arabes, natifs d'Ombos, n'avaient jamais vu de bottes de leur vie; ils s'effrayèrent de la frayeur du botaniste, et firent feu bravement sur les deux tiges de cuir, qui tombèrent percées de quatre balles. Cette exécution ne pouvait rassurer les esprits de Darlingle; cependant il sut gré aux Arabes de leur dévouement, et les remercia par un geste expressif.

Le botaniste se remit à contempler les deux bottes étendues, et dans cette nouvelle position elles paraissaient encore plus étranges, au milieu d'un désert.

Sur la cime de son palmier, Adamson entendit les coups de feu des Arabes, et tressaillit : un bruit d'armes annonce toujours, chez les sauvages, la présence d'un homme civilisé.

Il sortit de sa chambre à coucher, entra au vestibule, écarta quelques feuilles qui voilaient la direction de l'est, et vit trois hommes arrêtés sur la rive du Nil.

Sa première pensée fut une courte malédiction lancée contre les importuns qui venaient le troubler dans sa solitude et sa méditation; mais ensuite la faiblesse humaine l'emporta; il résolut de faire des signaux de détresse à ces trois êtres humains.

Il coupa une longue branche de palmier, la dépouilla de ses feuilles jusqu'à l'extrémité exclusivement, et l'agita au dessus de l'arbre, comme l'instrument chinois, tandis que de l'autre main il lançait

au Nil des grappes de dattes, seuls projectiles qu'il eût à sa disposition.

Le botaniste, environné de ce silence connu des aéronautes seuls, se retourna au léger bruit du fleuve, creusé par une grêle de dattes, et cette fois il éprouva encore une surprise plus grande que la première, l'apparition des bottes fut oubliée : il vit un palmier agitant un énorme plumet, en l'absence de toute brise, et cette découverte lui causa une joie infinie; après le premier moment de surprise, il aurait donné tous les lotus jaunes pour ce palmier phénoménal.

Ouvrant son album de voyage, Darlingle s'empressa d'enregistrer cette découverte, et il écrivit ceci : *On trouve dans la Haute-Égypte une espèce de palmier qui a les propriétés de l'aloès, avec cette différence pourtant que l'aloès, après avoir lancé sa tige à trois mètres au dessus du sol, la maintient immobile, tandis que le palmier de la Haute-Égypte agite verticalement sa tige supérieure, avec une régularité de mouvements prodigieuse. Nous avons donné à cet arbre le nom de palmier-Darlingle.*

Cela écrit, le botaniste dessina son palmier, et le montra aux deux Arabes, n'ayant pas d'autre public pour le moment. Ces enfants du désert, avec leurs yeux de lynx, venaient de découvrir une forme humaine sous l'épais feuillage du palmier de l'île, et leurs gestes la désignaient au botaniste, qui, absorbé par le bonheur de sa découverte et la beauté de son dessin, ne comprenait rien aux gestes des Arabes, et ne pensait qu'à la sensation produite par le palmier-Darlingle dans le monde savant.

Les deux Arabes insistaient toujours; aussi Darlingle, malgré le désir qu'il avait de ne s'occuper que de lui, fut enfin bien forcé à suivre la direction de leurs doigts indicateurs. La pantomime des arabes était claire comme la parole : Regardez donc, disaient-

ils, regardez cette petite île ; vous verrez une créature humaine sur le palmier ; elle est en péril, elle fait des signaux, et nous devons la secourir tout de suite.

Darlingle allongea sa petite lunette d'approche, en haussant les épaules, de l'air d'un homme qui fait une concession polie, et il regarda nonchalamment le palmier-Darlingle... Troisième surprise, dans la même heure ; la dernière absorbant les autres. Il avait vu distinctement un visage, et même un visage anglais, s'arrondir entre deux feuilles, et une main qui secouait une branche dépouillée et surmontée d'un panache. Il serra sa lunette avec tristesse, relut son article, revit son dessin, et après avoir réfléchi, comme Brutus, pour savoir s'il détruirait ses deux enfants ou s'il les laisserait vivre, il se décida pour ce dernier parti. — Oh ! bien ! tant pis ! dit-il ; ce qui est écrit est écrit ; je n'en retrancherai pas un mot ! D'ailleurs, puisque l'aloès existe, le palmier-Darlingle aurait pu exister, si la nature l'avait reconnu utile ; je le reconnais utile, moi, et je le maintiens.

Cette résolution prise, les trois hommes tinrent conseil ; il s'agissait de trouver une barque, et de secourir ce voyageur en détresse. L'un des Arabes proposa un avis qui fut adopté. On se mit en marche pour Assouan, éloigné de plusieurs milles dans le désert, et, après deux heures brûlantes et une course rapide à travers des monceaux de sable, on atteignit ce village qui fut une ville au temps d'Hérodote. M. Darlingle montra au premier pêcheur une pièce d'or et une barque, pantomime toujours comprise. On mit la barque à flot, et le botaniste désignant au marinier la direction fluviale, lui dit fièrement, comme s'il eût été compris : L'île du Palmier-Darlingle.

Le doigt indicateur aurait suffi. On descendit le Nil.

L'île du Palmier-Darlingle fut bientôt signalée à

l'horizon, et à mesure qu'on approchait, les Arabes aux yeux de lynx témoignaient quelque inquiétude et échangeaient des signes d'intelligence. Après un quart d'heure, le doute n'était plus permis; ils avaient réellement vu un énorme crocodile qui rôdait autour du palmier.

Ils firent part de leur découverte au botaniste, qui atteignit sa quatrième surprise du jour, et trembla de froid, sous quarante degrés réaumur. Toutefois, avouons à sa louange qu'il ne voulut point, par une peur trop visible, compromettre la dignité fluviale de l'Angleterre aux yeux de l'Arabie déserte; il dissimula son effroi, d'ailleurs très-naturel chez un botaniste habitué à chasser aux fleurs, et n'ayant rien à démêler avec les monstres amphibies du Nil.

Les Arabes causaient entre eux tranquillement, comme des gens habitués à chasser aux crocodiles; ils renouvelaient, aux amorces, les capsules anglaises, toujours infaillibles, et *patent-safety*, ils cherchaient, pour leurs pieds, des appuis solides, et recommandaient au rameur les plus grandes précautions dans ses mouvements.

Le crocodile voyait arriver la petite barque, comme une proie ou comme un péril; il s'apprêtait à la défense ou à la fuite, selon l'importance et le nombre des agresseurs. Couché au bord du fleuve, immobile comme un crocodile empaillé, il tenait sa gueule béante, pour engloutir au passage le premier ennemi descendu.

Les deux Arabes, grands connaisseurs des mœurs de ces monstres, se tenaient debout, à l'avant de la barque; ils ajustèrent, ils prononcèrent une syllabe à l'unisson, et leurs deux coups de feu n'en firent qu'un. Les balles entrèrent par le seul côté vulnérable, la gueule ouverte, et parcoururent toute la longueur intérieure de l'animal.

Le monstre secoua sa tête avec des contorsions comiques, qui provoquèrent une gaieté folle aux premières loges du palmier, et vomissant des flots de sang noir sur le sable, il ferma ses yeux baignés de larmes et ne remua plus.

Adamson rajusta le désordre de sa toilette végétale, chercha des gants par habitude, et n'en trouvant point, il descendit avec les plus délicates précautions, pour ne pas déchirer son paletot, et épargner une exclamation de *Shoking!* au compatriote qu'il avait très-bien reconnu de loin, à ses cheveux et à ses gants.

Les Arabes sont graves; mais leur sérieux disparut dans un rire fou, lorsqu'ils apercurent le costume d'Adamson. Le botaniste lui-même, rassuré par la mort du crocodile, mordit ses lèvres pour épargner à son compatriote le spectacle d'une hilarité anglaise, fort déplacée en pareille occasion. Le botaniste et le savant se serrèrent les mains, à la mode de leur pays, et se racontèrent leurs histoires. Adamson pria Darlingle de vouloir bien éteindre par un ordre les rires immodérés des trois Arabes, car il était décidé de porter plainte à son consul.

Alors Darlingle eut une idée plus complète que celle de saint Martin; il ôta son paletot de coutil gris et le donna généreusement à son compatriote. Adamson se retira à l'écart, fit sa petite toilette, et se boutonna étroitement. On mit le crocodile en travers, à l'arrière de la barque, comme pièce de conviction, et provisoirement Adamson voulut descendre sur le rivage pour se chausser. Le moment du départ fut solennel. Depuis lord Byron, les Anglais ont pris l'habitude de saluer les îles ou les continents qu'ils abandonnent sans espoir de retour; Adamson salua son palmier, et en l'embrassant, il déposa quelques larmes sur son écorce; il fit ensuite une collection de toutes les feuilles qui avaient servi à son ameuble-

ment et à ses autres usages domestiques. Ces précieuses reliques étaient destinées à la galerie nationale de *Charing-Cross*. Au nom de la ville de Londres, M. Darlingle remercia le savant, et ne perdit pas l'occasion de prononcer un *speech* d'une heure sur le lieu même où ce don était fait si généreusement.

De son côté, Adamson se montra généreux envers le botaniste : il le remercia au nom de la science, pour cette précieuse découverte du palmier-Darlingle, qui ajoutait un individu de plus à la grande famille des palmiers ; il promit même d'écrire, dans la *Revue de Belfast*, une notice qui prouverait que ce palmier, nouvellement découvert par le zèle infatigable de Darlingle, appartenait à l'espèce, dite improvisatrice, des aloès de Ceylan.

Les Arabes écoutaient et regardaient, avec des yeux ébahis, ces deux Anglais qui parlaient si longtemps, en plein désert, sous un soleil qui rôtit le front et le fait fumer comme une chair sur le gril.

On se rendit ensuite, par voie de terre, au village d'Assouan, où Adamson trouva un costume arabe complet et une hospitalité digne des siècles d'Abraham et de Jacob. Un homme qui entrerait dans une ville d'Europe avec le costume que portait Adamson serait emprisonné, pour cause de vagabondage, et jugé trois mois après.

Le savant et le botaniste s'unirent dès ce moment d'une étroite amitié ; ils renoncèrent l'un à la presqu'île de Méroé, l'autre aux lotus jaunes, et songèrent à se faire nommer consuls dans quelque résidence de l'Inde ; ils avaient des titres évidents, et jamais méconnus par le gouvernement anglais. Ils profitèrent donc du départ de la première caravane pour traverser le désert et gagner le Caire. Adamson se souvint de son vœu, après le péril passé, chose rare ! Il baisa les saints orteils du colosse d'Osimandias, et, en aper-

cevant les pyramides, il daigna leur faire le plus gracieux salut. Les deux amis trouvèrent le paquebot de Malte au port d'Alexandrie, et ils débarquèrent bientôt dans cette île anglaise, *fleur du monde, fior del mondo,* comme disent les Maltais. La, Darlingle et Adamson se partagèrent la besogne; Adamson écrivit dans le journal *Malta-Times* un article admirable sur l'intrépide voyageur botaniste Darlingle, qui avait découvert le palmier-Darlingle, au péril de ses jours, en tuant deux reptiles noirs, de l'espèce du *cobra-capel.* L'article était illustré d'un dessin sur bois, représentant le nouvel arbre, agitant son panache dans l'air. Darlingle, à son tour, annonça au monde l'expédition aventureuse de M. Adamson, qui s'était hasardé au dessus de la troisième cataracte, avait relevé les écarts de la carte de Bruce, et tué deux crocodiles au moyen de l'électricité. Ces deux relations précédèrent à Londres les deux voyageurs. Le *First clerck* les manda tout de suite à *White-Hall* et les félicita sur leurs découvertes. On ne s'en tint pas là : ils reçurent une *rent* de cinq cents livres et une commission de consul, dans deux des meilleures résidences de l'Inde. Le palmier-Darlingle fut ajouté, en effigie, à la collection du *Zoological-Garden,* et le cadavre du crocodile, tué par l'électricité, fut suspendu au plafond d'une salle, à la galerie de *Charing-Cross.* Toutes les choses de ce monde se passent ainsi, ou à peu près.

Ceux qui ont médité sur l'homme ne seront point étonnés de lire la fin de cette histoire vraie. Adamson représente aujourd'hui l'Angleterre à Chandernagor; il possède une superbe habitation sur le Gange; il compte six éléphants dans ses étables; il commande à dix serviteurs; il a épousé une créole charmante; il affiche le luxe d'un nabab, eh bien! très-souvent, dans ses jours d'oisiveté consulaire, il regrette la douce vie qu'il menait dans son appartement aérien du pal-

mier de l'île : mieux encore! il regrette le spectacle émouvant que lui donnait le monstre amphibie ; il regrette sa soif de flamme, si délicieusement étanchée avec des gouttes d'eau! L'ennui, cette soif de l'âme, le saisit quelquefois si violemment, qu'il se trouve prêt à quitter ses éléphants, son habitation, sa femme, pour revoir son palmier, et y passer une quinzaine, *fornight*. Si le gouverneur donne un congé à Adamson, ce projet se réalisera. Est-ce que, par hasard, l'infortune serait le bonheur? Cela expliquerait pourquoi on ne le rencontre jamais en ce monde. Méditons!

LE RAT.

Les livres d'histoire naturelle ne font pas vivre les animaux, ils les empaillent dans des feuillets taxidermiques. L'histoire naturelle pittoresque et anecdotique n'est pas encore faite, et probablement on ne la fera jamais. Cet immense travail est au dessus des forces d'un seul homme ; il faudrait, pour le mener à bien, une société d'observateurs spéciaux, se partageant chacun leur travail, selon leurs goûts et leurs études. Tel qui a passé sa vie à observer l'éléphant aura probablemeut dédaigné la fourmi, et pourtant ces deux animaux offrent un intérêt égal, et sont de même taille dans l'infini de la création.

Un jour, j'ouvris un livre d'histoire naturelle, et je lus ceci, à l'article Rat :

« *Cet animal immonde habite les lieux obscurs et souterrains ; il commet de grands ravages ; il est très-glouton, et sa voracité est cause presque toujours de sa perte. On le prend aisément, au moyen d'un appât quelconque, et à l'aide de piéges, nommés souricières. Le chat est l'ennemi acharné du rat.*

Le naturaliste qui a écrit ce portrait a enseigné à tout le monde ce que tout le monde savait; seulement, on pourrait écrire un volume avec ce qu'il n'a pas dit.

Le rat est peut-être le plus intelligent, le plus rusé, le plus raisonneur de tous les animaux; c'est ce que démontre l'observation. Un fait généralement admis depuis des siècles, est celui-ci : quand une vieille maison menace ruine, les rats déménagent et vont chercher un autre asile pour vivre en sûreté; car le rat tient à la vie comme un épicurien; il connaît la mort de réputation, et la regarde comme un malheur.

J'ai observé ce fait, après mille autres, et je le trouve effrayant.

Les rats vivent en république, mais ils reconnaissent l'autorité d'un chef, comme les abeilles. Ordinairement ce chef se nomme lui-même, parce qu'il se juge supérieur à tous les autres. Tout absolu qu'il est, il appelle toutefois à ses conseils un certain nombre de vétérans, qui ont droit de remontrance. Ainsi, lorsqu'une vieille masure fait entendre les craquements suprêmes, le chef prête l'oreille, se recueille, et, par un cri aigu de détresse, il appelle son conseil des Dix. On délibère, on discute, on reconnaît qu'il y a peril à demeure, et qu'il faut partir, sans attendre le lendemain. Il doit donc être admis que ces animaux se sont ainsi parlé, dans une langue inconnue : — *Voilà une maison qui va s'écrouler ; ses ruines vont écraser nos femmes et nos enfants. Émigrons.*

Simonide fut préservé par les dieux de la chute d'une vieille maison : les rats sont plus intelligents que cet illustre Grec. Ils n'ont pas besoin d'être avertis par les dieux : ils s'avertissent eux-mêmes, et ne se trompent jamais.

La nuit venue, le chef pousse un cri lugubre; c'est le tocsin. Toutes les familles se resserrent avec effroi.

Personne ne fait la moindre observation ; aucun esprit fort n'intervient. Le chef a dit : Partons ! Cela suffit ; le chef est infaillible. Des éclaireurs sont envoyés pour voir s'il n'y pas trop de chats sur la route... l'armée avance avec précaution. Les grands veillent sur les petits. Il est défendu de butiner ; tout maraudeur est puni de mort. On suit les bas-fonds humides, abhorrés des chats ; enfin, les éclaireurs découvrent un soupirail de cave, et flairent aux environs l'odeur d'une grasse cuisine, d'une grange, d'une brasserie, d'une caserne ou d'un pensionnat. Le chef arrive, ouvre ses oreilles et ses narines, et dit : — L'endroit est bon. Aussitôt la caravane se glisse, sans bruit, dans ce nouveau domicile souterrain, et les ravages commencent tout de suite, mais avec précaution. Les premiers jours, il faut se méfier de l'inconnu : tel est le précepte du rat.

Il est bien entendu que je parle ici du rat géant, et non de ce petit animal qui rôde souvent dans les chambres à coucher, en l'absence des chats.

Le rat de cette grande espèce est un animal terrible ; il craint les chats pour ses enfants, jamais pour lui. De son côté, le chat, dans sa perspicacité féline, respecte ce rat, et semble ne pas se douter de son existence ; il lui en coûterait trop de s'avouer qu'il le craint. Cette retenue, des deux parts, amène quelquefois de singuliers résultats dans les localités où abondent ces deux espèces ennemies. Les rats et les chats, reconnaissant qu'il y aurait folie à se livrer bataille, sous prétexte d'hostilité traditionnelle, abjurent leurs instincts, et s'accordent une trève perpétuelle. On les voit manger au même charnier et boire au même ruisseau ; mais ils n'échangent entre eux aucun regard : ils sont censés ne pas se voir ; de cette manière, ils ne violent pas les lois de la nature, qui les obligent à se battre à la première rencontre. Sage leçon qu'ils don-

nent aux hommes batailleurs! — Que gagnerions-nous à ces combats stupides? pensent ces animaux ennemis; des coups de dents! des coups de griffes! et pourquoi? Nous ne pouvons pas nous manger après notre mort; à quoi bon alors s'entretuer ou s'écorcher la peau? Notre instinct est absurde, notre raison vaut mieux.

Cependant, lorsqu'il s'agit de détruire un chat dangereux et peu raisonnable, ou accusé d'avoir levé une griffe perfide sur l'innocence, les rats ne balancent jamais. On forme alors une coalition de cave; les plus braves sont choisis; des espions excercés observent les habitudes de l'ennemi; un rapport est adressé au chef. Le chat criminel rôde d'habitude dans un endroit désigné. L'embuscade est à son poste. On attend avec cette patience sage qui caractérise les animaux; on ne brusque rien, on ne remue pas. Le chat vient, sans défiance, faire sa maraude accoutumée; vingt museaux, armés de dents fines, se précipitent sur lui, comme vingt poignards vivants; un miaulement court et hurlé retentit dans le souterrain; le chat bondit, escalade le mur, fait grincer ses griffes sur la voûte, pour s'y cramponner, retombe lourdement au milieu de ses ennemis, et, n'espérant plus se sauver par la fuite, et voyant la seule étroite issue du souterrain gardée par de féroces sentinelles, il engage, seul contre tous, un combat héroïque, digne d'une épopée égyptienne. Les rats, qui ont une tactique merveilleuse en toute chose, ont divisé leur petite armée en deux corps : l'un se bat, pendant que l'âutre reprend haleine à l'écart; de sorte que le chat est toujours assailli par des troupes fraîches; et, après une ardente lutte de plusieurs heures, ayant épuisé ses forces et sa respiration, mordu aux quatre pattes, ravagé dans sa fourrure, raccourci dans sa queue, borgne, boiteux, découragé, il s'affaisse un instant, comme pour prendre

une pose de sphinx, et cet instant est décisif; la troupe des rats donne à la fois et exécute une charge complète; le chat disparaît sous une masse compacte et ondoyante, comme un canot sous une vague sombre; il ne reparaîtra plus vivant à la surface, et, au lever du jour, quand le sommelier descendra dans le souterrain, il ne trouvera que le cadavre du vaincu, égorgé par des meurtriers invisibles, qui ont pris la fuite après le crime, pour se soustraire à la vindicte des lois.

La légende allemande de la *Tour des rats* célèbre une bataille bien autrement formidable. Il ne s'agit plus ici d'un chat, mais d'un malheureux voyageur tombé par une nuit sombre, dans une embuscade de rats. L'armée des assaillants, il faut le dire avant tout, était innombrable; depuis l'invasion de Xercès on n'avait rien vu de pareil. Le voyageur, étourdiment tombé au milieu de ces vagues vivantes, sentit ses cheveux se hérisser, et, secouant avec vigueur d'horribles grappes de rats déjà collées à ses jambes, il prit la fuite, et l'effroi lui donna une extrême agilité. Mais les rats courent comme des lièvres, et plus vite encore quand la colère les anime. Le voyageur remercia le hasard qui lui montra le Rhin, et une petite île très-voisine du rivage: c'était une chance inespérée de salut; il se jeta bravement à la nage, croyant sans doute que les rats ont horreur de l'eau comme les chats. Bien au contraire, ces deux espèces ont des organisations opposées, et c'est précisément ce qui les met dans un antagonisme perpétuel et proverbial. Le voyageur n'en crut pas ses oreilles, lorsqu'il entendit résonner l'eau du fleuve sous une masse effrayante d'immondes nageurs; il sentait leurs souffles à ses talons, et se voyait menacé d'être dévoré vivant en pleine eau. La petite île du Rhin n'était plus éloignée que d'une largeur de trois bras; il fit un suprême effort, et atteignit la grève. Une vieille tour s'élevait

au bord de l'île, et ses ruines servaient d'escalier pour arriver au sommet; ce refuge offrait une dernière chance de salut. Le voyageur escalada cette pyramide de pierres vermoulues, et parvenu à une certaine hauteur, il s'arrêta pour respirer, ne croyant plus être poursuivi, et regarda du côté du fleuve. Ce qu'il vit était affreux. Une pâle éclaircie tombée des étoiles donnait à ce tableau quelque chose de plus sinistre encore : cela ressemblait à une lugubre plaisanterie de l'enfer. Le sable blanc du rivage avait disparu sous une couche noire et mouvante, et à chaque instant une nouvelle compagnie de nageurs sortait du Rhin, et se mêlait au gros de l'armée. On entendait, par intervalle, de petits cris aigus, comme si des chefs subalternes eussent répété un ordre du général. Le pauvre voyageur écoutait et regardait avec des oreilles glacées, et des yeux vitrés par la terreur. Tout à coup, l'immense colonne fait un mouvement d'attaque, escalade la tour et la couvre de spirales énormes; il était donc évident que les terribles animaux n'avaient pas perdu la piste de leur victime, et qu'ils allaient la prendre dans un assaut général. L'infortuné voyageur continua de monter jusqu'au sommet de la tour, n'ayant pas d'autre ressource, et il se percha, en stylite, sur la dernière pierre, dans l'espoir, sans doute, d'être pris pour une statue qui couronne un monument, comme on en voit à la cathédrale de Strasbourg. Les rats ne commettent pas de ces erreurs, même à minuit. Ils s'élevaient toujours, comme une marée montante, et ces vagues noires, remuées par une intelligence, avaient quelque chose d'intolérable, même au regard du plus intrépide. Il y a des objets si antipathiques à l'œil qu'ils sont effrayants, et glacent les veines du cœur, même en l'absence du péril; et il y avait ici les deux choses réunies : antipathie révoltante et péril affreux. Alors, le courage est nul, la lutte im-

possible; l'homme menacé ressent une langueur mortelle, comme dans un rêve étouffant, et ses pieds raidis ne lui servent plus de soutien, le froid les a pétrifiés. Bientôt la tour en ruines disparut tout à fait sous une épaisse enveloppe d'assiégeants immondes; les étoiles éclairaient une pyramide de rats, surmontée par un homme. Le malheureux vit l'épouvantable marée vivante arriver à ses pieds, avec des ondulations sinistres; il se donna vainement un reste d'énergie, pour repousser la première vague; des milliers de morsures le saignèrent à la fois, et le firent chanceler sur son piédestal; puis, il tomba, plutôt terrassé par la peur que par l'ennemi, et son corps roula dans une large crevasse de ruines, où il ne laissa, dit-on, que son squelette, tant était nombreuse et dévorante l'armée qui avait envahi la vieille tour du Rhin.

Ces exemples sont rares dans l'histoire des rats, car ces animaux ne se coalisent pas contre l'homme; il faut qu'ils éprouvent un besoin raisonné de vengeance pour se porter à ces extrémités terribles. Ils ont cela de commun avec les éléphants, animaux pacifiques et inoffensifs, mais si redoutables quand leur justice est provoquée. La colonie d'éléphants qui, depuis Adam, habite les bois et les vallons de Williakarma, en Afrique, avait toujours vécu en bonne intelligence avec la tribu sauvage qui habite l'île du lac des Makidas. Un jour, la soif de l'or ayant pénétré dans cette île vierge, un sauvage se fit chasseur d'ivoire pour commencer un commerce avec les Européens de la baie d'Agoa. Un éléphant fut tué et dépouillé de ses défenses. Aussitôt, tous les colosses africains, justement révoltés de cette action atroce, marchèrent sur la colonie, traversèrent le lac, et fauchèrent, à coups de trompe, toutes les huttes des Makidas. La légende allemande de la Tour des rats a

omis, sans doute, un chapitre important : le voyageur dévoré sur les ruines était coupable de quelque méfait, commis envers toute une peuplade inoffensive. Le sentiment de la justice est écrit dans le cœur des animaux intelligents, et il y reste toujours gravé; l'homme se l'efface quelquefois.

De ces hauteurs épiques, nous descendrons aux accidents ordinaires de la vie des rats; c'est là que leur intelligence brille et confond l'observateur. Un de nos amis, naturaliste amateur, m'a fait assister à des expériences fort curieuses. Nous étions favorisés par le voisinage d'une brasserie, dont les caves étaient le quartier-général d'une armée de rats. Ces animaux, malgré leur bon sens rare, ont des passions excessives de convoitise, et ne ressemblent plus à l'antique rat d'Horace, toujours content de peu, *contentus parvo;* les rats se sont civilisés en vivant sous l'homme. Or, ceux que je viens de mettre en scène, ne se contentant point du large festin offert par une brasserie hospitalière, tournaient leur ambition vers le mur d'une cuisine contiguë, remplie de provoquantes exhalaisons. Il s'agissait de faire une brèche ; le rat est ingénieur de naissance; il percerait un bastion d'Anvers, si la Hollande y avait entassé tous ses fromages. Voici comment procèdent ces animaux, pour s'introduire dans une place forte ou une cuisine. Ils se rangent sur une ligne; le premier, ou le chef, attaque l'épiderme du mur avec ses dents, comme nous ferions avec un villebrequin, et, après avoir enlevé sa portion de plâtre, de brique ou de moellon, il cède la place au second, qui la cède au troisième, ainsi de suite jusqu'au dernier. Chacun fait son œuvre, à tâche égale; les vieillards seuls ne participent qu'au bénéfice de la curée; ils se tiennent à l'écart, pendant les opérations du siége, et donnent des conseils si des obstacles surviennent. La brèche

faite, le chef se dévoue pour explorer la localité envahie, et s'assurer si aucun péril ne menace son peuple; il examine chaque chose en détail, et les reliefs de comestibles surtout; plusieurs observateurs pensent, et je suis du nombre, que le chef choisit des auxiliaires de confiance, et nomme quelquefois une commission de notables pour l'aider dans cette inspection délicate, qui engage si fortement sa responsabilité. Le signal de l'invasion est ensuite donné par un petit cri joyeux, semblable à celui que fait entendre un magister lorsqu'il lance ses élèves dans l'enclos de la récréation. A ce signal toute l'armée entre en bon ordre, et commence une orgie gastronomique, dont le festin de Trimalcion donne une faible idée. Le festin dure toute la nuit, et dans les plus profondes ténèbres. La subtilité des odorats fonctionne comme une seconde vue. Les hommes seuls ont besoin du jour pour y voir clair.

Dans cette cuisine, voisine de la brasserie, mon ami le naturaliste aligna, sur la corniche du manteau de la cheminée, douze tomates, dont six très-habillement empoisonnées; les bonnes alternaient avec les mauvaises. Le lendemain, nous trouvâmes six tomates, les mauvaises. Orfila n'aurait pas mieux fait. Ce résultat nous démontra clairement que les tomates avaient été soumises à un examen de toxicologie; les experts avaient dit : Voilà douze tomates suspectes, dans leur alignement trop régulier; les hommes sont souvent bêtes, quand ils dressent des piéges; ces tomates n'étaient pas là hier soir; il y a un mystère là-dessous. Sondons ce mystère dans l'intérêt de l'hygiène publique.

Ayant sondé le mystère, les experts ont indubitablement ajouté ceci dans leur rapport : Six de ces tomates sont pures ; les six autres renferment du poison. Le poison est une substance qui glace le sang

et tue. Que personne ne touche à ces fruits; ils renferment la mort!

Et personne n'a touché aux six tomates perfides. Ce résultat est effrayant: les réflexions qu'il fait naître en foule confondent l'esprit. Si c'est l'instinct, et non l'intelligence raisonnée, qui éloigne les rats des nourritures vénéneuses, il faut convenir que la nature a, pour ces êtres hideux et malfaisants, des complaisances bien singulières. Elle a refusé cet instinct conservateur à ces innombrables familles de pauvres paysans, qui tous les ans, en automne, s'empoisonnent avec de faux oronges, cueillis dans les bois. Décidément, comme dit Jean-Baptiste Rousseau, l'instinct qui conduit les animaux serait-il supérieur à la raison qui égare les hommes. Ce serait désolant!

Une expérience d'un autre genre a été faite en ma présence, et celle-ci prouve que les rats ont le génie de la logique et de l'invention. Le castor du Canada, qui bâtit en se servant de sa queue comme d'une truelle, n'est pas étonnant, parce qu'il fait et refait toujours la même chose, comme le premier castor. L'animal étonnant est celui qui, un beau jour, dans une circonstance imprévue, s'éloigne de ses instincts de race et de ses traditions de famille, et invente qnelque procédé ingénieux pour se tirer d'un mauvais pas. L'oiseau qui jette des pierres, pour boire dans un vase dont l'eau est trop profonde, fait une chose qui n'est pas dans les habitudes de sa race, et il étonne l'observateur. L'abeille qui découvre un colimaçon dans sa ruche de verre, le tue et l'ensevelit sous une couche de cire, pour prévenir la putréfaction, fait une chose exceptionnelle qui nous étonne beaucoup aussi. L'invention n'est pas donnée par l'instinct, mais par le raisonnement logique.

On entendait, depuis quelques heures, un petit

bruit continu, qui venait du pied d'une cloison, dans une cuisine de salle basse. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ce bruit : une dent fine et rongeuse ouvrait une brèche. Le soir venu, le bruit était si rapproché, si distinct, qu'une invasion paraissait imminente. Un très-mince épiderme de plâtre séparait à peine en ce moment la cave de la cuisine, et un ébranlement imperceptible indiquait déjà le point précis où l'issue de communication allait s'arrondir. Devant ce point, on plaça une énorme souricière, avec ses appâts provocateurs; sa large ouverture devait encadrer la brèche, à la chute des derniers grains de maçonnerie. Cela fait, on sortit; on ferma la cuisine, pour laisser les événements s'accomplir dans le silence et l'obscurité.

Le lendemain, la cuisine offrait en diminutif l'image d'une ville prise d'assaut. Tout avait été bouleversé, ravagé, mis au pillage. La souricière était toujours placée devant le mur; on l'examina, elle était vide. La brèche avait été largement ouverte, mais fermée ensuite avec beaucoup de soin. A un mètre plus loin, une autre brèche avait été pratiquée dans la nuit; c'est par celle-là que l'invasion avait eu lieu.

Il y avait tout un mystère inexplicable au fond d'une chose si simple en apparence. On comprenait très-bien que les rats, apercevant une énorme souricière devant leur brèche, avaient renoncé à pénétrer dans la cuisine par un côté si dangereux, et que leurs efforts de mineurs s'étaient tout de suite tournés sur un autre point, pour ne pas renvoyer leur orgie à la nuit suivante; mais pourquoi, dans leur empressement qui devait absorber toutes leurs pensées d'invasion, avaient-ils cru devoir perdre un temps précieux et infini à fermer hermétiquement la première brèche ouverte devant la souricière? Un hasard heureux ser-

vit à expliquer ce mystère, au moment où nous désespérions de trouver quelque chose de satisfaisant. Cette cuisine de salle basse, abandonnée depuis longtemps, recevait par son soupirail la poussière que le vent soulevait sur la route où s'élevait la brasserie. Les rats avaient laissé sur cette nappe unie une multitude de vestiges de pattes, croisés et mêlés confusément; mais, en un certain endroit plus éloigné du centre de l'orgie, les vestiges, étant plus rares, devenaient plus distincts, et attestaient que la jeune et innocente progéniture des rats avait suivi les grands parents dans cette expédition nocturne. Il y avait donc une foule d'enfants inexpérimentés au milieu de tant de pères instruits aux choses de la vie. Or, voici ce qui était arrivé. La brèche ouverte, les vétérans aperçurent la souricière perfide, et ils sourirent de pitié, en se faisant une triste idée de l'intelligence humaine. Comment, pensèrent ces vieux rats narquois, comment notre ennemi, l'homme, peut-il s'imaginer que nous allons tomber étourdiment dans un piége aussi stupide? une souricière! Ah! il y a bien longtemps que nous connaissons ces grossières machines et leur morceau de lard! Nous ne mettrons pas le pied sur cette trappe, et l'homme en sera pour ses frais de préparatifs maladroits.

Après avoir ainsi déploré la stérilité d'invention qui règne dans le cerveau de l'homme, les rats, ne voyant plus dans cette énorme souricière qu'un obstacle au passage, et non un piége dangereux, résolurent de percer le mur et de faire brèche sur un autre point, car ils pensèrent bien que l'homme n'avait pas aligné des souricières sur toute la longueur du mur. Les dents rongeuses se mirent donc avec ardeur à l'œuvre, et l'autre trou fut fait entre deux soleils, comme disent les ingénieurs d'un siége. Tout à coup les vétérans se ravisèrent, et les mères émues se dirent

avec un juste effroi : — Oui, nous connaissons très-bien les souricières, nous, et nous nous en moquons comme d'un chat empaillé ; mais nos pauvres petits, mais Alfred, Arthur, Anatole, Charles, ne les connaissent pas comme nous ; ils font l'école buissonnière à la queue de l'armée ; ce sont des traînards étourdis, et quand ils arriveront devant la première brèche ouverte, ils s'y jetteront sottement, et la souricière les dévorera ! Évitons une catastrophe qui plongerait dans le deuil tant de familles. Inventons.

Ce cri maternel fut entendu, et c'est alors que les vétérans eurent l'admirable idée de fermer avec soin la première brèche, sans avoir égard au temps perdu, le salut des pauvres petits l'emportant sur toute autre considération. S'il n'y avait eu, dans l'armée d'expédition, que de vieux routiers, on aurait jugé inutile de barricader le premier trou. Quand cette sage précaution eut été prise, il n'y avait plus de danger pour l'innocence; on pouvait se livrer à toute la joie de la saturnale nocturne, sans la troubler par un souci.

Le fait est là, dans toute son évidence, et justifie le raisonnement que nous mettons dans la pensée, dans les signes, et peut-être dans la parole de ces animaux.

Maintenant, de ces petits détails d'observation, passons à une chose effrayante, qui donnera une terreur rétrospective à tous les Parisiens nerveux. Paris, cette capitale de la civilisation, du luxe et des arts, a échappé par miracle à une invasion générale de rats. Si la police eût prolongé son sommeil quelques années encore, c'en était fait de cette capitale, qui a triomphé de l'invasion des Huns, des Normands et des cosaques du Don. Entre la barrière du faubourg Saint-Martin et Belleville, aux portes mêmes de Paris, on trouvait l'ignoble charnier de Montfaucon. Attila campait à nos portes ! des millions de rats énormes, dont les aïeux florissaient sous Louis XI, avaient établi leur quartier-

général à Montfaucon, et aucune force humaine ne semblait pouvoir chasser ces innombrables assiégeants d'un repaire dont ils étaient les légitimes possesseurs, grâce à la loi de la prescription emphytéotique, ce bail naturel consacré par le temps. Sous Louis-Philippe, le mal était arrivé à son comble, et la légalité constitutionnelle balançait. Les nouvelles devenaient chaque jour plus alarmantes. Le faubourg Saint-Martin se mettait sous la protection des chats, comme un faubourg égyptien de Memphis; Belleville craignait de devenir le Ratopolis de la fable. Ces deux localités faisaient des pétitions à la Chambre des députés, le samedi; la Chambre répondait, comme la fable :

Prend-on cette assemblée
Pour conseil tenu par les chats?

Et on passait à l'ordre du jour. Bien plus, les rapports de police annonçaient qu'une horrible et formidable alliance venait d'être contractée entre les armées de Montfaucon et des fossés de Vincennes, autre quartier-général d'innombrables rats des champs. On avait surpris des émissaires sur la chaussée de Saint-Mandé. Enfin une troisième armée, campée dans les canaux souterrains de Paris, entretenait aussi des intelligences avec Vincennes et Montfaucon. Pas un jour de plus ne devait être perdu. Nous allions devenir tous, non pas cosaques, mais rats, ce qui eût été le comble de la dédécadence et de l'humiliation! Heureusement, la Chambre ne fut pas consultée; la police assuma sur sa tête toute la responsabilité de l'acte, et en paya les frais. Une nuit, des escouades libératrices partirent de la rue de Jérusalem, et marchèrent sur Montfaucon. On cerna le quartier-général; on bourra de poudre à canon toutes les issues; on établit toutes sortes de machines incendiaires sur la vaste étendue du char-

nier, et, au signal donné, on mit la mèche allumée sur le volcan. La suprême nuit d'Ilium n'a rien vu de pareil ! Homère, qui a chanté le combat des rats et des grenouilles, pourrait seul décrire cette immense destruction. Tout périt ; tout fut brûlé, asphyxié. Le quartier-général fut changé en sépulcre, et Paris respira... Aujourd'hui, lorsque, par une belle soirée de printemps, le rentier du faubourg Saint-Martin va cueillir des lilas à Romainville, il traverse une plaine désolée, inculte, sauvage, comme le désert de Ninive et de Babylone ; c'est le champ où fut Moutfaucon ; et le rentier se réjouit dans son cœur. Cependant la leçon ne doit pas être perdue pour l'avenir. La nature a voulu que ces animaux eussent l'exorbitant privilége de se multiplier à l'infini, et de réparer ainsi leurs pertes en peu de temps. A cette heure, Montfaucon peut-être n'est que déplacé, il n'est pas détruit. La sagesse des Égyptiens doit nous instruire : ils voyaient dans les rats la huitième plaie de leur pays, après les sauterelles, et pour entretenir chez les peuples cette crainte salutaire, ils avaient élevé les chats au rang des dieux.

FIN DE L'HISTOIRE NATURELLE.

LE GLADIATEUR.

LE GLADIATEUR.

On n'avait jamais vu pareil concours de peuple et de barbares dans la région de la ville située entre le Palatin, la porte Capène et le camp des Prétoriens. Sur la voie Appia, on aurait dit que chaque tombeau avait rendu ses familles au domaine des vivants, car les tourbillons de parfums qui s'élèvent nuit et jour de cette immense voie tumulaire, ne montaient plus aux nues. Les esclaves chargés du soin pieux de verser les aromates aux tisons des urnes funèbres, avaient abandonné les cimes des sépulcres, pour prendre part, eux aussi, à la fête que donnait le divin Domitien, empereur et souverain pontife, en l'honneur de Scaurus, son affranchi. Le Forum, depuis la *borne suante* jusqu'au *tabellarium*, n'avait pas assez de colonnades pour abriter des ardeurs du soleil les barbares des Marais-Méotides, de la Scythie et de l'Euxin. Devant la prison Mammertine, les marchands de Mitylène, de Corinthe et des îles de la mer Égée, avaient ouvert un vaste marché d'esclaves, et les beaux

chevaliers du portique d'Octavie disputaient une jeune fille grecque qui pleurait le rivage de son doux pays, à des acheteurs vulgaires venus des ports de Brindes et d'Anxur.

Autour de l'arc de Titus la foule était plus grande encore et plus tumultueuse. On aurait cru entendre les mugissements de Carybde et Scylla. L'amphithéâtre regorgeait de spectateurs, et ceux qui n'avaient point de place attendaient leur tour d'entrée devant les bateleurs de Parthénope, les joueurs d'osselets et les bouffons.

Le proconsul d'Afrique avait envoyé des trirènes pleines de bêtes fauves; jamais les souterrains de l'amphithéâtre n'avaient été ébranlés par de tels rugissements, et les spectateurs, vêtus de couleurs brunes, entassés aux galeries supérieurs, répondaient par une tempête circulaire de cris rauques, de sorte qu'on n'aurait pu dire si les lions et les panthères peuplaient les loges élevées, ou si les hommes mugissaient à la grille des souterrains. Dans le voisinage du *Podium,* les jeunes Romains et les courtisanes grecques faisaient ondoyer leurs chevelures, et s'inondaient de parfums d'Asie, en étalant les sardoines splendides qui chargeaient leurs doigts aux ongles rougis.

Une acclamation immense salua l'entrée du divin empereur, et cent mille têtes se découvrirent; les fanfares des tibicines éclatèrent; la rosée d'eau de safran tomba des corniches; on couronna d'ache, de myrthe et de lauriers les statues des dieux, et le grand prêtre des Corybantes élevant la coupe de Jupiter Capitolin, fit des libations aux Euménides couchées au vestibule du Tartare, sur des lits de fer.

Les gladiadeurs, voués à la mort, conduisirent sur l'arène une légion de chrétiens, qui, la veille, avaient troublé le sacrifice dans le temple de la Fortune virile.

et que les licteurs venaient de surprendre en prières entre les catacombes et la pyramide de Caïus Sextius. Ces hommes étaient calmes et le sourire régnait sur leurs lèvres. Les gladiateurs tremblaient.

Un signal partit de la loge de l'empereur, et le belluaire ouvrit les grilles des bêtes fauves... Les quatre portiques aériens du Colysée tremblèrent sur leurs bases éternelles; l'écho des vomitoires rendit un ouragan de voix terribles, comme la caverne du Ténare lorsque Thésée s'échappa vivant, après avoir déshonoré le dieu des enfers. Des bruits de pieds monstrueux retentirent; un torrent de lions et de panthères roula sur l'arène de l'amphithéâtre, aux applaudissements de la multitude. Les chrétiens entonnèrent leur hymne et ne l'achevèrent pas. Une mare de sang désigna bientôt la place où ils avaient chanté.

Les gladiateurs, armés de l'épée espagnole ou gauloise, engagèrent une lutte formidable avec les monstres. Les uns, adossés aux soubassements de marbre, sous les grilles mobiles du *Podium*, s'étaient mis en phalange étroite, et dans un raccourci de corps insaisissable, ils se couvraient de la pointe de leurs épées horizontales, et s'allongeaient avec une vivacité merveilleuse, pour plonger la mort dans les gueules béantes de leurs fauves ennemis. Les autres, agiles comme le vent, s'élançaient, le péril venu, aux rostres des colonnes votives, aux angles du piédestal des dieux, aux arêtes des obélisques; et de là, ils tombaient comme la foudre, avec des coups mortels, sur les monstres de Berca. Quelques-uns, résignés stoïciens, dégoûtés d'une vie qu'il fallait défendre à ce prix, jetaient leurs armes et croisaient les bras; et l'animal, soupçonnant un piége inconnu dans cette tranquillité sans lutte, reculait quelquefois, et se précipitait dans la mêlée où s'égorgeaient les combattants; le peuple des hautes galeries déchaînait un

ouragan de sifflets injurieux contre ces lâches, et une frange circulaire de doigts menaçants, signe fatal, demandait leur mort aux licteurs.

Tout à coup un éléphant, haut comme une montagne, parut dans une éclaircie de poussière que le sang n'avait pas encore arrosée; ses quatre pieds résonnaient comme les marteaux des forges de Lemnos, et demandaient à broyer de la chair; ses dents, d'une longueur démesurée, se recourbaient comme deux épées gauloises, et s'agitaient de colère sur leurs racines de granit; sa trompe levée comme la massue d'Alcide, mugissait comme l'Etna, avec une sourde menace de mort. Les gladiateurs saluèrent par des cris de joie ce puissant auxiliaire qui prenait place dans leurs rangs comme une citadelle vivante; et lançait du bout de sa trompe, à l'autre horizon de l'arène, les bêtes féroces, accourues follement vers lui. Il y avait, surtout, un jeune gladiateur grec, que le hasard d'une sédition en Thessalie fit esclave, et qui excitait en ce moment un grand intérêt parmi le peuple des quatre portiques. Son nom était Damias. Beau comme le fils de Cinyre, rusé comme Simon, agile comme le fils de Thétis, le jeune Damias, au centre de ce cratère où bouillonnaient le sang, l'écume, la sueur, sur des monceaux d'entrailles fumantes, combattait en désespéré, avec un courage toujours heureux. Cependant, ses forces s'épuisaient, et dans une crise où il avait besoin de toute sa vigueur, attaqué en face par un lion énorme, il glissa sur des ossements humectés de sang, et les griffes du monstre s'allongeaient déjà sur sa poitrine... Le peuple romain, dans ses plus grandes orgies de volupté sanglante, veut montrer par intervalles qu'il sacrifie aussi à la Pitié, cette douce fille de Jupiter. A la vue de Damias en péril de mort, hommes et femmes se levèrent comme pour épouvanter le lion

par une clameur de cent mille cris. On eût dit que l'éléphant comprenait la voix du peuple. Du bout de sa trompe, il ramassa Damias comme un brin de paille, et, le posant sur sa cime, il éventra le lion avec ses deux dents. Un tonnerre d'applaudissements ébranla l'amphithéâtre, depuis la loge des sénateurs jusqu'au voile de pourpre tendu aux mâts des corniches; et toutes les poitrines criaient : *La vie à Damias! la vie à Damias! Vive le divin empereur!*

L'éléphant recula lentement, les dents toujours tendues vers les ennemis, jusqu'à la loge basse, voisine du *Proscenium*, et reprenant Damias, il le lança sur un lit de coussins de pourpre qu'on venait d'amonceler pour le recevoir.

C'était la loge de Memmius Mella, de famille consulaire, et illustrée chez les Daces et en Pannonie : le peuple honorait cet homme à l'égal d'un Dieu. Après le spectacle, la foule, en s'écoulant par les vomitoires, disait que le divin Alcide, le vainqueur du lion de Némée, avait dirigé lui-même le gladiateur Damias, vers la loge de Memmius, qui était l'ami des immortels.

Memmius possédait une maison suburbaine sur le penchant du Janicule, aux bords du Tibre, et vis-à-vis le temple de Vesta qui s'arrondit sur le rivage opposé. C'est là que Memmius conduisit le jeune gladiateur, après le spectacle, à l'heure où le char du soleil descend sur la mer Thyrrhénienne. Les esclaves apportèrent le bain odorant, les amphores d'huile d'Attique, et les baumes qu'inventa le centaure Chiron. Les pénates furent hospitaliers au gladiateur, comme s'il eût porté à son doigt l'anneau de chevalier romain. Quelques jours après; un décret du divin empereur conféra le titre de citoyen à Damias, affranchi.

Memmius était père d'une fille qui, dès le berceau, lui fut douce comme la lumière de l'aurore : il lui

avait donné un surnom qui devint son nom ; *Amœna*. Lorsque la jeune fille, assise sous la treille, le front couronné de pampres, faisait courir l'aiguille d'or sur le lin, les pêcheurs qui remontaient le Tibre la prenaient pour Érigone, et la suppliaient d'être propice à leurs filets. Le père, qui avait mis en elle toutes ses complaisances, souriait alors, dans sa joie, et humectait d'un baiser le front virginal d'Amœna. Les jours de la jeune fille s'écoulaient ainsi, purs comme les aurores de l'été, aux vallons sereins d'Agrigente. Tout devant elle et aux environs, se changeait en tableau d'allégresse et de bonheur. Voir étinceler le premier rayon du levant sur la cime du Soracte et les édifices sublimes du Palatin ; prêter l'oreille aux clairons qui saluaient Diane regagnant sa couche à l'aurore ; suivre de l'œil les barques emportées par le Tibre à Ostie, ou les quadriges rasant au vol la voie Appienne, depuis l'humide porte Capène jusqu'à la tombe de Métella, ou les Vexillaires simulant une bataille contre les Parthes, avec les Hastati, entre le Tibre et l'Aventin ; écouter le murmure des naïades folâtrant sur les hauteurs du Janicule ; respirer avec délices les parfums des fleurs réservées aux gynécées ; rappeler aux ruches les abeilles ivres de cityse et de thym, telles étaient ses joies de tous les jours. Elle donnait un juste orgueil au cœur de son père. Ne voyant plus que des vices dans Rome dégénérée, le sage Memmius, se réjouissait de sa fille, race chère et pure, saint trésor oublié par Saturne dans le Latium.

Reçu comme un hôte sacré à la maison de Memmius, le gladiateur Damias fut touché de la grâce et de la beauté d'Amœna, et la flèche invisible qui part d'une lèvre virginale embrâsa son cœur. La jeune fille gardait ses chastes secrets au fond de son âme ; elle s'effrayait dans son innocence, et n'osant répondre, elle donnait une oreille facile aux paroles de Damias,

plus douces que les caresses du zéphyr dans les boucles flottantes de ses cheveux.

Lorsque Memmius traversait le pont de Vesta, et se rendait soit à l'arc des Orfèvres, pour agiter des affaires de négoce à ce rendez-vous des marchands, soit au *tabularium,* pour lire les nouvelles d'Afrique ou de Pannonie, le gladiateur Damias abordait respectueusement la jeune Amœna, et murmurait à voix basse les choses mystérieuses de l'amour. — Nymphe tybérine, lui disait-il, j'atteste les dieux ennemis du parjure; je veux te demander comme épouse à ton père. Tu es belle comme le lys penché sur les fontaines, et ta voix est mélodieuse comme la voix du vent aux branches augustes des pins. Assise, quand tu t'inclines sur ton aiguille d'or, tu ressembles à la jeune reine d'Ophir, brodant le voile de son hymen : quand tu te lèves, tout ce qu'il y a de mortel en toi s'évapore et tu trahis ta divinité en marchant. Chaste fille de Memmius, donne la confiance à mes paroles, et je serai ton époux. Tu verras combien la vie est douce quand on est deux. Nous irons à Brindes, orgueilleuse de ses vaisseaux; nous traverserons la mer; nous visiterons Corinthe, qui garde encore ses dieux irrités contre les Romains; Athènes, cette antique mère de Rome; Sparte, qui pleure ses enfants; Phocée avec la Thessalie ombreuse; les blanches Cyclades; Délos, toujours flottante comme un navire de parfums; Rhodes l'illustre, épanouie sur la mer comme la fleur royale dont elle porte le nom. Tu verras le Sperchius aimé des poëtes; la fraîche Tempé, toute pleine des amours des nymphes et des dieux; l'Arcadie, où Pan aima Syrinx. Tu verras aussi la ville voluptueuse que bâtit une syrène devant le Pausilippe. Non, je ne t'oublierai pas, ô brune Parthénope ! vaste corbeille de fruits d'or ! jardin des Hespérides qui a le Vésuve pour dragon et le soleil pour amant !

Ces entretiens troublaient la jeune fille, et ses joues empruntaient leur incarnat au fruit qui vient de la Perse, et sourit à nos tables de festin.

Un soir, avant que l'esclave eût versé l'huile accoutumée dans la lampe des veilles, la main d'Amœna oublia de refuser la main de Damias; et lorsque Memmius remonta de la salle des bains, le gladiateur se jeta aux pieds du père de famille et lui demanda sa fille en mariage. Amœna baissa les yeux, et son silence éloquent sollicitait aussi le même bonheur.

La fierté romaine reparut soudainement sur le visage de Memmius. — Quelle folie s'est emparée de toi! s'écria-t-il en repoussant le gladiateur; toi, l'époux de ma fille! oublies-tu que le plus illustre de mes aïeux a été nommé trois fois consul aux comices! oublies-tu que mes glorieux ancêtres ont combattu en Germanie contre Arminius, dans les Gaules contre Vercingétorix, en Ibérie contre Gellon! et que leurs glorieuses images sont sculptées sur les arcs de triomphe du Forum et du Champ-de-Mars! Je te dis, ô Damias, que ma bonté a égaré ta raison, et que ton orgueil révolte mon esprit. Un gladiateur épouser la fille d'un Memmius! Crois-tu, insensé que le décret de ton affranchissement a effacé les honteux stigmates de ta chair d'esclave? Retire-toi, malheureux. Salue une dernière fois ces pénates hospitaliers qui rougissent de ton insolence; et que cette rive du Tibre te soit interdite à jamais!

Damias frappa son front avec des mains folles, et sortit comme Oreste du palais de Pyrrhus. La foudre, comme dit Ovide, l'avait touché en lui laissant la vie. Semblable au mortel coupable poursuivi par les Euménides, il erra toute la nuit dans Rome, s'élançant du pied du Quirinal aux jardins de Salluste, et retombant des Thermes de Titus à la porte Colline. L'aurore le surprit rôdant autour de l'amphithéâtre,

et attendant l'heure où le peuple rentre du spectacle qui dure tout le jour. Quand le belluaire ouvrit la grille, Damias, debout au premier portique, se précipita dans l'arène et disparut comme Romulus dans une tempête... l'ouragan fauve l'avait dévoré.

Cette mort fut bientôt l'entretien des vieillards du Forum et des jeunes oisifs des Portiques. La nouvelle arriva aux oreilles de Memmius, qui sortit pour entendre les propos publics sous l'arc des Orfèvres. Le peuple accusait Memmius, et la noblesse l'approuvait; mais le peuple criait son opinion, et la noblesse l'exprimait tout bas. Memmius regagna sa maison avec un front pensif.

Rentré chez lui, il salua ses pénates et appela sa fille. L'écho de *l'impluvium* répondit seul à la voix de Memmius. — Ma fille, où est ma fille? s'écria le père. Les femmes du gynécée accoururent; les esclaves vinrent aussi : personne n'avait vu Amœna.

Memmius désolé descendit à la treille des bords du Tibre... Il y avait sur une chaise d'ivoire une aiguille. une navette, un lys flétri et un ouvrage de lin.

En ce moment, des pêcheurs remontaient le Tibre dans une barque, en poussant des cris lugubres. Memmius regarda le fleuve et vit le cadavre de sa fille sur le banc des rameurs.

FIN DU GLADIATEUR.

LA PUNITION.

LA PUNITION.

La première fois que je passai à Nogent, la diligence, paresseuse entre toutes les diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires, s'arrêta devant l'auberge du *Sauvage*. Trois jeunes filles mal vêtues se présentèrent à la portière, et nous offrirent des gâteaux pétrifiés et des fruits fossiles, pour notre déjeuner. Je fus étonné, non pas de ces gâteaux et de ces fruits, mais du nez des jeunes filles. Je fis part de ma remarque au conducteur, qui, pour toute réponse, me dit :

— Monsieur, ce sont trois sœurs.

Nous entrâmes au *Sauvage* pour faire une de ces parodies de dîner, qu'on fait à table d'hôte, avec un potage d'eau bourbeuse, des poulets de carton et des biscuits de Reims à l'épreuve des dents. Une jeune fille nous servit quelque chose de granitique et noir qu'on appelle du pain dans le Nord. Cette autre fille avait un nez comme les trois dont j'ai parlé.

Je fis la même remarque au conducteur, lequel me dit :

— C'est la quatrième sœur.

Les deux réponses concises et mystérieuses du conducteur charmèrent les ennuis de ma route jusqu'à Paris. Je tâchai de me les expliquer comme des hiéroglyphes d'Égypte, ou des rébus de bonbons. Mais je ne les compris pas plus que Champollion n'a compris les rébus de Castelmuro, de Pharaon et de Putiphar.

La seconde fois que je passai à Nogent, nous faillîmes dîner au *Grand-Empereur,* mais nous nous contentâmes de regarder des plats sur une table pendant trois quarts-d'heure, et de rogner le bout de nos serviettes. Au dessert, qu'on ne nous servit pas, deux jeunes filles vinrent demander à chaque convive à jeun trois francs dix sous pour son jeûne. Je remarquai ces filles de l'auberge du *Grand-Empereur ;* elles avaient des nez absolument de même forme que les filles du *Sauvage*. Je fis part de mon observation au conducteur, qui me répondit :

— Ce sont deux sœurs.

Cela me fit penser deux heures dans mon coin du numéro 3; j'aurais même prolongé mes réflexions sur les six nez des jeunes filles de Nogent; mais le postillon qui était ivre, selon l'usage, nous versa dans un précipice de dix mètres au dessous du niveau de la mer ; heureusement nous étions assurés pour la vie au bureau d'assurances générales, place de la Bourse, numéro 3, à Paris.

Cet incident me fit oublier les six nez. Je ne songeai qu'à remercier mon ange gardien, le meilleur et le plus économique des assureurs.

La troisième fois que je passai à Nogent, c'était un dimanche. Nous étions en été, ce qui est rare dans le Nord. Avant de faire le semblant de déjeuner à l'au-

berge de *l'Écu-de-France*, je fus me promener sur la place de l'église, où la jeunesse nogentoise des deux sexes se livrait au plaisir de la danse devant un tonneau surmonté d'un violon faux.

Je jetai un rapide coup d'œil sur le personnel complet des jeunes danseurs de Nogent, et quelle fut ma surprise en voyant que toutes ces paysannes avaient des nez comme leurs compatriotes, de *l'Écu-de-France*, du *Sauvage* et du *Grand-Empereur!*

Et encore, lorsque je dis des *nez*, je me trompe et je puis tromper mes lecteurs. Il n'y a pas plus de nez que sur la main. Toutes les jeunes filles de Nogent sont remarquables par l'absence de leurs nez. Notez bien que je constate un fait; que je ne médis pas des nez de ce village : je respecte les absents.

Vous ne sauriez dire tous les soucis d'imagination que ce phénomène local m'a donnés. Le jour, je ne rêvais que de Nogent; la nuit, je ne voyais en songe que des contredanses de nez absents. Je ne savais où me réfugier pour donner un peu de calme à mes esprits.

A Paris, je consultais les sages qui sont fous, et les savants qui ne savent rien.

M. Népomucène Fichard tenait bureau de consultations pour les énigmes indevinables, rue du Sphinx, n° 100. Je le consultai; il me fit déposer un napoléon de quarante francs sous un chandelier, et me dit que la même chose était arrivée avant Jésus-Christ : à telles enseignes qu'un village fondé par Cadmus fut détruit par Scipion Nasica.

Et le savant mit dans sa bourse le napoléon et me salua.

M. Jomard, cet infatigable voyageur, qui a parcouru tout notre globe sur la mappemonde, me dit que le cas des nez de Nogent était renouvelé des Grecs; et que Nogent comme Porosos, village du Péloponèse, avait

une atmosphère astringente qui supprimait le nez au berceau.

M. Raoul-Rochette me rit au nez et ne me répondit pas.

Je me cassai le nez sur cette question.

La cinquième fois que je passai à Nogent, je descendis à l'auberge des *Trois-Pigeons*. Il n'y avait que des garçons, et ils avaient tous des nez gigantesques ; ils avaient volé l'autre sexe.

Mais comme j'avais assez de soucis déjà avec les nez absents des filles, je ne voulus pas renchérir sur mes chagrins avec les nez présents des garçons : je passai outre.

Je me promenais mélancoliquement dans la grande rue, qui est fort petite, lorsque la fantaisie me prit d'entrer à l'église pour demander à Dieu une bonne inspiration.

J'avisai à droite une vaste chapelle gothique qui portait cette inscription sur la voussure :

CHASPEL DES ONZES MILLES VIERGE.

Les fautes d'orthographe ne me frappèrent pas ; il ne faut pas chicaner avec les écrivains goths qui ne savaient pas notre français en 1288, avant le dictionnaire de l'Académie rédigé par M. Droz, horloger.

Cette petite chapelle était décorée sur tous ses angles d'une quantité prodigieuse d'énormes têtes de vierges; oh ! il y en avait bien onze cents ! elles faisaient de l'effet pour onze mille. Au reste, en sculpture, un zéro de plus ne compte pas.

Ces onze cents têtes n'avaient point de nez; c'était horrible à voir ! Je tombai la face contre terre à ce spectacle, et je faillis ajouter une tête de plus aux onze cents. Rien n'épouvante comme un visage sans

nez ; mais s'il vous en tombe plus de mille de ce genre devant les yeux, on est anéanti.

Je donnai onze cents sous au sacristain pour m'expliquer l'absence des onze cents nez : c'était un sou par tête.

Le sacristain prit le ton distrait et l'organe routinier d'un cicerone, et me dit : — Monsieur, le 13 vendémiaire an II, un père de famille de Nogent, qui se nommait Blaise Gridace, et qui était sans-culotte et sans religion, vint avec un marteau et coupa les nez des onze mille vierges, au nombre de onze cents. Le Comité de salut public lui accorda un nez d'honneur. Blaise Gridace est damné ; mais cela n'a pas rendu le nez à notre chapelle, Monsieur.

Quel trait de lumière ! Ah ! m'écriai-je, messieurs les athées, vous venez mutiler ainsi les images saintes ; vous et vos enfants serez punis par où vous aurez péché jusqu'à la septième génération.

Toutes les jeunes femmes mariées à Nogent depuis le règne de Robespierre venaient s'agenouiller devant la chapelle camarde des onze mille vierges, pour leur demander de beaux enfants ; et voilà comment ce vœu maternel fut ironiquement exaucé, grâce à l'impiété sacrilége du sans-culotte nogentais Blaise Gridace ; les femmes enceintes ne doivent jamais regarder des têtes sans nez.

La sixième fois que je passai à Nogent, je descendis à l'auberge de la *Syrène*. On annonçait que le conseil municipal était rassemblé pour payer au maçon de Nogent les frais d'une réparation urgente de onze cents francs. Le conseil municipal délibérait depuis quinze jours, et le président se couvrait, en signe de détresse, tous les soirs.

Le conseil municipal voulait économiser quinze francs aux contribuables, me dit-on, parce que la mission des nez avait découvert que quinze nez avaient

échappé au marteau du sans-culotte Blaise Gridace.

— Quoi ! m'écriai-je, on a restauré les nez des onze cent onze mille vierges !

— Sans doute, me répondit l'aubergiste, mais on a restauré un peu tard, malheureusement pour mes filles. Enfin, mieux vaut tard que jamais. On a alloué au maçon un franc par nez restauré ; mais le conseil municipal veut en retenir quinze ; le maçon va porter l'affaire au conseil d'État. Cette affaire fera du bruit.

Je courus à l'église, et ma joie fut extrême en voyant les onze cents nez remontés en plâtre blanc au visage des onze mille vierges. J'augurai bien de l'avenir des nez nogentois.

La septième fois que je passai à Nogent, je débarquai à l'auberge du *Lion-d'Or*. La femme de l'aubergiste était sur sa porte, allaitant une jeune fille. Je remarquai avec plaisir que l'enfant avait un nez superbe pour son âge, et de question, j'appris de la mère que, depuis la restauration de la chapelle, Nogent ne pouvait que se glorifier de ses nouveaux-nés, calembour à part, bien entendu ; car le sujet est trop grave pour plaisanter, à Nogent.

Depuis cette époque, je n'ai plus traversé Nogent, et j'ai écrit cette histoire pour donner une leçon sévère aux ravageurs de toutes les époques, aux Cambyse, aux Blaise Gridace, qui cassent les nez des sphinx en Égypte, et les nez des statues à Nogent. En révolution, quelle que soit notre opinion, ne plaisantons jamais avec les nez : cela retombe sur la face de nos enfants, filles ou garçons.

P.-S. Le conseil d'État a délibéré sur cette importante affaire, et il a accordé au maçon sept nez et demi. Le maçon va plaider en cassation pour les nez restants.

FIN DE LA PUNITION.